Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire
Observatoire de la jeunesse et des politiques de jeunesse

[INJEPR-2011/09]

Partir en vacances entre jeunes : l'expérience des colos

Rapport sur les accueils collectifs de mineurs – volume 2

RAPPORT D'ÉTUDE
Septembre 2011

Yaëlle Amsellem-Mainguy
Aurélia Mardon

Commanditaire INJEP

Pour nous citer : Yaëlle Amsellem-Mainguy, Aurélie Mardon, *Partir en vacances entre jeunes : l'expérience des colos. Rapport sur les accueils collectifs de mineurs - volume 2*, Rapport d'étude, INJEP, Paris, 2011.

Cote [INJEPR-2011/09]

Contexte de l'étude

Ce rapport fait suite à la demande de la direction de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative d'analyser les fiches de signalement d'actes sexuels entre mineurs qui se sont déroulés en accueils collectifs (colonies de vacances et centres de loisirs). L'Institut national de la jeunesse s'est alors saisi de la question du vivre ensemble dans les colonies de vacances du point de vue des jeunes et des animateurs, et des apports de ces séjours dans la construction identitaire des adolescents.

Comité de suivi

Le comité de suivi de cette enquête sur les accueils collectifs de mineurs a été composé de :
L'équipe du bureau A3 – Protection des mineurs en accueil collectif et des formations de jeunesse et d'éducation populaire de la Direction de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative (DJEPVA) représenté par Jérôme Fournier, chef du bureau, Francis Labreuche, Catherine Rochet puis Anne Sara.
Jean-Claude Richez, coordinateur de la mission observation évaluation à l'INJEP.

Ce rapport a fait l'objet d'une restitution orale auprès de la DJEPVA, des organisateurs d'accueils collectifs de mineurs et de l'INJEP le 19 octobre 2011.

Méthodologie

L'enquête s'est déroulée entre avril et août 2011, hors et durant les vacances scolaires. Elle ne vise pas l'exhaustivité mais à comprendre au plus près des pratiques, ce qui se passe dans les colonies de vacances. Au total 38 jeunes ont été rencontrés, composés de 21 filles et 17 garçons. 12 sont âgés de 10 à 14 ans et 26 de 15 à 18 ans. Du côté des animateurs et des directeurs rencontrés (24 personnes au total), 10 femmes et 14 hommes ont été rencontrés. Enfin, des organisateurs, formateurs BAFA-BAFD, mais aussi des personnes travaillant dans les services sociaux ont été rencontrées, de manière plus ou moins informelle

Résumé

L'enquête sociologique réalisée par entretiens auprès de jeunes, d'animateurs et de directeurs de colonies ainsi que les observations menées sur 4 centres de vacances répartis dans toute la France révèlent la place que prennent les colonies de vacances dans la construction identitaire des jeunes. Elle montre notamment comment les jeunes se socialisent entre eux à un ensemble de normes et de valeurs durant ce temps particulier qu'est la colonie, et quelles places les animateurs jouent dans ce processus de socialisation. La colonie apparaît ainsi comme un espace de socialisation et d'expérimentation primordial pour les jeunes, un temps pendant lequel ils sont tantôt amenés à s'émanciper des rôles qu'on leur attribue dans leur vie quotidienne, tantôt à reproduire des comportements traditionnels notamment sur le plan du genre. Cette recherche met par ailleurs en lumière les événements marquant les jeunes lors de ces vacances et selon quelles logiques les professionnels de l'animation posent des règles de vie afin de protéger les jeunes tant concernant la consommation d'alcool ou de cannabis que la sexualité.

Mots-clés : ADOLESCENCE, ACCUEILS COLLECTIFS, COLONIES, VACANCES, CONSTRUCTION IDENTITAIRE, RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE, GENRE, ANIMATEURS, INTIMITÉ, SEXUALITÉ, AMITIÉ, SOCIALISATION, SIGNALEMENTS.

Auteures

Yaëlle Amsellem-Mainguy est chargée de recherche à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP), et membre associée du Centre de recherche sur les liens sociaux (CERLIS), UMR 8070 – CNRS.

Spécialiste des jeunes et de la sociologie de la santé, elle a publié divers articles sur cette thématique notamment :

2011, « Enjeux de la consultation pour la première contraception. Jeunes femmes face aux professionnels de santé », *Santé publique*, pp.77-87.
2011, « Contraception et grossesses à l'adolescence, vers une reconnaissance du droit à l'intimité des jeunes », *Informations sociales*, n°164-165, pp.156-163.
2010, « Jeunes femmes face à la multiplicité des méthodes contraceptives », *Politiques sociales et familiales*, n°100, pp. 104-109.
2009, « Trois temps pour entreprendre sa contraception », *Agora débats/jeunesses*, n°53, pp. 21-33.

Aurélia Mardon est maître de conférence en sociologie à l'université Lille I, membre du Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques (CLERSE), UMR 8019 – CNRS.

Spécialiste de la sociologie de l'adolescence et du rapport au corps, elle a notamment publié :

2011, *à paraître*, « Génération Lolita : stratégies de contrôle et de contournement », *Réseaux*, pp. 111-132.
2010, avec L. Guyard, *Le corps à l'épreuve du genre : entre normes et pratiques*, Presses Universitaires de Nancy.
2010, « Sociabilités et construction de l'apparence au collège », *Ethnologie française*, n°« Nouvelles adolescences », Tome XL, n°1, pp 39-48.
2009, « Les premières règles des jeunes filles. Puberté et entrée dans l'adolescence », *Sociétés contemporaines*, n°75, pp 109-129

Remerciements

Nous remercions d'abord tous les jeunes, les animateurs et les directeurs qui ont accepté de nous rencontrer, de jouer le jeu de l'enquête et de se dévoiler dans les entretiens, ainsi que toutes les personnes rencontrées sur le terrain, qui nous en ont facilité l'accès.
Le respect de leur anonymat nous empêche de les nommer, mais qu'ils se voient tous remerciés pour leur soutien.

Cette recherche n'aurait pu voir le jour sans l'aide précieuse de l'équipe de la mission observation évaluation et de la mission documentation de l'INJEP. Mais aussi le soutien d'un ensemble de personnes parmi lesquelles Jérôme Fournier, chef du bureau de la protection des mineurs en accueil collectif et des formations de jeunesse et d'éducation populaire de la direction de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative (DJEPVA, bureau A3) et Francis Labreuche, ainsi que du groupe de travail composé des organisateurs d'accueils collectifs de mineurs et des organismes de formation.

SOMMAIRE

INTRODUCTION 9

Méthodologie 10
1. L'enquête 10
   a. Le temps et l'espace de l'enquête 10
      Déroulement des entretiens 11
      Observations sur le terrain 12
   b. Le corpus d'entretiens 12
2. Les photos 13
Les colonies de vacances comme objet sociologique 13

PARTIE I – LE TEMPS DES COLOS, DES VACANCES ENTRE JEUNES 16
1. Se faire des amis, partir sans ses parents 16
2. La question des âges 19
3. Les animateurs : des adultes pas comme les autres 21
4. Temps en groupe / temps à soi 22
   a. Avoir du temps à soi, la gestion du temps libre et des soirées 23
   b. Faire partie du groupe, suivre le groupe 24
5. Vivre ensemble en colo : la question de la mixité et de l'intimité 25
   a. Partager sa chambre, rapport à l'intimité 27
   b. Chambre de filles et chambre de garçons 29
   c. Premières boums, premiers slows 30
   d. Premiers baisers… 34
   e. Effet de connaissance, effet d'âge 35
6. L'hétéronormativité ou le déni de l'homosexualité en colo 37
7. Avoir du temps pour ne rien faire 39

PARTIE II – ÉVÉNEMENTS, INCIDENTS, ACCIDENTS… 42
Qu'est-ce qu'un événement marquant en colonie de vacances ? 42
1. La cohésion d'un groupe, les rencontres 43
   a. Le trajet et l'accueil : la peur de ne pas avoir d'amis 43
   b. Partager sa chambre 44
2. Le dépassement de soi : se découvrir autrement 47
   a. Le sport, la culture : entre intensité et nouveauté 48
   b. Dormir peu et assurer un max 51
3. Gérer sa petite vie… sans les parents 53
4. Partager des moments chargés d'émotion : la force de l'entre soi 55
   a. Rires et larmes entre jeunes et animateurs 55
      « Plus tu pleures à la fin, mieux c'était ! » 55
   b. Quand les jeunes prennent des initiatives 56
   c. Des batailles de polochons aux parties de foot 58
5. Les accidents physiques 58
   a. Une colo comme « Koh Lanta » 59
   b. Un accident de voiture, un événement marquant ? 60
   c. Les bagarres et les violences entre jeunes 61

PARTIE III – DES RÈGLES DE VIE POUR PROTÉGER LES JEUNES 63
1. Poser un cadre, permettre des marges de négociations 63
2. Des périodes redoutées aux périodes privilégiées 64
a. Le mois d'août ou la fermeture des foyers 65
b. Les Parisiens, un public particulier ? 66
3. Le « problème » de la sexualité des jeunes en colo 67
a. Des animateurs pas toujours à l'aise 68
b. « En colo, les jeunes sont des schtroumpfs » 69
c. Des garçons entre eux ou la question de l'homosexualité 71
d. Protection, contraception… les animateurs et la prévention 72
e. Devenir le père de l'enfant : la responsabilité des animateurs 74
4. Des temps pour tout dire : les « Purs moments de vérités » 77
5. Sortir du cadre, passer à l'acte 78
a. Fumer : tabac et cannabis 78
b. Boire de l'alcool 80
Faire un signalement : signaler quoi ? à qui ? quand ? pourquoi ? 82
1. Considérer l'importance des événements 83
a. Dire ou ne pas dire ? 84
Du point de vue des jeunes 84
Du point de vue des animateurs 84
« Pas vu, pas pris » 86
b. Ne pas signaler des violences entre jeunes 87
Violences à caractère sexuel 87
L'histoire de Jules 13 ans, et les grands de la colo 88
Violences physiques et verbales 90
2. Décider de faire un signalement 91
3. Le téléphone portable : une nouvelle gestion du temps 93
Vouloir protéger, vouloir se protéger … ou la question de la responsabilité 95
1. Ne pas jouer à Julie Lescaut… ou les limites de l'animateur confident 96
2. Des événements qui concernent bien souvent la vie quotidienne hors ACM 98
a. Ne pas être seul pour gérer un signalement… ou la difficulté du travail en équipe 99
Partager des valeurs, des règles 99

Conclusion 101
1. Des vacances entre jeunes 101
2. Ce qui marque : une plus grande autonomie 102

Bibliographie 104

Annexe – Présentation des enquêté.e.s 107

INTRODUCTION

La colonie de vacances répond « aux caractéristiques du théâtre classique : unité de lieu, de temps, de personnages et d'actions. C'est ce qui la rend si attachante, au sens où les attaches des relations humaines constituent sa substance. Et c'est ce qui fait en même temps que les oppositions entre les personnes peuvent prendre un tour "dramatique", notamment entre animateurs » (Houssaye, 2005, pp. 321-322). Cette citation révèle bien les raisons qui poussent les enfants à apprécier le temps des colonies de vacances. Pourtant, peu de travaux se sont intéressés à cette question. Leur rôle dans la construction identitaire des jeunes est peu connu, alors même qu'il s'agit d'une expérience sociale vécue par de nombreux jeunes. Les centres de vacances et de loisirs accueillent en effet chaque année un grand nombre des millions d'enfants et de jeunes vivant en France. Ils représentent la première forme d'accueil collectif en dehors du temps scolaire. Si les animateurs ont fait l'objet de recherches sociologiques (Bacou, 2010 ; Lebon, 2009 ; Gillet, Raibaud, 2006), c'est sans que l'expérience juvénile des colonies soit abordée. On sait cependant que le centre de vacances a une fonction sociale, il favorise : « la sociabilité, la prise en charge des enfants de milieux défavorisés pour permettre à ces enfants de partir pendant leurs vacances, la rencontre d'enfants de milieux sociaux différents » (Houssaye, 2005, p. 306). Mais plus encore, les colonies sont, à notre sens, l'occasion de saisir de multiples aspects de la jeunesse et de répondre à nombre de questions les concernant : comment les jeunes construisent-ils des valeurs communes et une identité collective ? Quels sont les enjeux des relations entre les plus jeunes et les plus âgés ou encore entre les filles et les garçons ? Comment ces relations s'expriment t-elles hors du temps quotidien rythmé par la vie dans les établissements scolaires ? Les normes de la vie quotidienne s'appliquent-elles avec autant de force pendant ce moment de la vie des jeunes ? A quels apprentissages sociaux ces moments de vacances entre jeunes donnent-ils lieu ? Et ces apprentissages sont-ils porteurs de changement social ou, au contraire, participent-ils à la reproduction des normes tant sociales que de genre ? Ce rapport se propose de répondre à ces questions à travers une enquête de terrain menée durant l'année 2010/2011.

Méthodologie

1. L'enquête

a. Le temps et l'espace de l'enquête

L'enquête s'est déroulée entre avril et août 2011, hors et durant les vacances scolaires. Durant l'année scolaire, l'enquête s'est focalisée sur deux services vacances de deux villes de la banlieue parisienne[1]. Nous avons réalisé des entretiens avec plusieurs responsables de services vacances, des directeurs, des animateurs et des jeunes partis en colo avec leur ville. Dans ce cadre, les entretiens ont été effectués sur les structures d'accueil ou dans des locaux municipaux ou encore dans des parcs, cafés ou chez les adolescents. L'enquête s'est déroulée dans des lieux choisis par les enquêtés en négociation parfois avec les informateurs privilégiés. Ceci a été bénéfique pour le contenu et le bon déroulement des entretiens car les jeunes et les adultes rencontrés se situaient ainsi sur leur territoire dont ils connaissent la géographie, les bruits alentours, mais aussi les codes et les contraintes. D'autres entretiens auprès de jeunes et d'animateurs ont été menés suite à la méthode boule de neige. Les entretiens se sont alors déroulés dans des cafés au centre de Paris ou non loin du domicile des enquêtés.

Pendant les vacances d'été, nous nous sommes rendues dans quatre centres de vacances pour mener des entretiens avec des jeunes et des animateurs mais aussi des observations.
Le premier centre, qu'on appellera centre du Lyret propose aux jeunes des activités sportives en lien avec la montagne (VTT, canyoning, etc..) et des séjours axés sur l'anglais. Il accueille des jeunes âgés de 13 à 17 ans pour des séjours d'une dizaine de jours. Nous avons partagé le quotidien des enfants fréquentant ce centre pendant deux jours, en participant à leurs activités sportives, aux veillés et aux temps quotidiens.
Le second est le centre des Galets, situé au bord de la mer, il est dédié aux activités sportives nautiques (planche à voile, catamaran, plongée,…) et offre la possibilité de pratiquer l'anglais à raison de 3 heures par jour. Les 120 jeunes fréquentant le centre des Galets sont âgés de 13 à 17 ans et les animateurs de 18 à 27 ans. Les séjours durent une semaine (7 jours) et une petite minorité de jeunes est inscrite pour deux séjours consécutifs (14 jours). Quant aux animateurs, ils sont embauchés pour la semaine, la quinzaine ou le mois selon les cas et les besoins liés aux effectifs de jeunes. L'enquête sur place s'est

[1] Tous les noms des services ou des centres enquêtés ont été modifiés. C'est également le cas des noms et prénoms des personnes rencontrées.

déroulée sur trois jours au cours desquels nous avons pu observer les temps de vie quotidienne, la mise en place des activités et réaliser des entretiens avec des jeunes, des animateurs et le directeur.

Le troisième est le centre du Soleil, il s'agit un séjour de détente pour les adolescents. Il propose à un petit groupe de jeunes de 13 à 17 ans (au moment de l'enquête il y avait un groupe d'une vingtaine de jeunes) de découvrir des sports (kayak, plongée, canyoning…) tout en accordant une large place au farniente sur la plage. Les jeunes sont logés sous tentes dans un camping 4 étoiles au sein duquel il y a une piscine, une supérette et un lieu pour des karaokés par exemple.

Enfin, le quatrième s'appelle le centre Orlan. Il propose aux jeunes des séjours en autonomie axés sur la pratique de l'escalade. Les jeunes (une quinzaine) âgés de 13 à 17 ans, sont répartis sur le centre, qui accueille également des adultes, dans des chambres qu'ils partagent avec les autres adolescents, mais ils pratiquent leur activité dans des sous-groupes de niveau avec les adultes. Les séjours durent une semaine et sont encadrés par des moniteurs d'escalade qui animent également la semaine par l'organisation de soirées (vidéo, crêpes etc…).

Déroulement des entretiens

L'enquête repose essentiellement sur des entretiens individuels, auxquels s'ajoutent quelques entretiens collectifs où le nombre de jeunes présents est resté limité de manière à borner l'influence des meneurs sur les récits de l'ensemble du groupe. L'accès au terrain s'est déroulé plutôt facilement et la parole des jeunes et des animateurs sur leurs expériences des colonies a été aisée. Jeunes comme animateurs et directeurs se sont montrés enthousiastes pour passer du temps à parler de leurs colos, ce qui met en évidence l'importance des souvenirs laissés par ces moments. Notons également que les enquêtes menées sur site, c'est-à-dire en colonie de vacances, ont facilité les récits des jeunes sur la thématique des relations amoureuses et de la sexualité. En effet, ces questions étaient au cœur de leurs préoccupations et, il leur était plus facile de nous en parler, comme pour nous de comprendre de qui ils parlaient. Que les organisateurs de séjours et les services jeunesses des municipalités qui nous ont facilité l'accès se voient ici remerciés pour leur aide.

Les entretiens menés avec adultes (animateurs, directeurs, organisateurs…) ont permis de saisir le discours officiel et militant vantant les mérites de l'éducation populaire et des séjours en colonie de vacances pour les jeunes. Fort heureusement pour nous, les professionnels rencontrés se sont prêtés au jeu de l'entretien et nous ont également confié

leurs interrogations, leurs difficultés, leurs analyses sur l'évolution des publics, des pratiques des jeunes en colo.

Observations sur le terrain

La présence lors de quatre séjours de colonies de vacances a permis d'observer la vie quotidienne des jeunes en colo, mais aussi d'avoir accès aux chambres des jeunes (avec leur autorisation bien évidemment), et d'être invitées à écouter/participer à leurs conversations. Nous avons décidé, en accord avec les organisateurs et les directeurs de séjour, de ne venir qu'une fois les séjours commencés de manière à arriver une fois que les activités étaient déjà commencées et les groupes de jeunes déjà constitués. Par exemple, au centre des Galets comme au centre du Soleil, nous sommes arrivées en fin de séjour, cela nous permettant d'assister à deux veillées dont la boum de fin de séjour, mais aussi aux préparatifs de départs et de séparations (traditionnels échanges de coordonnées et d'objets symboliques ayant pour fonction de rappeler le séjour).

b. Le corpus d'entretiens

Au total 38 jeunes ont été rencontrés, composés de 21 filles et 17 garçons. 12 sont âgés de 10 à 14 ans et 26 de 15 à 18 ans. Nous avons délibérément choisi de ne pas interroger uniquement des jeunes qui sont souvent partis en colo pour favoriser la diversité des récits de colo. Ainsi, certains sont des inconditionnels des colos tandis que d'autres n'ont qu'une unique expérience à raconter. Par ailleurs, les jeunes rencontrés n'apprécient pas tous de partir en colo ; là encore nous avons mis l'accent sur la diversité des points de vue, cette enquête ne visant pas à l'exhaustivité des situations ni à une quelconque représentativité du corpus.

Du côté des animateurs et des directeurs rencontrés (24 personnes au total), nous avons privilégié la diversité : 10 femmes et 14 hommes. Si certains ont fait de l'animation leur profession, pour d'autres, il s'agit d'un job en parallèle d'études en cours ou d'une activité professionnelle (ex. enseignants). Enfin, des organisateurs, formateurs BAFA-BAFD, mais aussi des personnes travaillant dans les services sociaux ont été rencontrées, de manière plus ou moins informelle, afin de saisir au mieux la question de la formation des animateurs et des directeurs, et celle des signalements.

L'objectif de ce rapport sera de comprendre ce qui fait sens dans l'expérience que les jeunes ont des vacances en colo, autrement dit, en partant de leurs pratiques, de leurs usages, il s'agira de saisir le sens spécifique que peuvent prendre les séjours en colo dans leur vie, et

l'impact que cela peut avoir dans leur construction identitaire. L'ensemble du corpus d'entretiens sur lequel se base cette recherche est présenté de manière détaillée en annexe.

2. Les photos

Toutes les photographies utilisées dans ce rapport ont été prises par des jeunes. Au cours de l'enquête de terrain, nous avons pu récupérer des photos prises par les jeunes à l'occasion d'un jeu type « rallye photo », mais aussi nous leur avons offert la possibilité de prendre l'appareil photo numérique pour nous montrer leur colo. La règle de l'échange était que les photos ne seraient regardées que par l'enquêtrice à son retour. Ces photos offrent la possibilité de voir de plus près leur quotidien et illustrent bien les pratiques racontées dans les entretiens.

Par respect de leur anonymat, les visages des jeunes qui figurent sur ces photos ont été masqués.

Les colonies de vacances[2] comme objet sociologique

Si pendant l'enfance, les vacances et voyages en famille constituent l'expérience principale des enfants, à partir de la préadolescence et surtout de l'adolescence, l'envie et le besoin de passer des vacances avec ses pairs devient de plus en plus forte pour les jeunes. Cette envie indique en filigrane l'importance que prennent ces moments dans la construction identitaire des jeunes. L'objectif ici ne sera pas de tenter de faire une analyse exhaustive des pratiques des jeunes en accueils collectifs de mineurs (ACM). À partir de 38 entretiens réalisés auprès de jeunes âgés de 13 à 17 ans et d'animateurs, de directeurs et de formateurs, l'intérêt sera de comprendre ce que représentent les colonies de vacances pour les jeunes, quel impact elles peuvent avoir en termes de construction identitaire. À travers les questions de liberté de choix d'activité et de temps libre, on verra qu'à l'adolescence les jeunes ont un monde toujours plus grand à gérer et qui se trouve sous leur responsabilité. En abordant des questions d'intimité et de partage de vie quotidienne, on verra également comment ils arrivent à trouver leur place au sein du groupe. Enfin, à partir des événements marquants, il s'agira de mettre en lumière comment se mettent en place les règles de vie au sein des ACM. L'analyse des vécus de jeunes et d'animateurs en ACM sera utile pour montrer que ces moments sont marqueurs de biographies et de bons indicateurs pour comprendre les

[2] Si actuellement la terminologie voudrait que l'on parle d'accueil collectif de mineurs avec hébergement, il nous semble préférable de partir des mots utilisés par les enquêtés pour parler de leurs séjours. Ainsi l'ensemble des jeunes et des adultes rencontrés nous ont parlé de « colonies de vacances » et plus rarement de « camp d'ados ».

tensions identitaires liées à cette période de la vie. L'enquête de terrain menée sur les colonies de vacances montre finalement qu'avant d'être des lieux où l'on pratique des activités, ce sont des lieux où l'on participe à des relations sans présupposer que les activités ne sont pas déterminantes, mais dans les récits des jeunes et des animateurs, elles permettent la sélection du séjour et sont supports aux relations.

À la différence de l'école, la colo est un lieu relationnel intense et positif où les interactions sociales, entre jeunes mais aussi entre jeunes et animateurs sont privilégiées (Houssaye, 2005). Ceci explique que la vision des animateurs sur les jeunes soit plus positive, plus confiante et plus stable que les enseignants sur leurs élèves. Cette vision différente qui est portée sur les jeunes est perçue par ces derniers et participe au bon déroulement du séjour et à la distinction d'avec le quotidien scolaire. Si les organisateurs, les directeurs de séjour et certains animateurs prétendent que les colonies de vacances sont une occasion privilégiée de rencontre entre des catégories sociales différentes, c'est aussi parce qu'ils constatent que la rencontre des milieux sociaux se fait de moins en moins par la famille, l'école ou les structures de loisirs de proximité. Les jeunes font également des observations qui vont en ce sens, expliquant que c'est l'occasion pour eux de rencontrer des jeunes vers lesquels ils « *ne seraient jamais allés sinon* », « *Dans la vraie vie, ça n'aurait jamais été mon copain, il habite en banlieue et moi en ville… on n'aurait jamais pu se rencontrer* ». Globalement, on constate donc que les colonies de vacances réunissent et font vivre ensemble des jeunes venant de villes, d'âges et de milieux différents. Cette cohabitation entre jeunes n'est pas toujours évidente et sans encombre, loin de là. À travers les vêtements, les marques, les références culturelles (musique, radios écoutées, films vus, etc.) des groupes peuvent se former, même s'ils sont moins forts que dans la vie quotidienne. Il n'est donc pas évident de parler de « tyrannie de la majorité » à propos de la vie des jeunes en colonie de vacances, pour reprendre l'expression de Dominique Pasquier ; sans toutefois soutenir que la vie est simple et dénuée de toute référence sociale en colo, mais cela semble moins apparent que dans le temps quotidien.

> « Un élément positif des colos, c'est que c'est vraiment pas pareil qu'au collège. Ici, on peut un peu s'habiller comme on veut, y'a pas tous ceux qui mettent des slims d'un côté, tous ceux qui mettent des trucs de surf de l'autre et tout. Non, y'a des groupes mais ils sont mixtes… même y'a des jeunes qui s'habillent un peu rap, eux aussi ils sont mélangés. On va plus se regrouper en activité…
>
> Q : Ah oui… les groupes ne sont qu'en activité, tu ne fais pas attention au style de vêtements du tout ?

> Oui, et puis la moitié de la journée on est en maillot de bain (rires).
>
> Q : Mais tu sais qui est qui pourtant…
>
> Ben oui, c'est pas difficile. On devient pas vraiment quelqu'un d'autre en colo, mais on n'est moins jugés dès le premier regard sur la marque de ton tee-shirt, enfin surtout quand il n'a pas de marque (rires). »
>
> [Zoé, 15 ans]

Cette confrontation sociale n'est pas sans créer de jalousies et de frictions entre jeunes. Dans certains groupes, on entend parler de vols, dans d'autres il s'agit d'affrontements verbaux. Les jeunes se cherchent des histoires tout en acceptant de se créer une histoire commune et nouvelle au moins le temps des vacances qu'ils partagent. Si pour les jeunes, les colonies de vacances sont l'occasion d'aller à la rencontre d'autres jeunes qu'ils n'auraient pas connus en dehors de ce contexte, les observations menées sur le terrain et les travaux sociologiques antérieurs soulignent que c'est pourtant un champ de production des inégalités, parmi lesquelles on peut souligner la fréquentation des structures, le type et la qualité de l'offre.

Les colonies de vacances participent au processus de socialisation des jeunes, à leurs apprentissages des manières de sentir, de penser et de faire. Ils constituent des lieux où les jeunes se socialisent aux choses de l'amour, aux parades amoureuses en regardant leurs pairs faire ou en pratiquant eux-mêmes et aux modalités de gestion d'une relation amoureuse. La colonie joue également un rôle non négligeable dans la socialisation juvénile aux choses du corps et de sa mise en scène, autant de domaines qui comptent aux yeux des jeunes et qui participent à leur construction identitaire. L'approche compréhensive permettra de saisir l'importance du processus d'autonomie au sein de la construction identitaire des jeunes, dans la mesure où elle prend en compte une continuité dans les pratiques. Elle sera utile pour montrer que les colonies de vacances sont un indicateur pertinent pour comprendre les tensions identitaires liées à cette période de la vie. À ce propos, nous parlerons d'adolescence au sens large, c'est-à-dire d'enfants âgés de 10 à 17 ans. Mettant souvent en présence des enfants situés dans cette tranche d'âge large, pour saisir les enjeux identitaires liés aux colonies, il convient de ne pas axer la réflexion sur des sous catégories et des sous-groupes.

PARTIE I – LE TEMPS DES COLOS, DES VACANCES ENTRE JEUNES

Une des spécificités de la colonie de vacances est la quasi-absence de différences générationnelles. Ainsi, les séjours sont fréquentés par des enfants, des préados ou des ados et sont encadrés par de jeunes adultes (parfois très jeunes, puisque le BAFA s'obtient dès 17 ans). Si les plus âgés encadrent les plus jeunes, ils partagent néanmoins de nombreux codes parmi lesquels les références culturelles (musique, films…) et vestimentaires. Nous le verrons dans la seconde partie, ces « *vacances entre jeunes* », pour reprendre les propos de plusieurs animateurs, ne sont pas exemptes de difficultés, mais elles participent à la construction identitaire de chacun. Les temps libres marquent également ces vacances entre jeunes, puisque des plages horaires entières sont dédiées aux jeunes entre eux pour qu'ils se décident, choisissent et disposent de leur temps comme ils le souhaitent.

1. Se faire des amis, partir sans ses parents

L'un des grands avantages des séjours en colonies est qu'ils donnent la possibilité de se faire de nouveaux amis très rapidement parce qu'ils mettent en présence de nombreux jeunes. Peu importe que ces amitiés durent seulement le temps des vacances, il est important de les vivre. L'objectif est de faire des rencontres, amicales certes mais également amoureuses et de pouvoir revenir chez soi riche de ces expériences : *« Je suis parti tout seul et après je connaissais plein de personnes »* explique un jeune. Partir en colonie permet d'élargir son cercle de connaissances : *« La colo c'est bien parce que parce qu'on change de têtes un peu et puis ça évite d'être tout seul chez soi à rien faire, ça occupe. »* Alors que le quotidien enferme, la colonie permet de renouveler ses amitiés :

> « Ça permet de changer de tête parce qu'au lycée, c'est les mêmes gens qui restent toutes les années. Des fois on en a marre, on a l'impression qu'il y a plus de filles. C'est en partie pour ça, pour changer d'air. »
>
> [Sylvain, 16 ans]

Et par opposition au quotidien, ce renouvellement se réalise de façon très rapide, comme le souligne Karim 17 ans :

« Peut-être quand on est en vacances avec des personnes qu'on connaît pas, c'est plus rapide pour se connaître que quand on est dehors. Bon là au lycée, c'était bonjour - au revoir alors que là on rigole, c'est comme si c'était un de mes meilleurs amis. C'est tellement en peu de temps…. »

[Karim, 17 ans]

L'expérience de l'amitié est si primordiale pour les jeunes qui partent en colonie qu'ils identifient comme marquantes les personnes avec lesquelles ils ont pu tisser des liens d'amitié. Alex explique que ce qui l'aura le plus marqué au centre du Lyret, ce sont les amis qu'il s'y est faits : *« Moi c'est eux parce qu'ils me font rire. »*. Et Jordan raconte ses expériences de colonies les plus marquantes comme suit :

> « Celle d'y a deux ans, elle m'a marqué parce que je suis parti avec mon frère, toujours sur mon dos… entre 13 et 16 ans, y a trop d'écart. Celle de l'année dernière, elle m'a bien marqué. Et celle-là aussi.
>
> Q : Pourquoi ?
>
> Ben l'année dernière, y avait des gens que j'aimais pas forcément alors que là on s'entend super bien. »
>
> [Jordan, 15 ans, centre du Lyret]

Les jeunes ne cherchent pas systématiquement à se lier avec leurs homonymes sociaux. Au contraire, ils ont tendance à plébisciter le brassage social autorisé par la colonie et à reconnaître qu'elle est une richesse. *« En colo, on fréquente des gens qu'on ne fréquente pas habituellement »* explique Laure. Urbains, ruraux, enfants issus de foyers, vivant dans leur famille d'accueil ou d'origine se lient d'amitié, le temps d'un été. Ainsi, Jordan et Sylvain, 16 ans, amis de lycée dans la vie, originaires de la banlieue parisienne et inscrits dans un lycée général, ont-il tissé de forts liens d'amitié avec Alex, tout juste 18 ans, maçon et vivant en famille d'accueil depuis plusieurs années. Ces liens tissés en colonie ne sont pas toujours éphémères. Il arrive même que d'une année sur l'autre on retrouve les mêmes participants ou qu'on revienne dans une colonie avec l'espoir de retrouver des amis, même si les jeunes s'accordent presque tous à dire que ce n'est pas évident de garder le contact. Flavie, 15 ans, souligne l'intérêt de ces colonies où tous se connaissent.

> « Ben en fait, comme j'ai commencé tôt, à chaque fois c'était la même colo avec les mêmes animateurs et les mêmes personnes donc ça permettait de retrouver les mêmes gens. On était un groupe d'amis en fait, donc franchement c'était bien. Et cette année, j'étais dans une autre colo avec d'autres gens et là, j'ai eu plus de mal. En fait dans cette colo, on y allait tous sans consulter et on se retrouvait tous. »
>
> [Flavie, 15 ans]

Contrairement aux vacances familiales, les colonies sont aussi des lieux qui facilitent les contacts entre filles et garçons puisque, de fait, elles mettent en présence les deux sexes. Mickaël, animateur de 22 ans, se souvient des vacances familiales solitaires et sans espoir de faire de rencontres :

> « Par exemple, tu prends les filles, t'es tout le temps en galère. Quand t'es jeune, t'es tout seul avec tes parents et tu vas dans des coins paumés et t'as pas de filles quoi ! Alors que là t'arrives, non mais c'est vrai, c'est vrai. Moi c'est un regret, surtout quand j'étais petit, y avait pas beaucoup de filles alors que là. Non mais c'est vrai, c'est important cette relation avec les filles. À chaque fois on allait faire des randonnées, à part des sauterelles… »
>
> [Mickaël, 22 ans, animateur]

Elles permettent par ailleurs de se soustraire au regard des parents qui peut empêcher ou rendre plus difficile la rencontre avec l'autre :

> « Laure : Donc les colo c'est voyager mais sans ses parents en fait On est pas avec les parents donc on est plus libéré. On fait plus d'activités que ce qu'on est censé faire en famille. On s'amuse beaucoup en fait. […] quand on est avec les parents, on n'ose pas trop aller parler avec les garçons. Parce que c'est en général ou ils se moquent de nous ou c'est mal pris donc sans les parents, on peut faire beaucoup plus de choses, se dire beaucoup plus de bêtises que ce qu'on a l'habitude de dire.
>
> Lise : Je peux ajouter quelque chose ? Aussi, ici on peut sortir seuls, sans mono dans le village, alors que si on serait [sic] avec nos parents, on pourrait pas y aller. »
>
> [Laure 14 ans et Lise 15 ans, centre du Lyret]

Liberté des rencontres avec l'autre sexe, liberté de s'amuser et de parler comme on le souhaite sont autant d'éléments positifs pour les jeunes, éléments qui sont absents ou tiennent une moindre place lorsqu'ils partent en vacances avec leurs parents.

> « Alors ben déjà, y a pas les parents sur le dos. Bon y a les anims mais bon au niveau des mots on peut se lâcher en fait. Et puis on se tape pas des délires aussi débiles ! »
>
> [Jordan, 16 ans]

Les colonies facilitent également les relations entre les sexes, à un âge où celles-ci ne sont pas toujours évidentes, surtout dans le contexte très normatif du collège ou du lycée

(Metton, 2006 ; Pasquier, 2005). Tout se passe comme si une partie des barrières qui s'érigent entre le monde des filles et celui des garçons au quotidien s'effritait. Les contacts et les discussions deviennent plus aisés. Il est possible de suspendre en partie, et en partie seulement, les normes qui ont généralement cours dans la vie quotidienne parce que chacun sait « qu'on ne se reverra pas » et parce qu'on est là pour « *se taper des délires* ».
Si les contacts et les échanges deviennent plus aisés entre les filles et les garçons, c'est aussi le cas entre les plus vieux et les plus jeunes.

2. La question des âges

Être petit dans une colo de grands et être grand dans une colo de petits change le rapport aux autres, comme l'explique Romain, 15 ans *: « Là au Canada, c'est 15-17 donc je vais être le plus petit. L'année dernière j'étais le plus grand donc ça change. »* Mais sans que réapparaissent les hiérarchies qui s'établissent d'ordinaire au collège sur la base de l'âge, ou en tout cas, pas de façon si prononcée. Au collège, notamment, ce sont les enfants des classes de 3e et de 4e qui sont les plus populaires non seulement parce qu'ils maîtrisent les codes du bon goût adolescent mais aussi parce qu'ils sont à la tête d'un important réseau social et disposent, de ce fait, d'un prestige social important auprès de leurs pairs (Metton, 2010 ; Mardon, 2010 ; Juhem, 1995). Ainsi, cette jeune fille, qui est partie avec les colonies de la ville de C, apprécie qu'à la différence du collège, les animateurs les considèrent *« comme des grands »*.
Pour les plus jeunes, un des avantages des colonies est qu'elles permettent de fréquenter des jeunes plus vieux et de se sentir un peu plus grand. C'est parfois en colonie que les jeunes s'autorisent à adopter des attitudes qu'ils n'oseraient pas tenter dans le cadre de leur vie quotidienne, et notamment dans leur établissement scolaire où ils se trouvent sous le contrôle du regard des autres et, de ce fait, enfermés dans un rôle. Reste cependant que les petits ne sont pas sans s'identifier aux plus grands ce qui contribue à rappeler la hiérarchie des âges ; ce que nous avons constaté sur le terrain en laissant les grands parler à la place des petits par exemple lorsque nous sollicitions un entretien.
Les grands peuvent être déçus de devoir passer leur séjour avec des plus jeunes. Quatre garçons, âgés de 16 ans, affirment avec regret que les filles présentes au centre sont *« trop jeunes »*. Pourtant cela ne les a pas empêchés de tisser des liens avec Laure, 14 ans et Lise, 13 ans, deux jeunes filles avec lesquelles ils passent le plus clair de leur temps. Ces garçons font équipe avec celles qu'ils prénomment affectueusement *« les petites »* lors des jeux organisés pour les veillées.

Les colonies scandent par ailleurs les différentes étapes de la vie et servent de repères aux jeunes, leur indiquant indirectement qu'ils entrent dans la préadolescence ou l'adolescence. Ainsi, Romain, 15 ans, qui passe en seconde, présente la colonie itinérante au Canada à laquelle il va participer dans le cadre du service vacances de la ville de V comme *« [S]a première vraie colo d'ado ! »*. Cette colonie constitue pour lui un signe marquant son entrée dans le monde des adolescents, qui se poursuivra par son passage du collège au lycée parce qu'il s'apprête à faire des choses témoignant de son autonomie : *« Voyager, prendre l'avion sans les parents et être le plus petit. »*

L'âge constitue un critère sur lequel les structures d'accueil s'appuient pour organiser les séjours. Ainsi, parmi celles qui mettent en présence des enfants d'âge différents, certaines organisations favorisent la prise en charge des plus petits par les plus grands.

> « La plupart des grands, ils s'occupent des petits. Ils aiment bien s'occuper des mater. Parce que nous on demande pour le déjeuner à un des grands d'aller déjeuner avec les maternelles pour les aider…. »
>
> [Shainess, 22 ans, animatrice depuis 6 ans pour la ville de V]

Reste cependant que du côté des animateurs, cette question des âges n'est pas sans susciter des discussions. En effet, comme nombre de professionnels de l'enfance, les animateurs, surtout ceux qui encadrent des séjours avec des préadolescents et des adolescents, insistent sur le fait que les enfants adoptent aujourd'hui des attitudes adultes bien plus précocement que dans leur génération (Mardon, 2011), ce qui soulève un certain nombre de problèmes concernant la vie quotidienne. Le langage mais aussi les attitudes notamment vestimentaires des filles sont le plus souvent incriminés.

> « Les 8-12, ils se prennent déjà pour des très grands. Ils parlent déjà mal la plupart du temps.
>
> Q : Qu'est ce qui dans leur attitude te fait penser qu'ils se prennent pour des plus grand, hormis le fait qu'ils parlent mal ?
>
> Vestimentairement aussi, enfin moi j'ai eu une colonie, au mois de février, les petites elles sont venues en talons. Elles avaient 11 ans, je me suis dit wahou… »

La question des âges rejaillit dans les discours des animateurs et des animatrices non seulement sur la gestion de la vie quotidienne comme dans le domaine des apparences, mais également dans les jeux réalisés par les enfants. Dans les colonies de la ville de V, le jeu « action ou vérité » a ainsi été interdit aux 6-13 ans, parce qu'il peut donner lieu à des rapprochements physiques entre les jeunes. Cela se fait toutefois sans que les animateurs adhèrent systématiquement à la vision proposée par la direction :

« Non, on les autorise pas. Non on les autorise plus. C'est pas une règle de la vie quotidienne mais si on les voit jouer on leur dit, il faut pas faire ce genre de choses quoi parce que c'est pas à faire.

Q : Qu'est-ce qui dérange en fait dans ce jeu ?

Moi ma directrice m'a dit que c'était pas à faire parce que c'est… comment expliquer ? Par exemple, si une petite veut pas faire un bisou à un garçon... après si c'est gentil, enfin si c'est sur la joue, enfin j'ai jamais compris pourquoi en fait. Parce que nous, en tant qu'adolescent, on le faisait donc je sais pas mais moi en tant qu'animatrice maintenant je refuse parce qu'on me dit de pas le faire, mais je vois pas l'intérêt enfin si c'est gentil, si c'est un bisou sur la joue, mais après ça peut être dangereux si les enfants font des actions, faire une bêtise, je sais pas hein ils ont des idées des fois les enfants. Quand on les voit, on leur dit parce que ça peut aller loin, pour eux c'est dangereux et pour nous aussi ça l'est. C'est plus pour leur sécurité à eux. »

[Shainess, 22 ans, animatrice]

3. Les animateurs : des adultes pas comme les autres

Les animateurs constituent des personnages marquants des colonies de vacances, au même titre que les amis qu'on s'y fait. On aime s'en moquer tout autant qu'on aime en être proche. Chacun a ses préférences liées au physique ou aux traits de caractère, mais tous ou presque ont un animateur avec lequel ils ont tissé des liens privilégiés. C'est même un des intérêts majeur de la colonie que de pouvoir nouer des liens presque d'amitié avec des personnes, qui ne sont plus des adolescents mais pas encore des adultes (au sens de parents) et dont la proximité en âge facilite les relations. Teddy, 16 ans, va même jusqu'à dire à leur propos : *« Des fois, on n'a pas l'impression que c'est nous les gamins »* ; Sylvain précise : *« Non mais y a moyen de rire avec eux, de partager des choses. »*

Les filles de la chambrée 112 du centre du Lyret aiment bien l'animateur Jonathan parce qu'il est « marrant » et chahute avec elles. Elles apprécient moins Mickaël, plus réservé dans ses contacts avec les jeunes. La directrice du centre souligne de son côté que si les jeunes apprécient les animateurs qui « délirent » avec eux, ils savent aussi que pour les sujets sérieux, il vaut mieux s'adresser à d'autres. L'animateur, de par la proximité qu'on a avec lui et le savoir relationnel dont il dispose du fait de son âge, peut, par ailleurs, être sollicité pour faciliter le contact avec l'autre sexe, comme le souligne Mickaël : *« Parce que des fois on arrange des trucs. »* C'est à lui ou à elle qu'on ose demander d'espionner les nouveaux arrivants, comme l'explique Manon, animatrice au centre du Lyret :

> « Par exemple là, y a un groupe de 8 garçons qui est arrivé hier et les filles tout de suite : "Manon, tu peux aller dans les chambres expliquer comment ils sont. On veut savoir, on veut savoir, on veut pas attendre demain matin. ". Rapport Manon, désolée les filles, ils sont petits, ils sont sympas mais….. elles ont à peu près 15-16 ans, je les ai vus, ils ont l'air plus jeunes. »

Pendant les séjours, les enfants sont très sensibles à l'investissement des animateurs dans leurs relations avec les jeunes. Le type d'animateur le plus apprécié est celui qui n'envisage pas sa participation uniquement comme un travail permettant d'obtenir un salaire, mais qui apprécie les enfants, leur compagnie et s'investit dans le séjour et ses relations avec les enfants :

> « Ben en fait ça dépend des animateurs, y en qui sont payés et tant qu'ils sont payés ils s'en fichent. Y en a, ils sont pas gentils. Par exemple y a deux ans, les anim ils étaient… quand on leur posait une question, ils te répondaient méchamment comme si tu posais une question idiote. »
>
> [Flavie, 17 ans]

Pour les jeunes qui fréquentent un accueil de loisirs, un bon animateur n'est donc pas uniquement là pour travailler, mais par vocation et par intérêt pour les jeunes :

> « Q : Raconte-moi un peu, c'est quoi pour toi les animateurs, c'est plutôt des copains…
>
> Me coupe : non c'est des gens à respecter parce que c'est adultes. Avec certains animateurs, on s'entend bien et avec certains, ça passe pas.
>
> Q : Qu'est ce qui fait ça ?
>
> Y en a qui aiment bien rigoler, y en a qui aiment pas. Y en a qui aiment bien rester avec les enfants, y en a qui sont là pour travailler. »

4. Temps en groupe / temps à soi

La colonie de vacances est marquée par le partage de la vie en commun, jour et nuit, pendant une période déterminée à l'avance qui s'étale d'une semaine à un mois (plus rarement).

Le temps en groupe est fortement marqué par une organisation globale de la journée où, plus les jeunes sont âgés, plus les marges de négociations sont larges (le petit-déjeuner pouvant s'étaler jusqu'à 10h30 dans certains séjours). Ce temps partagé est également lié à l'ambiance du séjour.

a. Avoir du temps à soi, la gestion du temps libre et des soirées

Avoir du temps pour soi est l'un des grands avantages de la colonie de vacances. Dans les entretiens, les jeunes avancent souvent comme un avantage la possibilité qu'ils ont de pouvoir se balader en ville seuls, sans être accompagnés d'un animateur. Or, justement, en vacances avec leurs parents, ils ne sont pas sûrs que ce droit leur soit accordé, alors même qu'il s'agit d'un temps leur permettant de construire leur autonomie. Plusieurs ont fait remarquer qu'en colonie de vacances, les animateurs leur faisaient confiance en les laissant seuls, sans surveillance, partir se promener pendant plusieurs heures.

> « Le deal et tout, c'est qu'on a leurs numéros, ils ont nos numéros et tout… si y'a un problème on appelle quoi. On n'a pas le droit de rester seuls, il faut être minimum 3, maximum 8 pour éviter les histoires de bandes si on est trop nombreux et tout et tout. C'est la seule règle. Le reste, c'est hyper cool, ils nous font confiance […]. Par ce qu'ils ont confiance, on veut pas trop, pas trop, enfin bon déconner quoi, parce que… pour une fois qu'on peut sortir sans parents… enfin (rires). »
>
> [Scott, 16 ans]

La veillée est également l'un des moments les plus appréciés de la colo, parce qu'elle est un moment de détente et d'amusement nocturne mais aussi et surtout, parce qu'elle autorise les rapprochements avec l'autre sexe. Si dans la vie quotidienne, le soir est un moment réservé à la famille et parfois à la préparation des cours pour le lendemain, ce sont les veillées qui marquent la rupture puisque les soirées sont des moments de loisir. De plus, la pression sur les horaires que peuvent avoir à supporter certains jeunes dans la vie de tous les jours est moindre en colonie de vacances. Laure, 14 ans, résume ainsi ses moments préférés :

> « Le soir ce qui est bien c'est qu'on peut faire des veillées et qu'on a le choix. Et souvent, on rigole beaucoup quand on sort dehors. Ce qui est bien c'est qu'on n'est pas du tout enfermé. ».

En revendiquant des temps libres, des temps à soi et pour soi, les jeunes demandent aux animateurs de changer de positionnement en passant du contrôle à l'accompagnement. En effet, si les jeunes placent leurs parents plutôt sur la dimension du contrôle, ils attendent des animateurs qu'ils les accompagnent dans leurs loisirs.

Les colonies de vacances sont un temps où il faut pouvoir faire exister l'individu et mettre par moment de côté le collectif. Les apparences vestimentaires, capillaires, les comportements conformes à la définition sociale du masculin et du féminin contribuent à un incessant travail du genre. Les temps dont disposent les jeunes pour eux-mêmes, ces temps d'intimité peuvent jouer pour parfaire leur genre. Dès lors, tout ce qui est constaté,

observé au cours des journées précédentes doit être réapproprié et réinterprété par les jeunes qui s'identifient aux modèles proposés et valorisés par les autres jeunes. Autrement dit, il s'agit d'une certaine manière de prendre un temps pour s'approprier les parades de la séduction (Goffman, 2002) et ainsi d'affirmer son identité de genre.

b. Faire partie du groupe, suivre le groupe

En colonies de vacances, le groupe prend une place très importante. Ce qui peut attirer certains jeunes en effraie d'autres, plus timides, plus réservés ou ayant des expériences de vie de groupe difficiles. Néanmoins, tous les jeunes rencontrés (comme les animateurs et directeurs) ont un avis sur la vie et le pouvoir du groupe en colonie. Il y a des colonies où on se sent en symbiose avec le groupe. C'est lui qui régente la vie de chacun. Au centre du Lyret, les plus jeunes ne souhaitent pas s'en écarter, c'est pourquoi ils attendent de voir si les plus âgés vont répondre positivement aux questions du sociologue avant de participer eux-mêmes à l'entretien. Mais on peut également se sentir en décalage par rapport au groupe. C'est le cas pour Héléna et Sara, deux amies de lycée de 15 ans, arrivées depuis quelques jours au centre du Lyret et qui ne cachent pas leur déception d'être dans un groupe constitué uniquement de garçons. Pendant les moments de temps libre, elles s'installent sur la terrasse et échangent rarement avec les autres participants, pas même avec ceux de leur groupe. Il y a d'autres moment où les activités priment sur la vie de groupe. Ainsi, Flavie, 15 ans, partie en colonie de ski, explique ne jamais être allée « fumer » dans la chambre des garçons comme le faisaient les filles de sa chambrée, de même qu'elle se couchait tôt par rapport à ses camarades, afin de pourvoir « assurer » sur les pistes le lendemain. En conséquence, elle ne s'est pas sentie très intégrée mais sans pour autant le regretter car elle recherchait moins à tisser des liens d'amitié qu'à skier.

Dans les colonies d'une semaine, la plupart des jeunes ne font qu'un séjour puis repartent, certains enchaînent deux séjours identiques (par exemple deux fois une semaine), avec les mêmes animateurs. Alors, seule la majeure partie du groupe de jeunes change ce qui n'est pas sans laisser de traces : jeunes comme animateurs sont tentés de comparer l'ambiance d'un séjour à l'autre. Lorsque le séjour précédent a été vécu comme idyllique (tant du point de vue des activités que de l'ambiance du groupe et du partage d'émotions que tout cela a suscité), il est difficile pour les jeunes comme pour les animateurs d'en faire réellement le deuil. Ainsi, lors de l'enquête de terrain au centre du Soleil, les animateurs ont passé une partie du temps à comparer l'ambiance, l'humeur des jeunes, leurs envies, leurs motivations

ou encore les relations entre eux à la lumière du séjour précédent, concluant souvent que « c'était mieux avant ».

> « Là, la semaine dernière, jamais on aurait mangé si calmement, y'en avait toujours un pour faire rire tout le monde… les repas duraient 1000 heures tellement ils avaient des trucs à se dire. C'est eux qui nous poussaient à faire des trucs tout le temps… on a fait une chasse au trésor sur la plage ça s'est fini à minuit. Là avec ce groupe c'est plus compliqué. On a essayé la chasse au trésor, mais ils ont trouvé que le sable c'était fatigant pour courir. Ça nous a déprimés. Tu vas voir, toute l'équipe va te dire pareil. Franchement ils sont déprimants. Ils sont mouuuus ! Après le pire c'est que j'ai l'impression qu'ils sont contents. Donc si eux ils passent de bonnes vacances c'est l'essentiel, mais moi je ne passe pas un bon moment avec eux, c'est pas un mauvais moment… mais bon… par rapport à la semaine dernière où vraiment c'était… c'était… le rêve ! [rires] »
>
> [Anthony, directeur, 30 ans]

Si Anthony montre son désarroi face à la démotivation du groupe de jeunes qu'il a sous sa responsabilité, soulignant par exemple qu'ils sont « mous » ce qu'il a du mal à comprendre, il rappelle néanmoins la règle : faire que les jeunes passent de bonnes vacances. Mais, entre la règle et la réalité, la distance est grande et pas forcément enviable. Dans les propos tenus par le reste de l'équipe d'animation, on peut toutefois s'interroger sur cette idéalisation permanente du premier séjour suscitée par la comparaison des deux groupes de jeunes. L'effet de contraste est important et modifie la perception de la réalité du second groupe qui, comme nous avons pu l'observer sur le terrain, était content de participer aux activités, à sa manière, sans forcément démontrer par les mêmes ressorts sa joie et sa motivation. La difficulté étant que ce groupe n'est pas entraîné par une volonté générale forte et partagée par tous mais par des initiatives individuelles qui, même si elles sont légitimes, ne sont pas évidentes pour créer un vivre ensemble. Dans certains séjours, il y a donc une difficulté à « faire groupe », ou cela prend du temps, un temps qui manque lorsque le séjour dure une semaine.

5. Vivre ensemble en colo : la question de la mixité et de l'intimité

Dans la vie quotidienne, les parents peuvent influencer les fréquentations amicales de leurs enfants (en contrôlant les sorties, en émettant des avis négatifs sur untel ou untel etc.), en colonie de vacances, les jeunes sont plus libres de tisser des liens avec ceux qu'ils veulent. Ces conseils parentaux d'interrompre telle ou telle relation amicale mettent en défaut la relation de confiance entre les générations (Singly, 2006), et c'est bien cela qui est évité en colo. Tous les jeunes ou presque s'accordent à dire que l'éventualité de se revoir après le

séjour est infime ; dès lors, à cette condition, il est possible de profiter un maximum de tout ce qu'offre le séjour.

> « Ma mère ne veut pas trop que je sorte avec des garçons méchants, enfin des « bad boys » qui ont des casquettes. Donc du coup, je suis dans un lycée privé parce qu'elle croit que ça protège mieux sa fille [rires] c'est pas vraiment vrai, mais bon je crois qu'elle n'a pas trop confiance dans mes choix… Et puis y'a mon frère dans mon bahut donc je peux pas faire ce que je veux.
>
> Q : Ah bon ? il te surveille ?
>
> Non mais je sais qu'il sait pas mentir, donc si ma mère lui pose une question il va répondre donc je peux pas trop faire ce que je veux. Tandis qu'ici [en colo] y'a personne que je connais. Si je sors avec X aujourd'hui et Y demain c'est mon problème. C'est des petites conneries, mais ça me permet de vivre comme j'ai envie ma vie ! »
>
> [Océane, 16 ans]

La colonie de vacances est un temps de rencontre et de convivialité. C'est pour un séjour donné l'occasion de vivre dans l'entre soi. La loi interdit la mixité dans les chambres des accueils collectifs de mineurs ; les garçons sont donc séparés des filles dans les chambres et cela se symbolise parfois par des bâtiments distincts ou au moins par des couloirs distincts. De même, les petits sont séparés des grands : lorsque c'est possible, les chambres sont constituées en fonction de l'âge des jeunes présents (en fonction du type d'hébergement, du nombre et de l'âge des participants…). Enfin, il peut arriver que les jeunes soient répartis selon des activités distinctes (notamment lorsqu'une activité implique de suivre un emploi du temps spécifique). Néanmoins, si l'entre soi peut être poussé à l'extrême dans certains séjours de colonies de vacances, cela n'empêche pas les jeunes de franchir les barrières, d'aller à la découverte des autres en respectant plus ou moins les règles de vies et les prescriptions émises en début de séjour par l'équipe d'animation.

> « Au début, ils nous ont dit : vous avez des chambres et vous n'avez rien à faire dans les chambres des autres… c'est un peu le territoire. Même si nous on s'en fiche qu'il y ait des gens dans notre chambre, on n'a pas le droit. Bon après je dis pas qu'on respecte toujours le droit (rires). C'est pareil pour l'espace fumeur : il n'y a que les fumeurs qui peuvent y aller mais en vrai… si ton pote fume et toi non, ben tu l'accompagnes fumer… c'est tout. »
>
> [Dylan, 17 ans]

Le vivre ensemble en colonie de vacances rend visible les rôles de chacun : leaders, losers, chacun se voit attribuer assez rapidement une réputation, ce qui est exacerbé par la répartition dans les chambres et la réputation de celles-ci. Ainsi, on retrouve la chambre qui fait du bruit, où il y a de l'ambiance, où les choses se passent, et les autres c'est-à-dire les

chambres qui respectent l'extinction des feux, qui n'accueillent personne et qui ne sont pas citées dans les moments de réunion ou de mise au point. Appartenir à l'une de ces chambres est pour les jeunes l'occasion de rappeler à tous leur degré de popularité.

> « Oui, il y a toujours LA chambre où c'est plus drôle qu'ailleurs, là où il y a une bonne ambiance, où on retrouve des garçons cachés sous les lits des filles à 3h du matin, etc, mais ça fait partie du jeu. C'est bon enfant. Nous on rigole bien en attendant. Souvent, c'est aussi là qu'on retrouve des réserves de bouffe, de maquillage, etc. il y en a qui ont de vraies petites supérettes. »
>
> [Audrey, animatrice, 26 ans]

a. Partager sa chambre, rapport à l'intimité

Partager sa chambre avec des jeunes de son âge et de son sexe fait partie de l'ambiance de la colonie pour certaines jeunes filles. C'est ainsi que Cyrielle, 15 ans, lors d'un séjour axé sur la pratique de l'escalade, n'a pas hésité à plébisciter une réorganisation du couchage permettant à toutes les filles de dormir ensemble : *« Parce qu'on voulait être tous ensemble en fait, deux par deux on était séparés. On avait envie de profiter de notre séjour donc on s'est tous mis ensemble. »* Vivre en groupe et partager sa chambre soulève cependant nombre de problèmes de pudeur et de cohabitation. Certaines chambrées tentent d'éviter ces problèmes en organisant, par exemple, des tours pour la douche. D'autres ne s'embarrassent pas forcément avec ce genre de questions. Certains soulignent l'inconfort produit par la vie à plusieurs dans une chambre, comme Alex qui se lève tôt pour cette raison : *« Je trouve que c'est assez dur, quand on dort dans les chambres, c'est pas l'endroit où on reste »* Quoi qu'il en soit, chacun peut être choqué par les normes de propreté de ceux ou celles avec qui il faut partager sa chambre.

> « Bah y'a des animateurs… ils disent : tiens toi tu vas aller dans telle chambre, toi dans une autre, etc. Puis finalement je suis tombé sur eux (deux garçons de 15 et 16 ans) qui ne rangent absolument rien. Conclusion, ma chambre est… Donc si jamais… si jamais ils n'étaient pas là, elle serait dans le bon ordre, mais comme ils sont là c'est une des pires. Les autres chambres, c'est rien, c'est rien comparé au bazar qu'ils ont laissé, on peut à peine marcher […]. Mon coin, ça va, parce que s'il était pas rangé tout serait perdu, tout serait impossible à trouver presque. J'ai même retrouvé un de leurs caleçons dans ma valise ! »
>
> [Jules, 13 ans]

Outre les normes de propreté, viennent également les normes de pudeur et d'heures de sommeil (du coucher au lever), qui peuvent toutes être sources de gênes et de tensions dans une chambrée. L'enquête sur la vie des jeunes en colonies de vacances permet de partager les constats de Dominique Glasman à propos de la vie en internat :

« La vie quotidienne impose la proximité des corps, la promiscuité, et met à l'épreuve, à un âge où elle peut être très vive, la pudeur. Le thème est plus abordé par les filles que par les garçons ; mais ces derniers peuvent se dire, plus facilement – peut-être parce qu'ils se trouvent davantage confrontés au problème –, gênés par les pratiques d'autres internes ou de leurs compagnons de chambrée, dans la gestion des corps : rangement des effets personnels, bruits corporels, aération de la chambre, manque d'attention au repos des autres, etc. » (2010, p.122).

Partager son intimité avec d'autres peut même entacher la réputation de chacun, comme en témoigne l'histoire d'Amaury.

> Les compagnons de chambrée d'Amaury, 16 ans, ont fait courir le bruit, à demis-mots, qu'il s'était masturbé la veille sous son lit. L'information est remontée jusqu'à deux animateurs puis s'est ébruitée dans toute la colonie par le biais d'un des jeunes. En ce mardi midi, jour de repos pour tout le centre, l'affaire prend des proportions sérieuses puisqu'Amaury fait la tête durant le repas. Sa copine, avec laquelle il mange la plupart du temps, a choisi une autre place, sans qu'il soit possible de savoir si c'est à cause de cet épisode. La directrice et son adjoint choisissent de convoquer les garçons de la chambrée après le repas ainsi que le jeune Amaury afin d'éclaircir la situation. Ils rappellent au groupe la nécessité que ces « événements » restent dans l'intimité et au jeune en question l'intérêt de rester discret.
>
> [Extrait du journal de terrain, centre du Lyret, juillet 2011]

La gêne ne s'exprime pas seulement en direction des autres colons mais aussi des animateurs et animatrices qui surveillent les moments de vie quotidienne comme la douche ou le coucher. Shainess, 22 ans, animatrice depuis 6 ans pour les colonies de la ville de V et ancienne colon dans la même ville use de discrétion à ce propos :

> « Moi je travaille plus avec les filles parce que je suis en vie quotidienne avec elles, quand on prend la douche, etc. on voit vraiment la différence. Parce que les grandes filles, elles ont besoin de plus d'intimité. […] Ben en fait, la plupart du temps, nous on doit vérifier quand même si tout va bien pour voir si y a pas quelqu'un qui tombe ou enfin … ben les filles ça leur plaisait pas alors qu'il y avait des rideaux. On n'ouvre pas les rideaux quand même, c'est juste la porte, ça va les filles, oui bien. Oui on n'a pas d'intimité nininnin. Pour s'habiller aussi parce que je pense que chez elles, elles ont leurs chambres, là on est en collectivité donc

elles sont dans une grande chambre pour tout le monde donc pour s'habiller, c'est pas facile !

Q : D'accord donc ça c'est un ressenti qu'elles ont ?

- Je pense que les grandes ouais. Après chez les adolescentes c'est autre chose elles ont un plus d'intimité parce qu'elles sont moins par chambre. Là, comme elles ont 11 ans, 12 ans, c'est vraiment des grandes chambres donc elles sont toutes là et pour s'habiller, pour se changer.

Q : Ça c'est un truc, elles te l'ont dit ?

- Oui pour les chambres oui et puis même ça se ressent. Quand elles disent oui, oui on arrive, c'est bon on arrive. Enfin ça se ressent, elles osent pas le dire parce qu'elles savent très bien que je suis obligée de faire un peu mais ça se ressent un peu qu'elles sont un peu gênées quand même. Je pense que chez elles leurs parents le font pas.

Q : En plus à cet âge, elles ont besoin d'intimité ?

- Oui elles sont formées, enfin là elles étaient formées, elles avaient un peu… »

[Shainess, 22 ans, animatrice]

Du côté des animateurs, les histoires mettant en jeu l'intimité des jeunes sont fréquentes. Manon, animatrice, raconte que lors de séjours précédents, des garçons lui ont fait une blague en aspergeant leur lit de gel douche et en feignant d'être choqués. Elle souligne que les histoires de ce type sont fréquentes et ajoute qu'il lui est déjà arrivé d'entrer dans une chambre et de surprendre un jeune en train de se masturber.

b. Chambre de filles et chambre de garçons

Dès l'arrivée en colonie de vacances, quel que soit leur âge, les jeunes sont distingués selon leur sexe pour établir la répartition des chambres. Cette interdiction de la mixité dans les chambres participe à la construction de leur identité de genre. Cela est mis en scène par la suspension de maillots de bains aux fenêtres ou encore des scènes de déshabillage s'apparentant à des strip-teases, faits par les filles comme par les garçons.

« La dernière colo que j'ai fait on était là on rentrait de la piscine donc toutes mouillées et tout. Et là on se douche et on voit en sortant qu'il y a les garçons qui regardent… Alors Julie, elle a fait un strip-tease avec sa serviette. Bon ils ont rien vu finalement… parce qu'elle s'est tournée au dernier moment [rires].

Q : Ah, elle s'est tournée et a caché son corps ?

Oui enfin non… ils ont juste vu ses fesses… ça les a mis dans tous leurs états ! [rires] »

[Zoé, 15 ans]

On peut entendre dans les entretiens une certaine forme d'appropriation des espaces par les filles et les garçons « *ici c'est chez nous* » dira Arthur ou encore « *là c'est la frontière entre elles et nous… on a même fait des repères… sinon on va se faire accuser à tort* » explique Scott.
Les chambres sont le symbole de l'intimité en colo : elles sont le lieu où les jeunes peuvent s'isoler par rapport au groupe, même s'il est très difficile de s'y retrouver réellement seul. Car la vie en collectivité peut être pesante et le besoin de se retrouver dans un « chez soi » peut être fort pour une partie des adolescents rencontrés. La chambre est également le lieu symbolique de l'entre soi : entre amis, entre pairs de même sexe, entre pairs du même âge. D'où le fait qu'en cas de tensions entre jeunes d'une même chambre, la situation devient vite explosive.

c. Premières boums, premiers slows

« Si y a pas de boum, c'est vraiment… la colonie est nulle quoi ! ».
Revenue dans les propos des adolescents comme des animateurs, cette phrase indique clairement l'importance de ce moment pour les jeunes. Shainess, 22 ans, animatrice dans les colonies de la ville de V indique que pour cette raison, les enfants de tous les âges participent à ce moment, même si les plus jeunes se couchent plus tôt. Signant la fin de ce temps suspendu qu'est la colonie, la boum autorise aussi l'entrée dans les premières relations amoureuses, les premiers contacts entre filles et garçons à travers la danse et notamment le slow. Elle figure ainsi souvent parmi les événements marquants des colonies, comme le souligne ce groupe de jeunes filles :

> « Q : Est- ce que déjà depuis lundi, vous avez eu des événements qui vous ont marqué dans cette colo ?
>
> Rires, ouais.
>
> Laure : Euh ben alors y a eu des couples qui se sont formés. Après y a eu ceux qui faisaient VTT, ils sont partis donc après la boum.
>
> Q : Donc qu'est ce qui s'est passé ?
>
> Laure : On a bien dansé, y a eu les slows. Et voilà. »
>
> [Laure, 14 ans]

La boum est donc un moment attendu par tous, parce qu'elle donne l'occasion d'entrer en relation amoureuse, alors même que des attirances ont pu s'exprimer dans la vie quotidienne : *« Oui sur les boums donc généralement ils se tournent avant et ça conclut à la boum »,* explique Manon, animatrice au centre du Lyret. Une autre utilité de la boum, essentiellement évoquée par les filles est la possibilité de danser avec leur animateur favori.

« À la boum, je m'étais préparée… avec les filles et tout. On a même fait un pari : celle qui danse avec David [animateur de 20 ans] elle gagné. Donc on y a été avec ça en tête. Je crois qu'on n'était pas trop discrètes… Mais on a bien rigolé. On est deux sur quatre à avoir réussi ! J'étais trop aux anges pendant la danse… un peu comme dans les films (rires) »

[Anaïs, 15 ans]

S'il ne s'agit pas réellement de sentiment amoureux, c'est l'occasion de tester sa capacité de séduction, mais aussi de montrer aux autres ses atouts. En effet, toutes les filles ne pourront pas danser avec les animateurs leaders et considérés comme les plus beaux, dès lors celles qui y arriveront seront les élues ; elles verront leur capital de séduction se confirmer et gagneront de la crédibilité auprès de leurs pairs. Elles ont une explication toute faite pour justifier les choix des animateurs lorsqu'ils décident de danser également avec d'autres filles, plus jeunes, plus grosses, qui ne font pas parties des leaders.

« Voilà, les animateurs, ils dansent avec les filles qu'ils ont envie. Mais ils peuvent pas trop nous privilégier alors des fois, ils vont danser avec celle qui est isolée ou l'autre qui est un peu grosse. C'est leur travail. Mais ils sont pas pareils avec elles… ça se voit… ils sont moins… enfin… je sais pas… (rire gêné) »

[Anaïs, 15 ans]

Les animateurs peuvent également mettre en place des systèmes pour faciliter les rencontres, ainsi cette colo où pour la première boum était installé un panneau des contacts appelé « courrier du cœur ».

« Le truc qu'on appelle courrier du cœur… c'est une planche avec des clous, au-dessus de chaque clou il y a un numéro. Chaque numéro est attribué à un jeune au début de la boum. Donc c'est fait pour ceux qui n'osent pas trop aller vers les autres et qui voudraient quand même dire quelque chose. Genre un mec trop timide qui voudrait sortir avec une fille peut lui écrire sur un papier, dès fois c'est plus facile. Et avec le micro, pendant la boum un animateur annonce "98 vous avez du courrier". »

[Mehdi, 28 ans, animateur]

Si la plupart des petits mots sont cordiaux par exemple, on trouve écrit « *Tu es très jolie* » sans signature, d'autres le sont un peu moins et utilisent un vocabulaire plus cru ou font référence à des pratiques sexuelles : « *T'es bonne* » ; « *Je veux te pécho, ne ferme pas la porte de ta chambre cette nuit* » Enfin un troisième usage consiste à provoquer ou arranger une relation pour quelqu'un d'autre, en tout anonymat :

« Q : [à un garçon qui écrit un message sur un bout de papier] Pourquoi tu rigoles autant en écrivant ton mot ?

Parce que je me fais passer pour Sofiane en disant à Angélique que je veux sortir avec elle…

Q : T'as écrit quoi ?

Tiens, voilà mon 06, je compte sur toi cette nuit ! [il rigole et il part] »

[Journal de terrain, centre des Galets, 7 juillet 2011]

Il n'est donc pas dit que cette technique fonctionne réellement pour faire des couples, mais c'est l'occasion de rencontres et de rigolades entre pairs. La difficulté pour les animateurs étant d'éviter toute stigmatisation ou humiliation sur les papiers, ce qui d'après les remarques des jeunes est très rare.

« Ils rigolent bien quand on fait ça. Ils sont contents. Ça reprend un peu les ptits mots en cours, sauf que là tu peux le mettre à qui tu veux sans qu'il le sache. Et puis si ça peut rapprocher un peu les filles et les garçons… ça leur fait gagner un peu de temps (rires). »

[Mehdi, 28 ans, animateur]

La boum est rarement redoutée même si elle charrie aussi son lot de déceptions. Ceux qui ont participé à des colonies dans lesquelles deux boums sont organisées, l'une en début de séjour et l'autre en fin de séjour, s'estiment chanceux car ils ont pu tisser très rapidement des liens avec les participants. *« Là, ça nous a rapproché »* explique cette adolescente de 17 ans fréquentant le centre du Lyret. Ses compagnes de chambre racontent comment cette boum a permis de souder une partie du groupe autour d'un couple qui allait être séparé :

« Donc on a tous dansé autour d'eux pendant qu'ils étaient en train de s'embrasser pendant le slow.

Q : Ils pleuraient.

C'était émouvant. Après y a des couples qui se sont formés. »

Parce qu'elle autorise les rapprochements, la dernière soirée peut engendrer un certain nombre de passages à l'acte, parmi lesquels les rapports sexuels sont les plus redoutés par les animateurs.

« Le dernier soir, c'est toujours le pire… Parce que les jeunes, eux de leur côté, ils veulent tout faire, genre boire, fumer et parfois enfin parfois… souvent… (rires) avoir des aventures sexuelles et tout… c'est là où ils vont chercher à coucher ensemble et tout et tout. Et nous on peut rien faire : on va pas virer un jeune le dernier soir si on repart le lendemain, c'est ridicule. Sauf s'il y a vraiment un problème hyper grave mais sinon… ben non… donc on a une marge de manœuvre qui est toute petite. »

[Mehdi, 28 ans, animateur]

Sorte de tradition de fin de séjour, cette dernière soirée fait partie du rituel de clôture de la colo au cours duquel tout est possible, comme si les règles de vie n'étaient plus en vigueur le temps d'un moment, en raison du départ le lendemain. Comme l'explique Inès :

> « La première boum, elle sert pour faire des rencontres… Mais c'est surtout la dernière qui compte ! Le dernier soir c'est vraiment la fête. On se lâche ! Tout ce qu'on n'a pas fait pendant le séjour on peut le faire là. C'est là où il y en a qui sortent ensemble, même pour un soir… parce qu'ils hésitent et donc ils le font. Et puis c'est là aussi où y'en a qui vont coucher ensemble… parce que les animateurs peuvent pas trop faire grand chose. Ils vont pas nous renvoyer dans nos familles plus tôt, on part à 7h du matin [rires]. […] Je sais qu'il y en a qui on acheté un peu d'alcool pour la dernière soirée, pas beaucoup mais histoire de… [rires]. »
>
> [Inès, 14 ans]

Pour éviter ces situations, les animateurs et le directeur trouvent ensemble des solutions. Dans plusieurs cas, lorsque la situation est un peu tendue dans le groupe ou lorsque les animateurs pensent ne pas pouvoir gérer les conséquences d'une dernière boum, les adolescents ont pu être regroupés dans une salle de projection où ils regardent des films (parmi lesquels on peut citer le désormais classique « Nos jours heureux[3] »), ce qui permet de les conserver tous sous le regard, et ce qui n'empêche pas les échanges de baisers et de caresses.

Le temps de la boum n'est pas sans difficulté pour les jeunes les moins populaires ou qui n'ont pas les codes que partagent les leaders du groupe (d'un point de vue musical et/ou vestimentaire surtout). Ainsi, dans la colo de Chloé les animateurs partageaient avec les leaders du groupe de jeunes l'écoute du rap et du Rn'B, peu de place était consacrée aux autres musiques (à l'exception de quelques morceaux de rock très connus). Ceux qui n'aimaient pas ces musiques ou ne voulaient pas danser se sont mis et ont été mis à l'écart.

> « Y a que les gens qui veulent vraiment danser qui s'amuseront en fait. […] La musique à fond, avec d'autres gens, ça nous a gonflés assez vite. Alors du coup on a passé le plus clair de la soirée dehors, mais quand on nous a interdit de rester dehors [à cause de la nuit], qu'il a fallu rentrer, on a commencé à s'ennuyer sec. Parce que ça dépend vraiment, les gens qui aiment sautiller partout, j'aime bien ça aussi… mais deux fois par semaine c'est trop ! À petite dose ok mais sur des musiques, enfin on peut pas vraiment danser sur du rap parfois … Quand ils passaient le Logobi c'était

[3] Synopsis du film *Nos jours heureux* réalisé par Éric Tolédano et Olivier Nakache en 2006 : « Vincent Rousseau dirige pour la première fois une colonie de vacances et se retrouve plongé pendant trois semaines dans l'univers des colos avec petites histoires et gros soucis à la clé ! Vincent se retrouve alors confronté à la vie mouvementée du camp, de ses animateurs plus ou moins professionnels et des jeunes pas toujours évidents à gérer... »

> vraiment sympa parce que tout le monde la connaissait du coup tout le monde dansait, c'était vraiment sympa [chorégraphie apprise dès le début du séjour par tous les jeunes participants]. Mais la boum… à force, c'était toujours les mêmes gens qui restaient sur la piste. Tu passais, enfin tu dansais un peu, tu repartais, mais c'était très répétitif et donc du coup enfin … ç'aurait duré un peu moins longtemps ç'aurait été sympa, donc faut s'arrêter une heure avant quoi. Sinon ça fait de plus en plus banquette, parce qu'y a de plus en plus de gens qui quittent la piste de danse et plus la soirée passe, plus la banquette se remplit quoi et au final y a que les animateurs sur la piste, limite … »
>
> [Chloé, 15 ans]

Il en va de même pour les jeunes les moins populaires, qui se retrouvent mis à l'écart du groupe de jeunes. C'est alors le rôle des animateurs d'aller les chercher pour les intégrer, ce qui se passe non sans difficulté et à la vue tous. Contrairement aux situations où les animateurs viennent danser avec les leaders parce qu'ils en ont envie, lorsqu'ils vont danser avec les « losers », ils prennent leur rôle d'adulte au premier degré et se doivent de faire l'effort d'intégrer tous les jeunes dans le groupe.

d. Premiers baisers…

« Le premier baiser est une pratique valorisée par le groupe, les sensations ressenties sont censées coller au plus près des descriptions faites par les magazines féminins : un baiser doit être romantique, érotique, agréable, voire drôle. Or bon nombre de jeunes femmes sont loin de décrire des sensations aussi agréables que celles lues ou entendues. Ainsi, elles semblent déçues de ne pas avoir des impressions communes à celles décrites par les magazines, qui sont leurs seules références lorsqu'elles n'osent pas ou ne peuvent pas en parler à leurs pairs. « La mise en image du baiser profond – chronométrée par le cinéma hollywoodien dans les années 1950 – a, semble-t-il, contribué à faire du baiser une pratique de masse » (Lagrange, 1998, p. 139), mais elle a également contribué à imposer une manière d'embrasser et un type de sensations liées au baiser. Le premier baiser est et doit être publicisé pour que les individus tirent le bénéfice identitaire de ce passage à l'acte. La reconnaissance passe par sa visibilité et surtout par sa médiatisation auprès des proches. L'analyse de la révélation du premier baiser nous amène à constater la prédominance de la sphère féminine dans les discussions ayant trait

aux relations affectives dans les premiers temps de la biographie sexuelle. Dans les groupes de pairs, les confidences sur le premier baiser se font davantage entre individus du même sexe » (Amsellem-Mainguy, 2007, pp. 151-152). « Puisqu'il est socialement valorisé de sortir avec un partenaire, le jeu amoureux lycéen a pour principe l'exhibition des relations de *flirt*, la publicité généralisée faite aux transactions réussies, aux échecs, aux disputes et aux ruptures. Dès l'établissement de la transaction, il y aura donc exhibition du couple, mise en scène de l'affection et de l'amour, ce qui n'est nullement contradictoire avec la sincérité des sentiments éprouvés par les acteurs. L'existence de la relation doit être exprimée publiquement par des gestes de tendresse et de connivence lorsque les amoureux sont dans le même lycée, par des sorties entre amis et par des attentes mutuelles à la sortie du lycée du partenaire lorsqu'ils sont dans des établissements différents », souligne Philippe Juhem (1995, p. 32). Dans ce contexte, une relation de flirt secrète n'aurait que peu d'intérêt puisqu'elle n'apporterait aucun prestige.

Embrasser peut faire l'objet de jeux, de paris, à l'image de parties *d'action ou vérité*[4], ce qui n'est pas le cas pour les rapports sexuels. Les jeux comme « action ou vérité » ont pour fonction principale la socialisation sexuelle des corps, « le jeu se justifie par le plaisir des interactions qu'il entraîne » (Lepoutre, 1999, p. 181) puisqu'il n'y a ni gagnant ni perdant. Ces jeux contribuent à l'affirmation et à la reconnaissance des identités sexuées des acteurs. Toutefois, si la présence du groupe oblige les individus à surmonter leur timidité et à exécuter ce qui leur est demandé, il y a toujours une certaine limite : les rapports sexuels ne sont jamais cités comme paris. On constate donc que « *sortir avec* » peut être un jeu, « *coucher ensemble* » fait moins l'objet de rigolades amicales (Amsellem-Mainguy, 2007).

e. Effet de connaissance, effet d'âge

Les entretiens permettent d'avancer l'idée qu'il y aurait un « effet de connaissance » et un « effet d'âge » dans la probabilité de tisser des liens forts, des liens amoureux et/ou sexuels entre jeunes. On n'est pas pareil selon que l'on part en séjour de vacances avec des jeunes que l'on connaît et que l'on fréquente au quotidien (colos de municipalités par exemple) ou

[4] Le jeu « action ou vérité » consiste à se réunir entre ami(e)s, en groupe mixte, où chacun devra soit répondre la « *vérité vraie* » à une question, soit avoir un gage et donc passer à l'action. Les gages sont davantage portés sur la sexualité que sur le sport quand on joue en groupe mixte : il s'agit d'embrasser avec ou sans la langue untel ou unetelle, sous le regard du reste du groupe. De nombreuses jeunes femmes nous ont raconté avoir joué à ce jeu ; aucune n'a déclaré avoir eu ou donné comme gage un rapport sexuel. Caroline explique « *C'est pour rigoler, simplement pour rigoler, on les fait s'embrasser, et tout… maximum faut se toucher… mais ça va jamais plus loin !* ».

que l'on part en séjour avec des jeunes que l'on ne connaît pas, ou du moins que l'on ne fréquente pas au quotidien (colos de CE ou colos d'associations). Ainsi, on perçoit dans les discours des jeunes que c'est moins le lieu (la colo) que la probabilité de revoir les autres jeunes qui induit une mise en scène de soi et une relation aux autres particulière. Ils subissent une forme de contrôle social qui a pour conséquence que tout ce qu'ils font en séjour pourra se retourner contre eux dans la « *vraie vie* ». Comme si rien ne pouvait se passer en colo sans que le groupe de jeunes en soit informé.

> « Par exemple, quand il arrive quelque chose à quelqu'un on est forcément au courant. Même si cette personne ne veut pas que ça se sache. Je pense qu'on sait tout. Oui tout. Même plus tout que les animateurs ! C'est ça qu'est drôle. Eux ils pensent qu'ils voient tout… mais nous on sait tout en vrai [rires]. Donc par exemple quand J. est sortie avec D. eh bien tout le monde était au courant. Et puis ben heureusement elle n'a pas couché, sinon on aurait dit que c'était une salope. Alors que dans une autre colo, ben on aurait jamais su ça… […] ça a un avantage de partir avec des gens qu'on ne connaît pas. »
>
> [Jessica, 16 ans]

En plus de connaître les autres jeunes, ils connaissent les animateurs, qui ne manquent pas de le rappeler en cas de dérapage ou de tentation au dérapage.

L'âge des participants est un élément facilitateur ou au contraire ralentisseur pour les jeunes dans leurs rencontres amoureuses. En effet, selon que le séjour est composé uniquement d'adolescents ou de préados et ados, les temps libres, temps calmes et boums n'ont pas le même caractère.

> « Avant, je partais dans des colos 10-17 ans, et puis en fait la dernière on était qu'entre jeunes de 15-17 ans et je me suis rendu compte que ça change tout. Les animateurs sont plus cool avec nous. Ils nous font plus confiance. On peut plus faire ce qu'on veut. On a plus de temps libres, vraiment libres [rires] et puis les boums, c'est pas des trucs pour les petits… Bref on est entre jeunes. Il n'y a pas d'enfants. Et ben ça, ça fait qu'il y a plus de couples dans la colo. En fait, y'a moins d'hésitations. »
>
> [Jessica, 16 ans]

Si comme le dit Jessica, il y a moins d'hésitations dans le passage à l'acte, à sortir avec quelqu'un dans les colos composées uniquement d'adolescents, en présence d'enfants ou de préados, les mises en couples sont moins visibles, et peut être moins fréquentes. Car le degré d'autonomie n'est pas le même selon les deux situations évoquées.

6. L'hétéronormativité ou le déni de l'homosexualité en colo

La jeunesse est « une période de la vie qui précisément socialise l'individu à l'hétérosexualité et aux rôles de sexe, les définitions sociales de la masculinité et la féminité demeurant étroitement associés à l'hétérosexualité » (Hamel, 2012). Si les animateurs sont vigilants aux rapprochements des jeunes adolescents entre eux, et plus particulièrement aux rapprochements des corps, ils n'envisagent les relations entre jeunes que sous l'angle de l'hétérosexualité. Ainsi, lors de l'enquête de terrain au centre des Galets fréquenté par 120 adolescents, nous avons pu constater que les préparatifs de la boum étaient essentiellement faits pour susciter, aider la mise en relation des jeunes. Sans s'en rendre compte, les remarques des animateurs rappellent violemment la norme hétérosexuelle.

> Il est 18h, c'est l'heure des douches et des préparatifs en vue de la boum du soir. Les animateurs circulent dans les couloirs du bâtiment des garçons et les conseillent sur les parfums, le gel et les vêtements à mettre. « *Va falloir pécho les gars, je veux pas vous voir revenir en mode canard* ». Du côté des filles, la situation est similaire : les animatrices donnent leur avis sur les tenues. Ainsi cette animatrice s'exprime sur un haut échancré qui laisse deviner la poitrine : « *Euh ça c'est très, très chaud on va dire ! Ils vont tous te courir derrière si tu mets ça !* »
>
> [Extrait du journal de terrain, centre des Galets, juillet 2011]

Et il en va de même à travers les discours des animatrices.

> « Il faut les aider tu comprends, ils osent pas trop se draguer. Donc avant de sortir, je vais voir les filles, je les conseille pour se pomponner et tout ça. Genre comment mettre du maquillage pour pas faire pute et draguer. C'est aussi le moment pour sonder un peu si elles veulent sortir avec des garçons, comme ça je peux faire un peu de prévention. Après genre hier, je suis aussi allée voir les garçons… je vois, je conseille pareil, genre non tu mets pas le même tee-shirt la journée et le soir pour draguer. Non. C'est comme ça, les filles aiment les mecs qui se lavent [rires]. Ça peut paraître débile, mais c'est ça aussi… ils ont besoin qu'on leur dise comment faire pour séduire et tout ça. Les garçons faut leur dire qu'il faut qu'ils s'épilent sous les bras… on appelle ça les "écureuils" ici, mais c'est ça qu'est drôle, après ça les aide pour la suite de leurs aventures. »
>
> [Audrey, 26 ans, animatrice]

La façon dont les filles et les garçons sont habillés participe fortement à la construction des identités de genre. Pendant l'adolescence et la puberté, le travail du corps et de son apparence est particulièrement décisif, car les différences entre sexes correspondent à de nouveaux enjeux de séduction, de positionnement réciproque. C'est alors le moment où les jeunes tentent de s'approprier des apparences, des modèles, des comportements puisés dans le monde des adultes (Guionnet, Neveu, 2009 ; Mardon, 2010). Les échanges entre

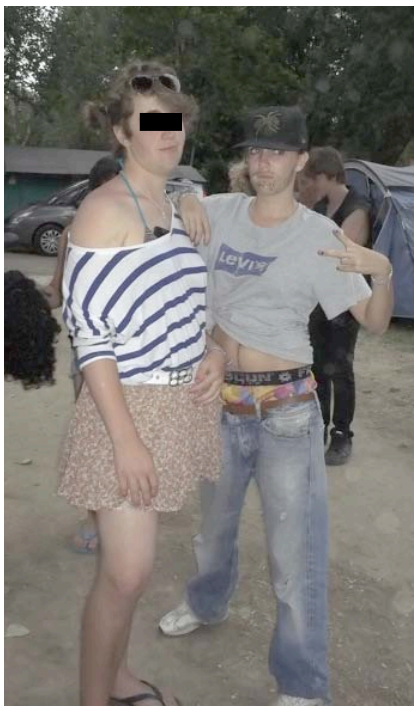
copains, copines, les comportements d'imitation entre amis sont alors perçus comme particulièrement importants pour apprécier la pertinence de la présentation de soi choisie. L'ensemble de ces situations ne laisse que peu de place à l'expression de sentiments ou de pratiques homosexuelles. En milieu clos, dans la colonie, l'homosexualité est ignorée par les adultes et n'existe pas pour la plupart des jeunes (exceptés ceux qui seraient concernés et qui par conséquent n'en font aucune publicité). « La situation des jeunes gays attire l'attention : la publicisation de l'homosexualité et son accueil restent problématiques même si l'homosexualité est moins difficilement dite. […] Les jeunes gays font l'expérience de situations paradoxales au sens où "ces acceptations de principe" se combinent avec de nombreux rappels à l'ordre hétérosexiste. Ceux-ci sont parfois violents et explicites, comme l'Enquête presse gay l'indique. Ils sont souvent plus implicites et peuvent émaner inconsciemment de ceux-là mêmes qui font part d'une acceptation de principe. » (Rault, 2011, p. 21) ce que l'on constate dans les propos des animateurs.

> « Moi je pense que tous les jeunes, il faut être à leur écoute, savoir prendre du temps avec eux… avec leurs questions… et puis s'ils ont des questions sur la sexualité, faut les écouter…
>
> Q : Ça t'es déjà arrivé de parler de la sexualité, de l'homosexualité avec des jeunes en colo ?
>
> Euh ben de sexualité oui, en fait ça sert aussi à les rassurer. Et puis on est un peu des modèles pour eux donc faut faire avec. Donc on les aide à draguer les filles, à avoir des techniques pour séduire et tout, mais aussi pour danser et savoir respecter les filles… on dit bien aux garçons que pour plaire à une fille, faut la faire rire et faut l'écouter. C'est la base. Même si en même temps on leur dit "faut pas coucher en colo" [rires]. C'est le truc un peu contradictoire… Mais je sais bien qu'on a une influence sur les garçons avant les boums, avant qu'ils aillent draguer les filles. »
>
> [Mory, 20 ans, animateur]

« La période de jeunesse est marquée par l'apprentissage progressif de la sexualité ou plus exactement de l'hétérosexualité » (Hamel, 2012), mais on constate toutefois que dans bon nombre de colonies de vacances, le travestissement est autorisé voir organisé. On ne compte pas les récits de jeunes qui font part de veillées où le thème est « filles en garçons, garçons en filles ». Ces soirées font un tabac à chaque fois, dans la mesure où elles sont l'occasion pour chaque genre d'aller vers l'autre. C'est un temps où les filles et les garçons ont le droit de circuler librement dans la zone « interdite », celle de l'autre sexe, et ce dans le but de pouvoir obtenir des vêtements pour le déguisement. Les apparats sont alors associés à des paroles et à des comportements, il s'agit d'exacerber tout ce qui appartiendrait à l'autre sexe. C'est l'occasion de pouvoir observer les représentations qu'ont les adolescents

de l'autre et leur manière de le mettre en valeur (ou de le ridiculiser). Nous avons pu assister à une de ces soirées au centre des Galets.

Les filles déguisées en garçons portent des pantalons larges qui leur tombent sous les fesses et qui laissent ainsi des caleçons colorés apparents, elles ont des tee-shirts larges et ont la tête recouverte d'une casquette. Enfin, elles mâchent des chewing-gums et utilisent un vocabulaire vulgaire, symbole suprême de la masculinité. Quant aux garçons, ils portent tous des soutiens-gorge très rembourrés que le haut choisi laisse apparents, ils ont des minijupes, des chaussures à talon (ou des sandales) et surtout sont maquillés à outrance, symbole suprême de la féminité. Ces soirées sont l'occasion de renforcer les stéréotypes de genre déjà très présents dans les discours et les pratiques des jeunes.



En transgressant le cadre de l'identité et du genre par les jeux de travestissements, d'autres configurations identitaires sont possibles.

7. Avoir du temps pour ne rien faire

Nombre de travaux sur l'éducation non formelle et informelle montrent que le jeu, le farniente voire l'ennui, sont des dimensions utiles à la construction de soi et de son imaginaire. Ce qui est également souligné dans les entretiens menés auprès de jeunes partis en séjour sans pratique sportive dominante. Faire des choix, décider de ses activités est quelques chose d'important en terme de construction identitaire, cela contribue à s'affirmer. Cela nécessite toutefois que des activités soient proposées de manière à pouvoir donner son avis et, si l'on veut, choisir de refuser d'y participer. Il s'agit alors d'examiner tous les choix, toutes les options possibles pour les jeunes en accord avec l'idée qu'ils se font de leurs vacances mais aussi du lien d'amitié existant dans le groupe de jeunes.

Lorsque les conditions sont réunies, prendre la décision de ne rien faire une après-midi est très valorisé par les jeunes. Comme le laisse entendre Manon, ces temps permettent de « *ne rien faire* », autrement dit de ne pas faire une activité encadrée : pendant ces temps, ils discutent, lisent, se reposent, ce qui est finalement loin de ce que l'on pourrait considérer comme « *ne rien faire* ».

« Ce que j'aime dans cette colo… C'est qu'on peut ne rien faire. On n'est obligé de rien. Ou presque (rires). Nan mais c'est vrai, si on dit qu'on veut aller à la plage, on peut. Si on veut rester sur place, on peut aussi. Ça c'est bien. Parce que quand on est jeune, on aime rien faire [rires].
Q : C'est quoi « ne rien faire » ?
Ben je sais pas, rien, parler, dormir, lire des magazines tout ça quoi… mais pas faire un truc obligé… par exemple ici… si on veut on peut être tout seul dans sa chambre… c'est possible ! On vit un peu à notre rythme, c'est ça qui est bien. Bon après on peut pas rater les repas par exemple ! Ils nous laissent de la liberté, ils nous font confiance et puis ce sont nos vacances. »
[Manon, 16 ans]

On comprend dans les propos de Manon que si les moments clés dans la journée sont respectés (repas, coucher), les vacances sont aussi marquées par une forte distinction de la forme scolaire où les heures balisent la journée. Des plages horaires sans contraintes fortes en termes de vie de groupe et d'activités sont des moments importants pour distinguer le temps scolaire du temps vacances. À plusieurs reprises dans les entretiens menés dans le cadre de séjours adolescents (et préados), les jeunes d'un côté, les animateurs de l'autre, insistent sur le fait qu'il s'agit d'abord de vacances pendant lesquelles les contraintes doivent être les moins lourdes possibles. Ces temps où les jeunes peuvent « ne rien faire » offrent un plus grande sentiment de liberté et participent à distinguer le temps scolaire du temps de vacances. Dans ces temps où ils ne font rien, les jeunes peuvent improviser des jeux (pyramide humaine sur la plage, bataille d'eau, jeu de carte, etc.), la difficulté étant alors pour les animateurs de laisser faire, autrement dit d'éviter toute récupération éducative. En effet, « si l'on s'accorde à dire que le jeu éduque, la condition pour qu'il se fasse vraiment c'est que l'on se garde de l'organiser, de le vouloir, de l'exploiter, de l'éduquer » (Houssaye, 2005, p. 303), sinon la colo reste prisonnière de la forme scolaire. Le jeu libre est un temps constructif et riche en apprentissages informels, il permet notamment de tester le pouvoir de décision et d'organisation. La maîtrise du temps libre est un enjeu essentiel pour les adolescents dans la construction et l'affirmation d'eux-mêmes (Singly, 2007). Si en colo ils jouent le jeu de participer aux activités prévues et pensées par les animateurs, ils revendiquent aussi le droit de pouvoir avoir du temps pour eux, être maîtres de leur temps libre, temps pendant lequel ils ne font parfois « rien » à part être là,

ensemble, à discuter. Ainsi, on peut voir comment « les espaces/temps de l'éducation non formelle (centre de loisirs, médiathèques, clubs sportifs, centres sociaux) peuvent être des lieux éducatifs. Ils sont l'occasion de découverte d'activités, de pratiques, de modalités de fonctionnement auxquelles souvent ni l'école ni la famille ne donnent accès » (Bier, 2011, p. 42).

S'il est possible d'affirmer que les colonies de vacances jouent un rôle essentiel dans la construction identitaire des adolescents, c'est bien qu'elles autorisent nombres d'apprentissages pour les jeunes. Facilitant la création d'amitiés et l'entrée dans les relations amoureuses, elles permettent ainsi de faire l'apprentissage de l'amour et de ses relations, développant les compétences relationnelles des jeunes. À travers les temps libres organisés dans la colo, les jeunes s'exercent également à gérer leur autonomie. Concernant les relations de genre, le bilan est mitigé. Si les colonies autorisent des relations entre les sexes souvent plus aisées que dans la vie quotidienne et permettent aux jeunes d'apprendre les parades amoureuses et les manières de séduire l'autre sexe, elles contribuent à renforcer considérablement les stéréotypes de genre.

PARTIE II – ÉVÉNEMENTS, INCIDENTS, ACCIDENTS…

L'enquête de terrain a montré que les colonies de vacances étaient marquantes pour ceux qui les avaient fréquentées. Adultes et jeunes à qui nous avons eu l'occasion de raconter notre sujet d'étude nous ont confié leurs récits, leurs souvenirs et les événements forts qu'ils avaient pu vivre. Quant aux jeunes qui n'en ont pas vécu, leurs propos sont teintés de regrets.

Fort de ce constat, il nous a semblé pertinent de revenir sur la notion d'événement marquant pour mettre en évidence les temps forts des colonies de vacances. Cela permettra également de mettre en regard les discours des jeunes et des adultes.

Qu'est-ce qu'un événement marquant en colonie de vacances ?

Parmi les animateurs rencontrés, un grand nombre a eu l'occasion de partir en colonie de vacances en tant que jeunes. C'est au détour de deux entretiens menés simultanément par les deux enquêtrices auprès d'un jeune (Marwan) et de son directeur de séjour (Éric) que nous avons pu saisir combien les événements marquants ne sont pas identiques selon que l'on se place du point de vue des jeunes ou de celui des adultes-encadrants. En effet, on se demande pourquoi un participant à un séjour en colonie n'a rien dit à propos d'un événement qui, de l'extérieur, semblerait important. Tout cela renvoie aux frontières et aux limites que se fixe chaque participant de la colo, de ce qui relève du normal et de l'anormal, de l'exceptionnel et du quotidien, et qui est fortement lié à la subjectivité des individus. Il ne s'agira pas de faire une liste exhaustive des événements marquants : ce sont les plus récurrents dans les entretiens que nous avons réalisés qui sont présentés ci-dessous. Tous ces événements permettent de souligner combien la colonie de vacances est une expérience relationnelle particulière et privilégiée où la vie quotidienne en communauté contribue à exacerber toutes les émotions. Les colos sont des périodes où les jeunes comme les animateurs sont à vif tant émotionnellement que physiquement (les plannings sont très chargés en activités), ce qui est apparent en fin de séjour au moment où la fatigue et les relations interpersonnelles sont à leur plus haut niveau !

1. La cohésion d'un groupe, les rencontres

Parmi les événements marquants vécus en colonie de vacances cités par les jeunes et les animateurs, le groupe et les rencontres amicales sont des éléments récurrents. Bien avant les accidents physiques ou autres événements impressionnants, c'est la place et le pouvoir du groupe depuis les premières minutes du départ, aux larmes du retour en passant par le choix des chambres. Nous reviendrons sur ces points qui permettent de saisir au mieux les enjeux de sociabilité entre jeunes mais aussi entre jeunes et animateurs. L'intensité relationnelle est au cœur de bon nombre d'entretiens réalisés, les conditions de vie qu'impliques un séjour en colonie diffèrent du quotidien et cela participe à marquer les jeunes : elles sont plus intenses ce qui rend d'autant plus forte l'expérience du séjour. Le temps d'un séjour, il y a un surcroît de partage d'intimité et de vie commune (se laver les dents ensemble, se croiser en pyjamas, prendre le petit-déjeuner ensemble, etc., mais aussi faire ensemble des activités) qui renforce les émotions et participe à rendre un séjour mythique.

a. Le trajet et l'accueil : la peur de ne pas avoir d'amis

Le jour du départ, le trajet et le premier accueil sur place sont des instants très particuliers tant pour les jeunes que pour les animateurs. Ces moments marquent le début du séjour et mettent chacun face à ses appréhensions. Chacun se regarde, se scrute : qui viendra s'asseoir à côté de moi dans le car ? Y aura-t-il d'autres jeunes comme moi ? Toutes ces questions renvoyant à la probabilité de se faire des amis (« est ce qu'ils ont l'air sympas ? ») et donnent à voir une première idée de l'ambiance générale.

> « En fait je crois que le moment qui me marque le plus en colo c'est avant. La nuit d'avant je dors presque pas. Je me demande si je vais réussir à rencontrer des gens. Si les gens ils vont m'apprécier et tout. Ouais en fait je crois qu'on se rend pas trop bien compte, mais c'est angoissant en fait parce que tu vas vivre avec ces gens donc s'ils ont l'air tous cons, ça complique les choses [rires]. Franchement, heureusement ça m'est jamais arrivé ! Mais j'avoue là quand je suis monté dans le car je me suis dit : « bon c'est pas gagné » quand j'ai vu les mecs. »
>
> [Scott, 16 ans]

Ainsi certains jeunes qui se disent moins à l'aise dans les relations sociales ont peur de ne pas avoir d'amis. Mais ce n'est pas le cas de tous, il y a des jeunes qui s'inscrivent au même séjour d'année en année, pour retrouver les bâtiments, se retrouver ensemble et tenter de retrouver également des animateurs. Certains se donnent parfois des rendez-vous via les réseaux sociaux, d'autres s'échangent simplement l'idée en fin de séjour.

« Avec Lorie, on s'est dit qu'on se retrouverait l'an prochain pour la même colo. Moi ça sera ma dernière, après je serai trop vieille… c'est un peu dommage… j'aurais bien aimé pouvoir en faire d'autres encore…

Q : Vous allez vous revoir dans l'année ?

Nan, elle habite à Lyon et moi à l'autre bout de la France, mais voilà… y'a pas besoin, je sais qu'elle le fera. On l'a fait l'an dernier, ça a marché donc là on fait pareil ! »

[Zoé, 15 ans]

La difficulté des jeunes qui partent avec d'autres jeunes qu'ils connaissent déjà est leur degré d'ouverture aux « nouveaux ». Il n'est pas évident de s'ouvrir au groupe, de ne pas avoir que des discussions sur des références communes que les autres ne pourraient pas partager. Si la joie du premier jour rend l'ouverture aux autres difficile, on constate qu'au fur et à mesure, en raison notamment des activités choisies, ceux qui partent ensemble rencontrent d'autres jeunes, même si la distance affective persiste.

Ces premiers moments sont également importants du côté de l'équipe d'animation, tous les gestes des animateurs sont étudiés par les jeunes. L'apparence d'un groupe soudé, sympa et qui reste « jeune » sont des ingrédients important à mettre en valeur. Ceci est d'autant plus aisé lorsque l'équipe d'animation s'est rencontrée au préalable (même si ce n'est pas toujours le cas). De leur côté aussi, les animateurs scrutent les jeunes, tentent de voir s'ils ont un « bon » groupe ou un groupe « mou », s'ils vont s'éclater ou non pendant le séjour.

« Quand on va les chercher au car, si moi je regarde leur tête, quand y'a les parents, je regarde aussi la tête de leurs parents : est ce qu'ils ont l'air sympa et tout… Est ce que c'est des bourgeois… Bah en fait c'est tous les petits signes qui peuvent un peu dire des choses sur la personne que je regarde [rires]. C'est mon côté FBI, des fois on se trompe et des fois non… Je veux pas frimer, mais la plupart du temps, j'ai raison. Ceux que je repère comme éventuels fouteurs de merde sont souvent ceux qui vont nous poser des problèmes, pareil pour les ptites pouffes dont il faudra se méfier car elles viennent pour coucher et tout [rires]. […] L'essentiel je pense, c'est de pouvoir quand même changer d'avis ! »

[Audrey, animatrice, 26 ans]

b. Partager sa chambre

L'arrivée en colonie de vacances est assez ritualisée ; après l'appel, les animateurs se présentent, donnent les grandes lignes du séjour (activités, planning, etc) puis constituent les chambres… moment attendu par les intéressés. Comme nous l'avons vu plus haut, la constitution des chambres est stratégique pour les alliances amicales qui pourront se développer tout comme pour la réputation de chacun. Dès les premiers instants du trajet, tous les signes sont examinés pour savoir quels sont les autres les plus proches de soi,

autrement dit qui se ressemble le plus pour partager une chambre, une intimité, mais aussi des récits, des histoires. Ce qui n'est pas sans difficulté quand il y a des jeunes qui se connaissent entre eux avant de partir. Inès raconte ainsi comment en arrivant en séjour, elle ne connaissait personne et a dû changer trois fois de chambre avant de pouvoir poser son sac, ses affaires.

> « Je suis arrivée dans une chambre y avait que 3 lits, on était 4 donc heu, je suis allée dans une autre chambre et là y avait 3 filles, donc c'était parfait donc je pose ma valise et j'arrive le soir et y a 4 filles, et en fait non, c'était 3 filles qui se connaissaient déjà donc elles ont voulu que je change de chambre et donc du coup j'ai changé de chambre. Et là j'ai rechangé de chambre et pour finalement aller dans ma chambre de départ où y avaient mes amies, mais heu on a rajouté un lit donc du coup bah on était 4 et c'était parfait. »
>
> [Inès, 14 ans]

Le moment de déterminer qui sera dans la chambre de qui est crucial pour les jeunes. C'est en effet dans les chambres que se créent les alliances, préférences et se construisent les amitiés.

> « Bah en fait moi c'est surtout les moments où je suis avec mes amies soit en activité, ou heu … ou mieux quand on est dans la chambre, on passe des super bons moments on rigole et tout. »
>
> [Anaïs, 15 ans]
>
> « Moi je suis dans une chambre où on est 4, et elles [ses copines] sont dans une chambre où elles sont 3. […] On est juste à côté, et du coup on s'entend bien, on passe, par exemple on mange ensemble et on passe du temps ensemble et ça colle plutôt bien comme heu … »
>
> [Inès, 14 ans]

Il arrive que les chambres soient constituées à l'avance (sauf précision des parents demandant par courrier à ce que des jeunes soient ensemble), c'est alors l'âge qui sert de repère aux équipes d'animation, même si cela ne semble pas explicité aux jeunes.

> « Pour faire les chambres, ben on sait pas comment ils ont fait [les animateurs] je pense qu'ils ont pris un peu au pif non ? Par rapport aux noms, peut-être ? Heu aussi aux affinités parce que par exemple, s'ils voyaient qu'il y avait 2 personnes qui se connaissaient ils les mettaient ensemble je pense. »
>
> [Anaïs, 15 ans]

Dans ce contexte, l'installation constitue une rupture avec l'organisation ordinaire des activités de chacun : pendant un temps donné, il va falloir partager sa chambre, son espace avec d'autres jusque-là bien souvent inconnus. Dès les premiers instants de la colonie, la mise en scène de soi est donc extrêmement importante.

La mixité est interdite dans les chambres et les tentes des accueils collectifs de mineurs. Lorsque la configuration le permet, il y a alors l'étage des filles et l'étage des garçons (voire le bâtiment des filles et celui des garçons). En camping, on constate que les tentes des filles sont regroupées et éloignées des tentes des garçons. Cette séparation sexuée des espaces de repos est connue de tous les jeunes, même si pour une partie des plus âgés (15/17 ans) cela constitue une barrière à transgresser, un défi à relever.

> « Au début, le premier jour… les animateurs ont dit qu'il y avait les tentes des filles et les tentes des garçons là-bas. Bon nous direct on a regardé si le grillage était coupé pour voir par quel chemin on pouvait aller chez les filles et tout. Rien. Donc après c'était un peu un défi d'aller chez les filles la nuit, vu qu'on avait pas le droit… ben c'est devenu un jeu... C'est aussi ça qu'est fort en colo, c'est que tu peux faire des rencontres et si les gars de ta chambre ils sont cools et tout, ben tu peux faire vla les trucs avec eux ! »
>
> [Scott, 16 ans]

La composition des chambres est un moment fort, un événement marquant pour les jeunes puisque d'une certaine manière, cela conditionnera la partie « off » du séjour (celle qui n'est pas forcément visible pour les animateurs). La taille des chambres (relativement petites pour 3 ou 4 jeunes) et la proximité des lits jouent dans le choix des « colocs » temporaires. Dans une grande partie des entretiens réalisés, les jeunes prennent du temps pour expliquer, expliciter comment cela se passe dans les chambres, comment elles ont été constituées et les appréhensions qu'ils avaient en début de séjour.

> « Moi j'ai trouvé ça très difficile le moment des chambres dans ma colo d'avant, c'était y'a 3 ans… et c'est pour ça que je voulais plus y retourner.
>
> Q : qu'est-ce qu'il s'est passé ?
>
> On nous a rien demandé. Il y avait l'affichage et ensuite fallait faire comme sur les feuilles. C'est débile, si on voit qu'on s'aime pas, ben on n'avait pas le choix. Après il y en a qui ont crié, eux ils ont pu changer de chambre. Moi j'ai pas osé ! Ben ça a été très difficile… rien que d'en parler j'ai la chair de poule (rires) ».
>
> [Léa, 16 ans]

Ce moment de l'installation peut être perçu comme violent par certains adolescents, lorsqu'ils n'ont pas leur avis à donner sur les personnes avec qui ils partageront leur vie quotidienne et leurs nuits. Si une partie des jeunes ose s'opposer à la décision présentée comme non négociable, on voit que ce sont les plus jeunes, les plus timides et les moins expérimentés (qui n'ont fait qu'une seule colonie) qui jouent le jeu de la colo et acceptent la règle, même si cela n'est pas sans conséquence sur leur vécu du séjour. Ainsi Océane n'est pas repartie en colonie de vacances pendant 3 ans suite à sa mauvaise expérience due notamment à la répartition des chambres.

> « Moi, la dernière colo que j'ai fait ? C'était y'a longtemps. Mais j'ai été un peu traumatisée. En fait, j'étais dans une chambre et les filles elles me calculaient pas. Je sais pas pourquoi je me suis retrouvée avec elles. Mais bon… c'était un peu genre j'étais là, pas là, c'était pareil. C'est long quand c'est 20 jours comme ça. Si c'est long. C'est sur parce que bon te faire ignorer, c'est pas très très enfin… j'avais l'impression que bon, t'as pas eu de chance, c'est comme ça point. Et là les animateurs sont pas trop trop enfin ils veulent pas trop savoir… »
>
> [Océane, 16 ans]

2. Le dépassement de soi : se découvrir autrement

Un autre point fort des séjours en colonie de vacances évoqué par les jeunes est l'emploi du temps qui diffère du quotidien scolaire. Une grande partie de la journée est rythmée par des activités, des temps de repas et de repos dans une plus grande souplesse qu'au quotidien où la marge de négociation existe : les jeunes peuvent ne rien faire sans avoir le sentiment de frauder en « séchant les cours ». Le temps de vacances est bien distinct du temps scolaire. Dans les séjours les plus sportifs (où la pratique du sport est intensive) il est plus difficile d'échapper aux activités : il faut alors une attestation médicale pour ne pas se rendre en activité. Les coups de fatigue ou la baisse de motivation ne sont donc pas des critères suffisants pour ne pas aller en activité.

> « Hier je ne voulais pas aller en activité [catamaran]… bon j'ai pas trop eu le choix… parce qu'ici quand tu veux pas, faut aller chez le médecin. Mais si je lui dis que je suis fatigué et tout, il va me dire « c'est rien ». Donc c'est un peu le truc pas trop bien. Si on veut pas, ben faut y aller quand même. D'un côté je comprends, parce que nos parents ont payé et que ça coûte un peu cher, mais d'un autre, si on veut pas… je pense qu'il faudrait pas nous forcer. Mais ça… c'est pas moi qui décide des règles. Mais on est en vacances ! »
>
> [Thomas, 13 ans et demi]

Dans un contexte de forte concurrence entre prestataires de séjours et pression des parents pour « rentabiliser » l'investissement financier dans les séjours de leurs enfants, les accueils

collectifs doivent pourtant éviter la suractivité (ou l'activité à tout prix) comme en témoigne Thomas. Dans ces séjours, la fatigue ou la baisse de motivation ne sont pas des conditions suffisantes pour ne pas aller en activité, seule une contre-indication médicale peut trancher. Ce système renvoie alors aux dispenses scolaires, où la procédure administrative prévaut sur toutes les dimensions individuelles de la démotivation.

a. Le sport, la culture : entre intensité et nouveauté

L'enquête de terrain a souligné l'importance des activités sportives dans les séjours de vacances. Cela répond en partie à une demande des parents en matière de loisirs pour leurs enfants (qui va de pair avec une vision consumériste des colonies de vacances), et participe à la hiérarchisation des loisirs entre sport et culture. Bien souvent il s'agit de sports que les jeunes ne pratiquent pas dans leur quotidien ou du moins pas dans les mêmes conditions (avec leurs parents par exemple). Ainsi, ils sont amenés à se dépasser physiquement, à tester leur résistance et leur fatigue.

> « Je fais un peu tout ce qui est sports urbains. Genre avec des copains je fais du roller, un peu de skate et tout. Donc j'ai fait une colo de surf… et on faisait aussi un peu de windsurf. […] Je pensais pas que j'allais autant galéré, au niveau physique, parce que je fais du sport, beaucoup de sport, mais là, l'eau j'ai bien vu que c'était un truc que je maîtrisais pas trop en fait ! Donc quand on a l'esprit sportif, tu te dis "c'est bien de voir ses limites et d'apprendre sur soi" mais quand t'es en train de galérer avec ta planche et ta vague tu te dis juste "putain c'est galère !" [rires] Et donc au bout d'une semaine de galère, t'es KO et les animateurs ils te poussent encore. Je pensais pas que dans le corps humain, quand t'as plus d'énergie t'en as encore ! Ça a été ça la morale de la colo ! »
>
> [Dylan, 17 ans]

Pour ces jeunes sportifs, filles comme garçons, l'inactivité est pesante et même s'ils sont au bout de leurs forces, ils sont prêts à recommencer dès le lendemain.

> « Moi c'est les délires et le fait qu'on fasse autant de sport. Ça fait 6 mois que j'ai pas fait autant de sport que ça. Même dans les colo d'avant, c'était du sport mais c'était pas aussi… Parce que là, la semaine qu'on a passée… oh putain ! Depuis hier on fait rien donc on a envie de bouger là. »
>
> [Teddy, 16 ans, centre du Lyret]

L'intensité sportive est donc marquante, tout comme la découverte d'un sport nouveau qui amène à se tester, c'est l'occasion de se découvrir autrement : Florian, 16 ans, par exemple, ne pensait pas être capable de faire 150 km à vélo, c'est pourquoi il explique que les colonies « ça permet de grandir, d'être plus responsable ». Certains projets pédagogiques

mêlent sport et culture comme ce séjour à vélo qui offre l'occasion d'assister à un festival musical : le défi étant d'aller au festival à vélo dans un temps limité, puisque celui-ci ne s'étend que sur trois jours. D'autres enfin sont essentiellement culturels, parmi lesquels on peu citer un séjour musical avec des jeunes qui pratiquent au quotidien un instrument et se retrouvent le temps d'un séjour pour composer des morceaux originaux et faire un concert public à la fin.

> « On faisait de la musique toute la journée … Je vois qu'il y a du matos, ils ramènent leurs guitares, nous on loue des batteries, des amplis et tout ça… Donc c'est des jeunes d'un milieu assez aisé […]. Là ils viennent pour la musique, ils savent qu'ils vont faire que de la musique et ça aide vachement à cadrer le truc et ça réduit beaucoup moins, toutes les interventions autoritaires qu'on a à faire, parce qu'ils viennent là pour la musique, ils sont motivés, ils font pas chier les anims… Et donc voilà, c'est musique le matin : des ateliers, musique l'après-midi : des ateliers, le soir ils font leur répétition, enfin en fin de journée, et puis le soir des veillées musicales. Le cadre était super, il faisait beau, l'équipe d'anims était superbe, enfin ça passait très bien et donc une superbe expérience. […] C'est peut-être la meilleure semaine de ma vie ! »
>
> [Nicolas, 29 ans, animateur]

Les entretiens réalisés, tant auprès des jeunes que des animateurs, permettent de saisir l'importance des activités thématiques dans le séjour. Finalement, au-delà des préférences individuelles, faire ensemble et aller vers l'inconnu collectivement marque les esprits. Cela permet en conséquence de prendre en compte le poids du collectif dans la vie en colonie de vacances, qui est dans la très grande majorité des cas, une occasion de fréquenter un groupe d'une même génération, partageant des centres d'intérêts communs.

Dans les colonies de vacances où il y a une thématique forte, les activités proposées évoluent selon la mode, et ce qui est valorisé par le groupe de pairs, tant pour le sport (windsurf, snowboard…) que pour les pratiques artistiques par exemple (graffiti, dj…).

> « En arrivant en colo de surf, une partie des jeunes a déjà tout le style : le short à fleurs, les ptites lunettes sur le front, la casquette qui va bien et tout ça. Là où on voit que ça leur apporte quelque chose, c'est qu'en 5 ou 10 séances de surf, quand ils repartent, ils sont "surfers". C'est quelque chose de gagné pour moi ! Car même s'ils ne savent pas en faire en réalité, ils ont essayé, et peuvent ensuite raconter leurs exploits aux novices qui sont alors impressionnés ! C'est vrai, c'est quelque chose que j'ai vu plein de fois lorsqu'il y a des séjours où des jeunes rempilent le séjour tandis que d'autres nouveaux arrivent. Ça frime sec. Mais dans le bon sens du truc ! (rires) »
>
> [Anthony, 30 ans, directeur]

Proposer aux jeunes fréquentant le séjour de s'essayer dans un domaine, c'est aussi participer à la démocratisation d'une pratique émergente, et il en va de même pour les séjours musicaux ou scientifiques.

> « On a fait un peu comme la Star ac mais en mieux, il y avait un vrai danseur hip-hop… Enfin c'était un animateur et tout mais il savait tout faire. Oui enfin bon presque (rires). Il nous a beaucoup aidés à apprendre en fait, oui on a tout repris ensemble, même à manger (rires). Comme des vrais pros. On aurait jamais su ça sinon. Non. Et là, d'un coup, que pour nous, un animateur qui fait de la haute compétition et tout… franchement. Trop bien. En fait je crois que c'était même mieux que la télé, parce que là il était là pour nous (rires). »
>
> [Adjoua, 14 ans]

La pratique d'un sport (escalade, canyoning, plongée) ou d'une activité culturelle nouvelle (concert, théâtre) participe au dépassement de soi et de ce fait à la construction identitaire. Ainsi, par exemple, la pratique du surf est recherchée par les jeunes, tant pour des raisons de mode (notamment vestimentaire et plus largement d'un style de vie considéré comme « cool ») que pour la dimension du risque (de blessures) et surtout de sensations fortes que ce sport implique. C'est ce que l'on retrouve plus largement dans les sports dits extrêmes (ski, escalade etc). Les jeunes rencontrés qui apprécient ces sports sont d'une certaine manière à la recherche de sensations.

> « L'an dernier j'ai essayé le surf… ça te fait un truc ce sport… c'est, c'est je sais pas… Mais du coup t'as une énergie en toi après. Ça secoue tout l'intérieur. Tu vois la vague et c'est un défi entre la vague et toi. Bon je dis pas que je suis un bon surfeur (rires) mais je me suis bien débrouillé, même les animateurs l'ont dit ! Moi ce qui m'a vraiment plu c'est ça… c'est que tu sais jamais si tu vas réussir… tu te testes… J'aurais pas imaginé que c'était ça les émotions du surf ! maintenant je comprends mieux les vidéos et tout ! »
>
> [Dylan, 17 ans]

L'expérience d'un sport intense et son appréciation par les jeunes ne dépend donc pas d'un niveau de risque particulier. Le défi est davantage de se tester face à la nature, ici les vagues, sans pour autant affronter des vagues de compétition. Il en va de même pour les animateurs, où la nécessité d'encadrer un groupe, le sentiment de responsabilité et la mise en scène de soi comme un adulte responsable et courageux participe au dépassement de ses craintes personnelles.

> « Normalement, dans la vraie vie, j'ai le vertige. Vraiment. Mais là je peux pas expliquer, j'ai été au-delà de mes capacités enfin ce que je croyais être mes capacités. En même temps, je me voyais pas trop dire aux jeunes : "On fait pas l'activité parce que j'ai peur." Non ! Déjà ils auraient fait la gueule et je sais pas s'ils auraient

compris, parce que nous on les pousse à fond…Et puis après l'image de moi ben elle en prend un coup à leurs yeux et j'avais pas envie. Je suis content de l'avoir fait parce que là j'ai bien vu, le vertige c'est psychologique ! […] Le fait d'avoir un groupe à charge, ça rend plus courageux. »

[Mehdi, 28 ans, animateur]

« J'aime pas trop le public, je suis pas forcément hyper à l'aise… Et l'an dernier c'était pire, j'avais 10 kilos de plus ! Bon et puis alors j'ai fait cette colo théâtre l'an dernier, c'était pas que théâtre mais on a décidé de monter un pièce. Et là il a fallu monter sur scène et tout avec les enfants… J'aurais jamais pensé être capable de ça. Mais le groupe était tellement à fond que je me suis laissé emporté. Bref ça a été une expérience de ouf pour moi. Si si ! Et ça c'est les enfants qui permettent ça ! c'est ça qui est fort en colo, c'est que le groupe, quand il est bien, ben il fait que tu te défonces encore plus pour eux, tu dépasses tes limites en fait [rires]. »

[Amy, 20 ans, animatrice]

Ces différents exemples soulignent combien la colonie de vacances peut être un lieu pour tenter de mettre en scène de nouvelles dimensions identitaires ; tous les éléments et les personnes rappelant le quotidien étant loin (normes, représentations, pairs, famille), il est possible de s'essayer à une nouvelle pratique qui contribue à l'estime de soi.

b. Dormir peu et assurer un max

Pour les animateurs comme pour les jeunes, la question du dépassement de soi est aussi liée à la fatigue. En effet, ils s'accordent presque tous à dire qu'en temps « normal » ils ne tiendraient pas physiquement en dormant si peu et en étant autant actifs la journée. Pour les jeunes, il s'agit de profiter de tous les instants, de toutes les minutes de leurs vacances. Pour les animateurs, l'impulsion de la colo, l'envie de faire passer de bonnes vacances aux jeunes sont les raisons principales. Peu abordée dans les entretiens, la faible rémunération des animateurs ne peut être un élément de motivation au départ.

« En plus quand tu pars en colo, sauf quand tu pars avec certains CE, ou avec certaines communes, genre la mairie de X… sinon t'es payé une misère. Mais je pense, enfin la plupart du temps, moi ce que j'apprécie le plus dans les colos, bah déjà c'est le fait de partager le quotidien, enfin c'est vraiment une expérience particulière, et c'est aussi souvent, que l'argent, la rémunération n'étant pas une motivation, tu te retrouves quand même la plupart du temps avec des animateurs qu'ont la niaque, qui ont vraiment envie de faire passer des bonnes vacances aux jeunes et c'est plus de ce côté là que ça m'intéresse tu vois. »

[Julia, 24 ans, animatrice]

Vient ensuite la solidarité du travail en groupe : devoir tout faire ensemble. Et la nécessité de préparer des activités lorsque les jeunes ne sont pas là, ce qui revient la plupart du temps à préparer des activités lorsqu'ils dorment.

> « Le soir, quand les jeunes ils sont couchés, entre animateurs voilà, après la réunion, le côté on se détend, on décompresse un peu. Voilà on a passé des bons moments, on fait des jeux entre nous jusqu'à je sais pas quelle heure et ouais du coup on prend un certain rythme et on arrive à le tenir quoi, au final, parce que c'est : voilà, on se réveille le matin, on est crevé mais voilà, on a envie d'y aller quoi. On a vraiment envie. Franchement, dans toutes les colos que j'ai faites, le peu d'heures que je dormais, tu me demandes de faire ça à un autre moment de la vie, je ne peux pas le faire. C'est pas possible ! »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

À ces modalités de travail s'ajoutent les pratiques sportives : tous les animateurs ne sont pas des sportifs de haut niveau, loin de là. Ils se retrouvent alors à essayer des sports, à tester leurs limites face à l'adversité. La présence des adolescents les met au défi d'y arriver, pour exemple cet animateur qui craignait de sauter en canyoning, voyant tout le groupe de jeunes et les animatrices sauter, a voulu garder la face (sauver la façade au sens d'Erving Goffman, 1973) dans la mesure où il souhaitait confirmer l'image de lui-même qu'il donnait aux adolescents. Dès lors, parvenir à « garder la face » dans cette situation est une occasion de s'affirmer en tant qu'adulte (par rapport aux jeunes) et qu'homme (par rapport aux animatrices).

Les difficultés d'équipe font également partie des événements marquants pour les animateurs. Elles sont davantage perceptibles lorsque l'équipe d'animation est en place depuis un certain temps et que les animateurs fatiguent. Les petits aléas du séjour deviennent moins supportables et la vie en collectivité peut devenir pesante. Les désaccords se cristallisent et peuvent devenir de vrais problèmes diplomatiques, c'est alors au directeur de prendre le rôle de médiateur.

> « Là on a un problème avec un animateur, il n'arrive pas à se lever le matin quand c'est son tour, il est toujours fatigué. Du coup les autres se lèvent… mais ils le prennent mal. Je comprends vraiment. Je pense qu'il est trop jeune ou qu'il n'a pas compris qu'il n'était plus du côté des jeunes mais du côté des animateurs… Ce qui veut dire : se coucher tard, se lever tôt. La dernière fois quand je lui ai fait la remarque il m'a dit texto "pour le prix qu'on est payé je peux dormir encore". Il n'a pas tout compris au jeu… Après je veux pas tout empoisonner, mais là il va falloir que j'aie une discussion claire avec lui parce que le reste de l'équipe va péter les plombs. »
>
> [Sid Ahmed, 36 ans, directeur]

3. Gérer sa petite vie… sans les parents

Le processus d'autonomisation de l'enfance s'explique avec la reconnaissance de l'enfant lui-même, en tant qu'individu. Aujourd'hui, l'enfant apprend à construire son monde et à vivre dedans, de nouvelles normes régissent les comportements familiaux où sont valorisées l'autonomie et l'indépendance. Ce que l'on retrouve également dans les projets pédagogiques des colonies de vacances fréquentées par des jeunes de 12 ans et plus : aider les jeunes à gagner en autonomie. Le temps de la colonie de vacances est marqué par des temps d'activités (sportives et/ou culturelles) et des temps de vie quotidienne. Il s'agit pour les jeunes d'apprendre à se prendre en main, le taux d'encadrement ne permettant d'ailleurs fort heureusement pas d'avoir un animateur derrière chaque jeune !

> « Après en colo, voilà [les parents] savent, y a un anim, au minimum y a un animateur pour 12 enfants, ou 12 jeunes. On peut pas être derrière chacun, donc c'est aussi leur apprendre à s'autogérer, à savoir préparer leurs affaires, ranger la chambre voilà, y a aussi, donc du coup sur l'individu lui-même et tout autour du collectif. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

En colonie de vacances, les jeunes ont l'occasion d'expérimenter une vie sans leurs parents. Ces séjours sont la chance d'une « confrontation entre pairs, si importante pour les enfants et si prégnante pour les préadolescents et les adolescents, mais dans des espaces protégés. Ils offrent enfin à des jeunes l'opportunité de parler avec des adultes, qui ne sont ni des parents ni des enseignants, qui sont dans une attitude bienveillante et auprès desquels les jeunes ne sont pas ceux de la performance scolaire » (Bier, 2011, p. 42).

> « Ici, tout ce qui se passe ici, ça reste ici [rires]. Alors les parents bon ils me font confiance aussi. Mais je pense pas qu'ils s'imaginent qu'on a le droit de sortir jusqu'à 1h du matin en ville, sans adulte ! C'est pour ça aussi que c'est bien les colos… tu fais ta petite vie tranquille, sans les parents. Les anims eux ils comprennent ce qu'on veut parce qu'ils sont encore jeunes… Donc ils nous font confiance pour sortir le soir. Après si y'a un problème, on sait qu'on pourra plus sortir. »
>
> [Océane, 16 ans]
>
> « Ce soir, on a quartier libre après le repas, donc de 22h à minuit et demi à peu près. […] La règle qu'a donnée le directeur, c'est qu'il faut qu'on soit minimum 3, jamais quelqu'un tout seul au cas où, maximum 8 pour éviter les histoires… bon ça on le fait pas trop… on est souvent plus… et puis faut toujours qu'on est tous nos portables sur nous avec de la batterie. On a les numéros des animateurs si y'a un problème on appelle. Du coup, on peut faire ce qu'on veut pendant ce temps là, ils nous font confiance. Après c'est pareil, on n'a pas le droit de fumer du… du… enfin voilà et puis de l'alcool on n'a pas le droit aussi. Ensuite quand on revient… on doit noter son nom dans le cahier de sortie… pour

> qu'ils fassent les comptes après et vérifier que tout le monde est rentré. »
>
> [Arthur, 15 ans]

En colonie de vacances, les jeunes peuvent contourner une partie des règles familiales et amicales et profitent de ce temps pour desserrer les contraintes qui les entourent au quotidien. Certains développent une sorte de deuxième « moi » au sein de la colo où ils s'essayent à une autre définition d'eux-mêmes :

> « Jamais j'aurais pu mettre une robe comme ça en vrai. Ici c'est différent… on peut essayer et personne nous juge. C'est plus simple. Il y a moins de règles à suivre et les animateurs nous font pas trop de remarques. […] Je crois même que les animateurs nous poussent à changer, quand ils organisent des soirées déguisées… c'est pour ça aussi ! Derrière c'est pour qu'on arrive à rire de nous-mêmes alors qu'au collège c'est pas possible. »
>
> [Adjoua, 14 ans]

La colonie de vacances offre un espace de liberté beaucoup plus grand que dans le quotidien. Lors de l'enquête de terrain, nous avons assisté aux premières sorties nocturnes de plusieurs adolescents qui n'étaient jamais sortis entre jeunes le soir. Si une partie d'entre eux pensent que leurs parents ne cautionneraient pas forcément cette liberté, ils s'accordent tous à dire que « *ce qui se passe en colo reste en colo* » et regrettent déjà le retour dans le milieu familial (même en vacances) où ils retrouveront la contrainte de sortir le soir avec leurs parents, jusqu'à des heures considérées comme « non tardives ». Ces temps, diurnes ou nocturnes, qui sont sous la gestion des jeunes les marquent, dans la mesure où ils l'interprètent, à juste titre, comme une marque de confiance pour gérer leur vie.

> « En colo, on a fait une sortie en ville un soir jusqu'à 23h, les animateurs nous ont donné un rendez-vous et après on faisait ce qu'on voulait – bon pas des bêtises hein [rires] – c'était trop bien. C'était la première fois que j'étais entre jeunes… qu'on pouvait faire ce qu'on voulait de notre petite vie !
>
> Q : Alors, vous avez fait quoi pendant ce temps à vous ?
>
> On a marché, puis on a mangé des glaces, on a fait du shopping dans les magasins de souvenirs, mais comme on n'avait pas assez d'argent, ben on a rien acheté ! C'était trop bien. Ensuite on est parti s'asseoir sur un banc… on a parlé en regardant les gens passer, on faisait des commentaires sur les gens, je sais ça se fait pas trop de se moquer mais… Franchement c'était trop bien [rires] »
>
> [Sharon, 13 ans]

4. Partager des moments chargés d'émotion : la force de l'entre soi

a. Rires et larmes entre jeunes et animateurs

L'entre soi adolescent se trame et se cimente dans le partage des émotions. Ainsi les « fous rires » et la facilité à entrer en contact et à nouer des relations intenses sont des marqueurs d'une « bonne colo ». À cela s'ajoute les larmes que l'on voit apparaître le dernier soir avant le départ et surtout le jour du départ, sur le quai de la gare au moment des séparations. Mais si la charge émotionnelle en colo est aussi forte, c'est aussi parce qu'elle est partagée avec les animateurs, jeunes adultes, qui ne cachent pas leurs émotions. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs raconté avoir eu un pincement au cœur en quittant un séjour, ou avoir pleuré en voyant tous les jeunes repartir avec leurs parents. Si pourtant tous les participants (jeunes et animateurs) ont conscience de la durée limitée des séjours et de leur fin forcément proche, le vivre ensemble, le partage de moments intenses à travers les activités de loisirs (sport, théâtre, musique, etc.) les rendent spécifiques et facilitent les rencontres et l'impression de « toujours se connaître ». Voir pleurer tout le monde, des leaders aux animateurs, impressionne.

> « Bah déjà les trucs qui me viennent en tête : bah les boums quoi, oui voilà c'était vraiment l'événement ! En plus quand on se rend compte comment on s'organisait heu … Bah les boums, les amoureux, les premiers amoureux de colo, les petits couples qui se créent, voilà c'était vraiment quelque chose bah d'excitant, en plus quand t'es en colo t'es loin des parents, donc, t'as un cadre, mais le cadre est très différent de celui que tu peux avoir à la maison ou dans d'autres lieux de collectivité … Et après, plus ce côté vraiment grand groupe, moi je sais que j'ai vraiment connu des colos où les animateurs ils ont toujours bien géré, parce que finalement on faisait beaucoup de choses en grands groupes, il n'y a pas eu de … il y avait vraiment des liens qui se créent avec différentes personnes, c'est plus aussi de ce côté-là parce que je sais pas quand t'arrives, on va prendre un autre lieu de collectivité qui n'a rien à voir, mais quand tu vas à l'école, tu vas être assis à côté d'une fille la 1ère journée, bah souvent ça va être ta copine et heu… »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

« Plus tu pleures à la fin, mieux c'était ! »

Que ce soit lorsqu'on interroge les jeunes sur leurs dernières colonies de vacances ou les animateurs ou directeurs ayant fait des séjours en tant qu'enfant et jeunes, la séparation de fin de séjour est presque toujours racontée. Les rires, les larmes sont considérés comme des indicateurs objectifs de la qualité du séjour.

> « La dernière fois, on a tous pleuré. Tous, même les animateurs ils pleuraient. Les parents ils ont rien compris en nous attendant sur le quai à la gare. Ma mère, elle m'a dit "allez on y va" et je lui ai répondu "lâche moi, tu peux pas comprendre" et j'ai pleuré ! Les garçons pleuraient, tout le monde… on aurait pu vider un paquet entier de kleenex [rires]. Bon ben ma dernière colo c'était moins bien et puis ben personne n'a trop pleuré ! Personne ! Y'a juste un gars et une fille qui sortaient ensemble qui ont eu quelques larmes, mais rien à voir ! Rien ! C'est aussi à ça qu'on voit une super colo. Finalement plus tu pleures à la fin, mieux c'était ! [rires] »
>
> [Rosalie, 14 ans]

Le partage des émotions, les larmes sont significatifs d'un bon séjour. Élément supplémentaire, lorsque les animateurs et les garçons pleurent aussi, alors que, dans les représentations collectives les adultes comme les garçons ne pleurent pas et ne montrent que très peu leurs émotions. Les propos de Rosalie vont dans le même sens que ceux de Scott, qui s'est lui aussi surpris à pleurer à la fin d'une colo.

> « Mon meilleur souvenir : j'ai lâché des larmes ! Ça faisait depuis que j'étais jeune que j'avais pas pleuré… et là ben voir tout le monde partir alors qu'on avait partagé trop de trucs, j'ai senti la boule dans la gorge et voilà. Bon après c'était pas des grosses larmes mais quand même ! Encore maintenant je m'en souviens. On avait trop le seum [être dégoûté] de se quitter, c'était trop triste (rires). »
>
> [Scott, 16 ans]

Le problème d'une colo réussie, c'est qu'elle est a une durée limitée. Mais c'est aussi parce qu'elle est limitée dans le temps qu'elle peut être le lieu d'une confrontation des individus et des corps si proche. L'intensité, la passion, la « cristallisation affective » (Houssaye, 2005) sont des émotions recherchées par les jeunes comme par les animateurs et font partie des ingrédients d'un séjour réussi. Tout ceci explique pourquoi la séparation en fin de séjour, la rupture des relations qu'on ne retrouvera jamais sont vécues de manière très intenses.

b. Quand les jeunes prennent des initiatives

Autre événement marquant : lorsque le groupe de jeunes monte un projet/une action et que les animateurs ne se rendent compte de rien. C'est notamment lors des moments passés à ne rien faire que cela s'organise, de manière informelle, et la majorité voire la totalité du groupe est impliquée. Lorsque c'est positif, les adultes sont « touchés » par l'organisation et la gestion d'une action collective et ne se sentent pas en mesure de punir le groupe. Julia raconte ainsi comment au cours d'une colo tous les jeunes se sont retrouvés pour dormir tous ensemble dans la plus grande chambre, le dernier soir.

« L'année dernière y avait un soir où on entend, mais c'était les derniers jours de la colo. Et rien qu'entre animateurs voilà on commençait à se détendre, et le soir à se faire des vacheries, à se faire des blagues voilà, à se faire des batailles d'eau de malades, des trucs voilà, pour finaliser la colo voilà, pour se détendre un peu. Et un soir on était couchées avec les filles et on entend du bruit, mais un bruit de malade, mais comme on savait que les animateurs plus les cuistots ils voulaient nous en mettre plein la tête, ils voulaient se venger d'un autre truc, on a dit : bah c'est eux, mais c'est pas possible, ils font trop de bruit, ils sont malades. Alors on leur envoie des textos : faites moins de bruit les gamins ils dorment, et au final le lendemain matin, après plus rien, ça allait tout doucement. Le lendemain matin y a le directeur qui vient frapper, qui dit : allez tout le monde debout, on y va machin, tous les jeunes, les 40, ils s'étaient réunis, dans la plus grande chambre qu'il y avait, ils avaient ramené leurs matelas, ils étaient tous là serrés comme des patates là, et ils avaient passé la nuit tous ensemble tu vois. »

[Julia, 24 ans, animatrice]

Si les animateurs auraient pu craindre des relations sexuelles, le fait que l'ensemble du groupe soit solidaire et complice rend la situation comique, par ailleurs la présence de l'ensemble groupe protège les passages à l'acte individuels. Mis devant le fait accompli, les animateurs n'ont eu qu'à constater le « tas » d'adolescents devant eux. Leur seule « punition » a été de ranger au petit matin toutes les affaires. Riches en émotions et en complicité, les événements de ce type participent à rendre le séjour légendaire : cela soude le groupe et marque les esprits des animateurs et des jeunes. Pour les jeunes, prendre des initiatives, c'est aussi jouer avec le cadre de règles de vie et potentiellement transgresser les règles édictées par l'équipe d'animation. Mais c'est justement parce qu'on transgresse ces règles de vie que l'événement devient marquant. Pour Laure et Lise, l'événement de la colo a été de s'être fait punir un soir par les animateurs, ce qui a renforcé le sentiment d'appartenir à un collectif :

« Hier soir, y a beaucoup de gens qui parlaient dans les chambres, on parlait justement de la fenêtre et du coup, les mono sont venus pour vérifier les portes et pour qu'on se taise et, en fait (prends une voix malicieuse), on a eu un fou rire à ce moment-là et on a été punis, toute la chambre a été mise dans le couloir. On a rigolé, c'était drôle. Ça fait des souvenirs qu'on garde en mémoire.

Q : des bons souvenirs même si vous vous êtes fait punir.

Même si on s'est fait punir. »

[Laure, 14 ans]

c. Des batailles de polochons aux parties de foot

Si les colonies ont bonne presse auprès des jeunes qui partent, c'est non seulement parce qu'elles permettent de se faire des amis facilement et rapidement, de faire des rencontres amoureuses mais aussi parce qu'elles rendent possible la découverte de l'autre sexe de façon plus intime que dans la vie quotidienne. C'est cet état de fait qui explique que, parmi les moments marquants des colonies, la bataille de polochons revienne de façon récurrente, et tout particulièrement celle qui oppose filles et garçons. Ce moment autorise les rapprochements corporels entre les filles et les garçons (au même titre que le jeu « action ou vérité » par exemple) sans engagement aucun. De même, partager son quotidien avec des personnes de l'autre sexe permet de les découvrir sous un autre jour et parfois de faire vaciller les stéréotypes. Ainsi, un des jeunes que nous avons rencontrés présente comme marquant le fait qu'il ait pu jouer au foot avec les filles de son groupe, toutes licenciées dans le club de foot féminin de leur ville, et plus motivées que les garçons à jouer et à parler de ce sujet, ce qui n'est pas sans lui avoir permis de modifier en partie le regard qu'il porte sur les filles :

> « Même on a joué au foot avec eux (elles), enfin personnellement moi je joue pas au foot mais ça m'a impressionné de voir des filles jouer au foot comme ça et rivaliser contre des garçons, c'était marrant. Parce que quand on pense aux filles, on pense pas tout de suite au foot ! »
>
> [Damien, 15 ans]

5. Les accidents physiques

La colonie de vacances est un moment privilégié, où les jeunes font des activités encadrées et où tout est fait pour préserver leur santé physique et psychologique. Par conséquent, dès qu'un élément vient troubler cet ordre des choses, il devient marquant, toute proportion gardée bien évidemment. Une entorse peut donc devenir un événement important si elle a été faite à l'occasion de la pratique d'un sport extrême (le jeune sort alors en héros) ou que la situation a été cocasse comme se prendre les pieds dans un fil, glisser dans la boue… (le jeune s'il le prend bien devient un boute-en-train, et s'il le prend mal se sent humilié). Mais certains accidents sont plus impressionnants que d'autres, ceux qui impliquent l'intervention des services de secours, ce qui les rend bien souvent mémorables, comme si la présence des pompiers accréditait l'importance et la crédibilité de l'événement. À travers deux exemples, on verra comment les accidents physiques permettent d'appréhender le poids permanent des responsabilités qui pèsent sur les animateurs.

a. Une colo comme « Koh Lanta »

Les événements climatiques sont impressionnants pour les équipes d'animation comme pour les jeunes. Ceux qui en ont vécu les citent presque tous dans les événements marquants. Le caractère exceptionnel d'une tempête rendrait aussi exceptionnel ce moment extrême partagé ensemble. L'exemple utilisé par Julia au cours de l'entretien met en exergue l'importance du bien-être physique de chacun ; lorsqu'il est engagé (ou que les jeunes le pensent engagé), il devient un moment marquant, comme si cela s'apparentait à avoir « survécu » à la mort.

> « Alors à cette colo là, alors quand je suis rentrée on m'a dit que : pour ta première colo c'est pas mal, ça fait un peu Koh Lanta. On a vécu beaucoup de galères dont une tempête ! […] Une tempête donc une galère pas possible, parce que donc des tentes qui s'envolent heu… […]. Moi j'étais en repos en plus ce jour là, il faisait super beau et d'un seul coup, un coup de vent et hop, un arbre qui tombe sur la jambe d'une petite surtout, et surtout que la tempête, apparemment les directeurs ils avaient été prévenus, etc. Bon heureusement elle s'en est plutôt bien sortie, mais… franchement voilà, l'arbre serait tombé au niveau de sa tête ça aurait pu être catastrophique. […] Mais genre : même les pompiers ont dit qu'elle avait, voilà tu vois … Tu vois la taille de l'arbre, la grosseur de l'arbre et le gabarit de la gamine ! Voilà tu te dis : alléluia ! Franchement ! Mais du coup, pareil, ce soir-là il a rien géré, moi j'étais en repos, du coup je l'ai accompagnée à l'hôpital. Après ils m'ont dit : de toute façon elle dormira jusqu'à demain matin, je me suis dit bon je vais peut-être retourner au camp pour filer un coup de main, parce que du coup c'était le rush, pour préparer à manger, parce que du coup ils étaient dans un espèce de vestiaire, tous allongés partout, ça puait le pipi… Non, c'était vraiment du grand n'importe quoi. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

Pour les jeunes, l'inquiétude des adultes et les difficultés pour gérer les événements sont également des moments forts, il s'agit alors de prendre conscience que les adultes ne sont pas des supers héros. Montrer les limites d'un adulte, laisser paraître la panique avant de retrouver la sérénité pour s'organiser sont aussi des moments d'intimité qui soudent bien souvent un groupe autour de cet événement. Une fois l'événement surmonté, et la panique collective gérée, vient alors le temps du récit et de la création d'une histoire romancée qui sera ensuite racontée aux pairs de l'extérieur, aux parents et à tous ceux qui veulent bien les entendre.

b. Un accident de voiture, un événement marquant ?

L'enquête de terrain a été l'occasion de faire des entretiens avec des animateurs, directeurs et des jeunes ayant (ou faisant) des séjours ensemble. Les entretiens menés avec Marwan et Éric permettent d'aider à mieux comprendre les enjeux et les définitions des événements marquants. Ainsi, alors qu'Éric, directeur du séjour insiste sur l'accident de voiture qu'a vécu Marwan, ce dernier n'en parle pas à l'enquêtrice. S'il s'est fait plâtrer pendant 2 mois, cela ne fait pas partie des événements marquants du séjour. Cet exemple aide à comprendre combien ce qui peut être codé comme quelque chose d'important pour un adulte ne l'est pas forcément pour un jeune. Les représentations de chacun, mais aussi les enjeux de responsabilité et de mise ne perspective par rapport à la vie quotidienne semblent en partie expliquer cela.

> « Le premier gros accident que j'ai eu c'était cet été, l'été dernier, où un gamin qui s'était fait renverser par un … par une voiture […]. Il avait la jambe cassée, donc ils l'ont plâtré, donc voilà, c'était une … cette question. Après j'en ai parlé aux parents, heu, j'ai eu un responsable en ville, en mairie qui m'a dit : « ben c'est toi qui voit, c'est toi qui prend la décision ». […] Lui il avait envie de rester, parce qu'il était en pleurs si il partait. Bon après il pouvait pas faire grand chose parce qu'on faisait des spectacles… Si on l'a remonté sur scène parce du coup ils l'ont plâtré pour que son genou soit libre quand même. […] Enfin, rentré à [la ville], ils l'ont replâtré parce qu'ils ont dit que c'était n'importe quoi. Au bout d'un mois encore il s'est trouvé encore conseillé donc ils l'ont replâtré pour deux mois et demi de plâtre au lieu de quatre semaines. »
>
> [Eric, 35 ans, directeur]

En effet, on constate que si Eric insiste longuement sur la gestion de cet accident de circulation et de l'ensemble des événements qui en ont découlé, c'est aussi pour toute la dimension de responsabilités et de gestion administrative et familiale. S'il considère que c'est son premier gros accident, c'est parce que c'est la première fois qu'il a eu peur pour la vie d'un jeune et qu'il a dû avoir affaire aux pompiers sans réussir à faire un premier diagnostic de terrain.

> « C'est pas le premier gamin qui se fait mal… Ça fait 15 ans que je bosse dans l'animation, c'est pas le premier. Mais là à un moment, pendant une fraction de seconde tu peux pas évaluer le risque, le danger, ce qui s'est passé. Et c'est impressionnant. Ça déstabilise. D'un seul coup tu es démuni face à ce qu'il se passe alors que c'est toi qui est censé gérer… pourtant j'en ai eu des arcades sourcilières ouvertes, des trucs sanglants, mais je sais pas… là ça m'a vraiment marqué. »
>
> [Eric, 35 ans, directeur]

Tandis que pour Marwan, l'important de ce séjour a d'abord et surtout été le fait de découvrir de nouvelles personnes, de nouvelles villes, de voyager, et de faire des spectacles musicaux pour les populations locales. Dans son discours, seuls sont présentés les bons moments de la colo :

> « Ça m'a apporté de découvrir des autres personnes, découvrir des nouveaux animateurs, partir un peu d'ici.
>
> Q : Est-ce qu'il y a eu des moments marquants pour toi dans les colos que tu as faites ?
>
> - Des activités, des bons moments.
>
> Q : C'est quoi des bons moments pour toi ?
>
> -Je sais pas comment expliquer.
>
> Q : Essaie, trouve tes mots ?
>
> -Je suis parti tout seul et j'ai rencontré d'autres personnes. après je me suis bien amusé. »
>
> [Marwan, 17 ans]

D'une manière plus générale, on constate que les accidents impliquant l'intervention des services de secours (pompiers, samu, police) sont souvent cités par les animateurs, directeurs mais aussi par les jeunes. Même s'ils sont rares, ils restent marquants car le bien-être physique d'un (ou de plusieurs) jeune(s) est engagé. Si les jeunes se plaignent de malaises et de maux, l'intervention de services de secours rend également plus « crédible » et « sérieux » le problème, l'incident, l'accident. Ceci est renforcé par le fait qu'un arbre qui tombe lors d'une tempête ou une voiture qui renverse un jeune ne sont pas dus à un manque de vigilance des adultes ni des jeunes. Ces accidents contribuent à rappeler que le risque zéro n'existe pas.

c. Les bagarres et les violences entre jeunes

Pour les adultes, les agressions entre jeunes constituent également des événements marquants. Ces violences physiques les engagent en tant que professionnels (ils doivent se positionner, gérer le moment, et prendre des décisions justes ce qui n'est pas toujours évident), ils peuvent même remettre en cause la viabilité du centre qu'ils gèrent, comme ce fut le cas pour Annette au début de sa carrière de directrice du centre du Lyret :

> « Ben y a eu le premier hiver qui m'a fortement marquée puisqu'on a failli fermer le centre. Jeunesse et sports voulait fermer le centre justement de par la nature du séjour et les difficultés qu'on avait. Des problèmes de sécurité, les pompiers, les gendarmes. Sur cette colo-là, j'ai quand même fait virer deux gamins par des gendarmes, accompagnés au train le soir même par des gendarmes, qui nous menaçaient de mort et d'autres enfants

> de mort, etc. donc c'en était rendu assez loin. Donc on les a fait raccompagner dans l'estafette, moi à côté parce qu'en tant que directrice, j'étais censée mettre au train les gamins. C'est le procureur qui nous a réservé les places dans le train pour les rapatrier en urgence. Sur ce même séjour-là, j'en ai fait hospitaliser un en psychiatrie. […] Même chose, lui, il déclenchait des bagarres à la fourchette dans la salle à manger. »
>
> [Annette, directrice du centre du Lyret]

Depuis, Annette, a fait évoluer le public reçu par le centre et, si ce dernier accueille toujours un grand nombre d'enfants placés, notamment au mois d'août, elle n'a plus eu à revivre ce genre de situations :

> « Au départ, on avait une population assez difficile. Et donc on a dû intervenir et donc installer ces fameux quotas parce qu'en fait on ne faisait que déplacer les problèmes de cités puisque c'était des villes qui nous envoyaient des gamins et ils arrivaient par bandes. Ils se retrouvaient ici, c'était une guerre ethnique, une guerre de banlieue et on avait les même problèmes que là-bas. Donc on a mis ces fameux quotas, qui ne sont pas respectés je te rassure mais normalement on doit avoir que 10% de public dit "difficile" pour qu'il y ait bien une intégration.
>
> Q : C'est quoi vos critères de public difficile ?
>
> Alors c'est en principe un public envoyé par les services sociaux, par les tribunaux, voilà tous ces instituts-là. Mais faut savoir que c'est jamais respecté parce qu'en foyer, les éducateurs peuvent inscrire les enfants sous leur nom sans en tête »
>
> [Annette, Directrice du centre du Lyret]

De leur expérience en colonies de vacances, les jeunes retiennent différentes sortes d'événements marquants, de la possibilité que leur donne les colonies de se dépasser aux accidents physiques, événements qui concernent surtout les animateurs et les directeurs, en passant par l'intensité des activités physiques. Ce qui semble le plus fortement colorer l'expérience et les souvenirs que les jeunes se font des colonies, ce sont les émotions partagées avec le groupe ou l'équipe d'animation.

PARTIE III – DES RÈGLES DE VIE POUR PROTÉGER LES JEUNES

De manière à ce qu'elles soient comprises par le plus grand nombre, les règles de vie sont énoncées par les directeurs et les animateurs en début de colonie de vacances. Contrairement aux lois, elles sont très explicites et concrètes, autrement dit, elles sont exposées le plus souvent en faisant référence à des exemples. Comme nous le verrons, ces règles servent de guide pour permettre le bon déroulement de la colo, elles ont pour but de protéger les jeunes tant d'un point de vue physique que psychologique. Contrairement aux lois, les règles de vie sont en partie négociables, les jeunes peuvent en effet demander des aménagements de règles, s'ils estiment que leur degré de liberté n'est pas assez grand, par exemple.

1. Poser un cadre, permettre des marges de négociations

Comme l'a montré Erving Goffman (1975) il y a bien une différence entre le fait d'appliquer une norme et se contenter de la soutenir. Les animateurs dictent les règles de bonne conduite, participent à véhiculer les normes valorisées par la société au sein du groupe de jeunes (par exemple sur l'âge au premier rapport qui ne doit pas avoir lieu « trop jeune ») et à rappeler les règles de vie de la colonie. Mais ce n'est pas pour autant qu'ils s'appliquent ces règles à eux-mêmes. Les vacances scolaires sont bien des temps de récupération, des temps de rupture dans un cycle annuel ; néanmoins, les règles de vie et les limites fixées par les animateurs ne sont pas si différentes du quotidien (Chauvin, 2008).
La vie en ACM est très cadrée, bien des animateurs et directeurs que nous avons rencontrés ont souligné les contraintes de faire les choses à heure fixe, sans que cela ne soit toujours justifié.

> « La seule chose qu'était autorisée c'était la cigarette. Les jeunes avaient le droit de fumer. Mais les parents devaient signer avant une feuille comme quoi, t'imagines le délire, une feuille comme quoi ils savent que leur enfant fumait et l'autorisent à fumer, mais heu t'as combien de gamins qui fument et que leurs parents le savent pas, c'est hyper délicat et puis pareil, ils vont s'engrainer forcément, et puis tu te dis : vas y les premières clopes elles vont venir là ; dans 2 ans y en a 1 sur 5 qui est dépendant et encore plus même, 1 sur 5 je suis gentille. Mais heu, la cigarette était autorisée, la drogue non et puis le directeur par rapport à la sexualité il savait pas trop comment se positionner. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

Tous les animateurs et directeurs rencontrés s'accordent sur le fait qu'il faut poser un cadre en début de séjour, la dimension vacances et loisirs reste pourtant importante. Parmi les animateurs qui expliquent au mieux cette double dimension (cadre et loisirs, vacances et règles de vie), on retrouve ceux qui exercent une profession dans l'enseignement ou dans l'intervention sociale, en dehors des moments de colos. Ils ont ainsi davantage de facilité à distinguer leur rôle d'animateur et d'éducateur, à se situer par rapport au quotidien.

> « Bien sûr il faut poser un cadre, mais après y a des choses, tu peux pas être derrière les, enfin tu peux pas être derrière le cul de tout le monde quoi, de tous les jeunes. Tu vas pas lui prendre la tête pour un oui ou pour un non, parce qu'il a renversé un verre d'eau ; tu vas pas faire attention que personne n'ait les coudes sur la table quand ils mangent, enfin c'est aussi en mode détente quoi, c'est aussi : là on va apprendre certaines règles : faut débarrasser, voilà ça tourne, chacun participe et c'est comme ça que ça se passe ; ranger ta chambre c'est aussi respecter les autres personnes que tu as dans ta chambre, etc. Mais c'est aussi voilà, pouvoir souffler un petit peu, on n'est pas là non plus pour les éduquer hein. Ils sont là en vacances, on n'est pas là pour, après y a un côté éducatif aussi bien sûr, parce que quand tu pars en colo. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

Les règles de vie font pour la plupart d'entre elles référence au respect : respect de soi, respect des autres. Il s'agit donc bien des remparts de la vie en communauté. Les règles imposent aux individus des comportements et des contraintes (les obligations) mais dans le même temps, elles contribuent à définir tout ce qu'il est possible de faire (les libertés). Parmi les règles les plus fréquentes, on peut noter : l'encadrement très strict de la sexualité, l'interdiction de la consommation d'alcool et de cannabis, la consommation très contrôlée de la cigarette, mais aussi la question du bruit, du rangement, de la vie dans les chambres et les parties communes, etc. Ces règles de vie sont à réadapter à chaque séjour en fonction du public (âge, sexe, activités) mais aussi de ses spécificités (handicap et autres problématiques spécifiques, même si on a pu constater que la plupart du temps les animateurs ignorent les caractéristiques du public qu'ils vont recevoir).

2. Des périodes redoutées aux périodes privilégiées

De manière globale, les jeunes de milieux dits défavorisés vont se voir affecter des attributs des jeunes « remuants ». Comme le souligne Jean Houssaye (2005, p. 307), ils rentreront alors assez facilement dans la catégorie des jeunes attachants mais conflictuels. « Un effet de sexe pourra même se surajouter du côté des garçons : les animateurs les apprécieront plus facilement que les animatrices. L'identification de sexe réduit alors la différence sociale, alors que la différenciation sexuelle l'accentue. »

a. Le mois d'août ou la fermeture des foyers

D'avis d'animateurs expérimentés et de formateurs BAFA, il semblerait que le public du mois d'août soit spécifique. Les jeunes qui fréquentent ces séjours sont en partie ceux qui sont placés en institution. Celles-ci fermant en août, ils sont donc éparpillés dans des accueils collectifs, y sont parfois préparés (parfois non) et y rencontrent d'autres jeunes partageant des difficultés sociales. Ce qui pourrait être un temps de « repos » et de « reconstruction » identitaire devient alors un moment où peuvent émerger les rivalités et les clans : les violences symboliques et réelles sont alors très fortes.

> Voilà on gère de plus en plus de problèmes avec ces jeunes là ; c'est : on a toujours les mêmes jeunes, on a toujours des problèmes avec eux, sauf que, on est tout seuls avec eux. Et on peut pas appeler le centre parce qu'il est fermé, pour avoir un éducateur pour essayer de voir avec lui comment on gère tel ou tel problème, ou telle réaction et ça voilà … parce que eux c'est que du loisir ; on est dans la colo on fait ça, il fugue, il fait machin, je fais quoi après ? Il fugue j'appelle la gendarmerie, ok, mais il n'y a même plus personne à contacter, de l'éducateur, de la structure, de machin pour prévenir…
>
> [Denis, directeur, formateur BAFA]

Les animateurs, quant à eux, découvrent la composition de leur groupe au moment du départ en séjour, ils n'ont la plupart du temps pas accès aux listings.

> C'est vrai qu'on a souvent tendance à dire et à vérifier qu'au mois de juillet on a plus d'enfants qui sont là : les parents travaillent et ils viennent passer une colo et vont s'en aller au mois d'août en vacances. Et la population du mois d'août, ils partent mais c'est leur seul départ, de toute façon là leurs familles ne partent pas, mais c'est pas que ou que…
>
> [Anthony 30 ans, animateur]

En plus du mois d'août, les séjours les moins chers (et les plus longs) sont également très prisés par les services sociaux. Les animateurs y travaillant n'étant pourtant pas davantage préparés à un public qui a des problématiques spécifiques. Plusieurs animateurs ont cité deux principales structures organisatrices de séjours qui accueillent une majorité de jeunes ayant des difficultés sociales, familiales, etc. le manque de relais existant, au mois d'août augmente les tensions et rend plus complexe la gestion des cas difficiles.

> En gros c'est des colos pas chères pour les personnes qui n'ont pas beaucoup de moyens, sauf que les animateurs qui sont dans ce genre de colos ils ne sont pas forcément expérimentés et pas forcément d'expériences en animation, et pas forcément d'expérience avec des populations en difficulté. Parce que les jeunes du foyer où je travaillais, c'était des jeunes qui sont placés au titre de la protection de l'enfance, des jeunes qui ont donc subi des maltraitances physiques ou morales et qui du coup enfin …

> vont pas forcément très bien, ont certains comportements très inadaptés ou voilà c'est vraiment… ou voilà, il peut y avoir un rapport très violent au départ, très… difficulté avec l'autorité, la représentation de l'adulte complètement déconstruite et du coup voilà, le but du placement aussi c'est de pouvoir reconstruire tout ça en lien avec les parents, et du coup voilà c'est des jeunes…
>
> [Julia, 24 ans, 24 ans, animatrice]

Animateurs comme directeurs se retrouvent alors démunis avec un adolescent qui pose problème (violences ou fugues) et que son foyer est fermé pour les 2 semaines qui suivent, son éducateur référent inaccessible. Cette situation décrite par plusieurs animateurs met l'accent sur les limites de la formation BAFA et sur la problématique des vacances à cette période de l'année, le public étant plus redouté que le reste de l'année, tant par les directeurs et les animateurs, qui découvrent souvent à la dernière minute la composition de leur groupe.

b. Les Parisiens, un public particulier ?

Les jeunes Parisiens sont considérés comme un public particulier par les animateurs venus de province. Exigeants, connaisseurs et parfois un peu arrogants, ces jeunes disposeraient d'une plus grande autonomie que leurs homologues provinciaux d'après les professionnels de jeunesse. Ces représentations que l'on retrouve dans plusieurs entretiens nous ont incité à faire attention à ces stéréotypes véhiculés entre animateurs. Les jeunes venus de banlieue sont perçus comme leaders potentiels et plus autonomes. La mobilité des jeunes dans la ville (étendue du réseau de transports en commun), la possibilité qui est offerte par la ville en termes de diversité de loisirs et de structures participeraient au fait que ces jeunes soient plus souvent « blasés » que les autres. Ils ne cachent pas d'abord leur impression de « déjà vu »/« déjà fait » même s'ils prendront du plaisir à participer à telle ou telle activité. Quant aux jeunes ruraux, ils seraient plutôt faciles à gérer même s'ils demanderaient davantage d'accompagnement au moment des temps libres et des sorties en ville, parce qu'ils seraient moins à l'aise dans leurs déplacements.

Tous ces éléments participent à construire l'idéal type du séjour parfait : des jeunes sympas et motivés composés de filles et de garçons (à part égale ou avec une tendance plus importante de filles, considérées comme plus matures, davantage moteurs et plus gérables qu'un trop grand nombre de garçons), qui se déroulerait avec des citadins qui disposent d'une certaine autonomie (mais pas des parisiens considérés comme trop blasés), lors de vacances sportives (mais pas trop, de manière à passer du temps pour des activités qui réunissent le groupe et construisent la cohésion de celui-ci).

3. Le « problème » de la sexualité des jeunes en colo

Le premier baiser a une place particulière dans la biographie sexuelle des jeunes[5], il marque l'entrée des individus dans la sexualité (Lagrange, Lhomond et *al.*, 1997 ; Lagrange, 1998) puisqu'il précède, dans la plupart des cas, le premier rapport sexuel. Si l'âge au premier baiser des jeunes femmes interrogées est variable, on peut reprendre la distinction proposée par Hugues Lagrange pour qui « si l'on scinde l'adolescence en deux moitiés : 12-15 ans et 16-18 ans, on peut dire que, durant la première partie de l'adolescence, on fait l'expérience des baisers et des caresses, tandis que le coït appartient à la seconde » (Lagrange, 1998, p. 162). Et c'est bien cela qui gêne les animateurs puisque les séjours adolescents sont composés de jeunes âgés de 12 à 17 ans ! De plus, comme le soulignent les dernières enquêtes sur la sexualité en France, on constate un rapprochement des comportements entre les filles et les garçons, même si les expressions sexuelles masculines et féminines diffèrent[6].

Dans l'ensemble des colonies de vacances pour adolescents, la sexualité est interdite de manière explicite ou implicite selon les cas, ou du moins les adultes cherchent à repousser ces moments, à les éviter. Contrairement à l'alcool ou au cannabis, la relation sexuelle consentie ne semble pas être un motif d'exclusion pour les directeurs rencontrés, par contre une partie d'entre eux considère important d'en référer aux parents sur le principe, même s'ils ne l'ont jamais fait.

> « Dans un BAFD de cette année y a une majorité de stagiaires directeurs qui pensent que les relations sexuelles sont interdites. »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

La question de la sexualité permet de mettre en évidence la distinction entre la règle (qui énonce les normes et les comportements à suivre en interne dans le cadre de la colo) et la loi (qui s'impose à tous et s'applique à tous, que l'on soit ou non dans une colo).

La règle de l'interdiction à la sexualité est une manière de mettre de côté une problématique pourtant forte à l'adolescence et dans la construction de soi, favorisée dans un contexte de vacances (d'été plus particulièrement). Contrairement aux règles de vie quotidienne sur le comportement (respect, non violence, etc.), celle-ci est rarement écrite. Comme pour la

[5] « L'invention du flirt, entendu comme un échange affectif accompagné de baisers et de caresses avec un partenaire qui n'est pas le futur conjoint, est récente » (Lagrange, 1998, p. 139), cela date des années 1950.

[6] Parmi les principales tendances des dernières enquêtes sur la sexualité, on note : une baisse tendancielle de l'âge au premier rapport sexuel qui rapproche les premières fois des filles et des garçons (autour de 17 ans pour les filles et les garçons) ; une hausse du nombre de partenaires dans la durée de la vie sexuelle (hausse surtout chez les 25-40 ans) ; une intensification – diversification des pratiques sexuelles.

consommation d'alcool, la non-sexualité est formalisée oralement, parfois simplement sous-entendue.

> « En début de séjour, il nous a bien expliqué les choses Mourad. Il nous a dit : "on est partis à 120, on revient à 120… pas à 119 ni à 121". Bon ben ça veut dire les choses [rires]. C'est là où après il nous a expliqué que ben on n'avait pas trop à avoir de rapports sexuels, et puis il nous a dit que vraiment si on s'aimait on pouvait attendre la fin de la colo [rires] bon après les colos ça peut servir à ça quand même. »
>
> [Anaïs, 15 ans]

a. Des animateurs pas toujours à l'aise

Lorsque les jeunes questionnent les animateurs sur la sexualité, pour avoir des conseils ou simplement pouvoir en parler, leur réaction n'est pas toujours évidente en raison du faible écart d'âge et parfois de leur très récente entrée dans la vie sexuelle. Les questions des adolescents renvoient les jeunes animateurs à leurs pratiques, à leurs connaissances s'ils peuvent être des référents et des adultes « modèles » sur les questions d'intimité et de sexualité, ils ne sont bien souvent pas ou peu formés pour y faire face et se trouvent alors mal à l'aise, comme l'explique Mory, plutôt démuni face à ces questions. Où se situe le rôle de l'animateur par rapport aux prescriptions parentales ?

> « En vrai, sur la sexualité et tout ça c'est pas évident. Parce que je peux pas répondre ce que je répondrais à des copains, et en même temps ben je sais pas comment trop réagir… Heureusement, j'ai jamais eu la situation de deux jeunes qui venaient d'avoir un rapport (rires). Mais j'imagine si y'a un gars qui vient me demander des conseils et tout… je serais trop mal. Et puis par rapport aux parents aussi, qu'est ce qu'on peut dire ? Franchement, ça j'ai pas trop envie de le vivre parce que bon, je suis pas son grand frère et tout et en même temps, c'est la seule expérience que j'ai c'est la mienne… C'est vrai qu'on pourrait avoir un peu plus d'information. »
>
> [Mory, 20 ans, animateur]

La formation que suivent une partie des animateurs rencontrés est importante lorsqu'on touche aux sujets dits « sensibles » comme la sexualité. Ainsi, dans les propos de Julia on constate que, si elle est un peu plus âgée que Mory, c'est davantage en tant que future éducatrice spécialisée (en cours de formation) qu'elle utilise des ressources pour être à l'aise et répondre aux questions des adolescents sur la sexualité.

> « Moi je sais que j'aborde, j'ai jamais eu de difficulté à … J'ai pas de sujets tabous avec les jeunes. Après c'est justement une difficulté aussi parce qu'il faut savoir gérer les choses et savoir trouver les mots et c'est pas forcément évident. Mais je me rappelle avoir eu une discussion sur la sexualité avec les jeunes

> d'une chambre tu vois, après voilà c'est un sujet délicat, faut faire attention à ce que tu dis ; mais ils en parlent, qu'est-ce que je fais ? Je fais comme si j'entendais rien ? […] Ah tu crois vraiment que ça se passe comme ça toi ? Tu vois, et au final on avait un petit peu discuté et tu vois qu'ils étaient aussi contents d'avoir quelqu'un qu'était prêt à les écouter par rapport à ça. Après c'est délicat aussi parce qu'il faut pas oublier que, bah qu'on n'est pas les parents, faut faire attention à ce qu'on dit aux jeunes pour les répercussions que ça peut avoir derrière, faut aussi … c'est quand même super sensible mais … mais c'est un sujet tellement important à cet âge-là j'ai envie de dire, qu'on ne peut pas passer à côté hein. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

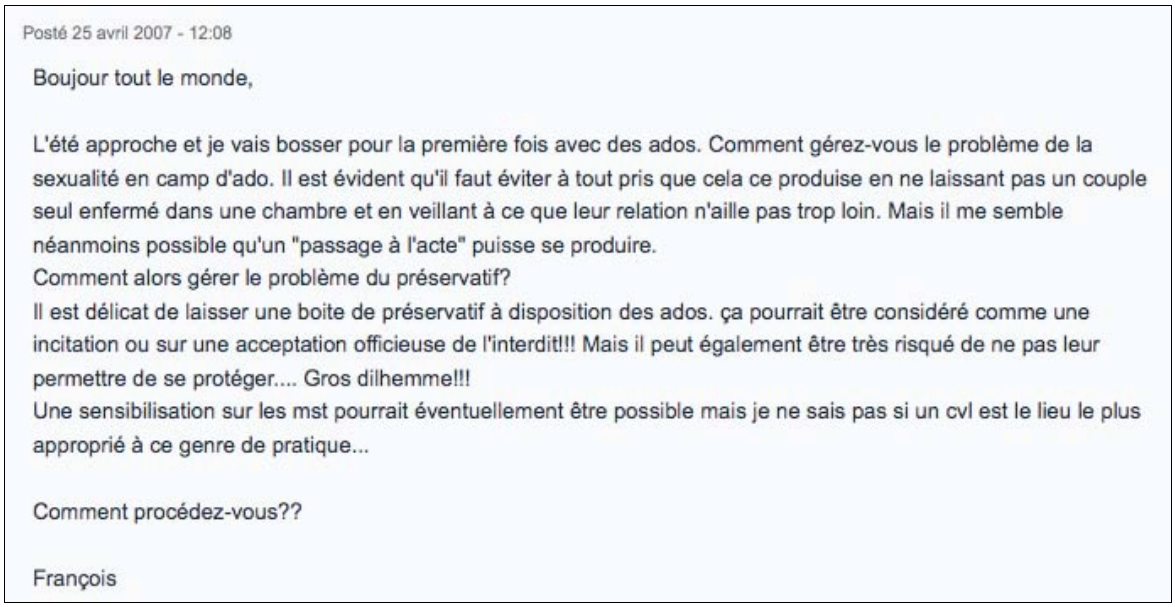
Ces deux extraits d'entretiens permettent de montrer à quel point les règles varient selon les équipes d'animateurs, selon leurs représentations de la jeunesse, de la première fois, et plus largement de la sexualité. Si pour les uns la sexualité est une expérience comme une autre, pour d'autres il faut protéger les jeunes, ce qui passe par les empêcher de passer à l'acte. Le risque étant alors que le rapport sexuel ait lieu malgré tout, mais dans des conditions moins « idéales ».

b. « En colo, les jeunes sont des schtroumpfs »

À la question de l'évocation de la sexualité en début de séjour, les propos de Mory, 20 ans, animateur, soulignent combien c'est un sujet sensible qui peut faire partie de l'impensable.

> « C'est vrai qu'on ne leur en a pas parlé… en début de séjour non. On leur a surtout dit les limites du centre, là où ils ne devaient pas aller, et tout. […] Le directeur l'avait mis dans la liste des choses interdites : ils ne devaient pas avoir de rapports, le mot d'ordre était de leur dire d'attendre de rentrer chez eux, pour éviter d'avoir des soucis avec les parents. [rires] »
>
> [Mory, 20 ans, animateur]

L'extrait de forum ci-dessous complète bien les propos de Mory, il illustre comment la sexualité des jeunes est à « éviter à tout prix », interdite, elle est reléguée à une pratique hors la loi. Il permet également de rendre compte des questions que se posent les animateurs : comment gérer le préservatif quand la sexualité est interdite ? etc. Le fait est que, sur le forum, très peu de personnes ont répondu à l'auteur, il y a seulement des phrases de soutien « bon courage » ou encore « tu nous raconteras à ton retour ».



Posté 25 avril 2007 - 12:08

Boujour tout le monde,

L'été approche et je vais bosser pour la première fois avec des ados. Comment gérez-vous le problème de la sexualité en camp d'ado. Il est évident qu'il faut éviter à tout pris que cela ce produise en ne laissant pas un couple seul enfermé dans une chambre et en veillant à ce que leur relation n'aille pas trop loin. Mais il me semble néanmoins possible qu'un "passage à l'acte" puisse se produire.
Comment alors gérer le problème du préservatif?
Il est délicat de laisser une boite de préservatif à disposition des ados. ça pourrait être considéré comme une incitation ou sur une acceptation officieuse de l'interdit!!! Mais il peut également être très risqué de ne pas leur permettre de se protéger.... Gros dilhemme!!!
Une sensibilisation sur les mst pourrait éventuellement être possible mais je ne sais pas si un cvl est le lieu le plus approprié à ce genre de pratique...

Comment procédez-vous??

François

[Extrait du forum sur www.animnet.com]

Dès lors, voir les adolescents en colo comme des jeunes qui une fois sortis de leur contexte quotidien n'ont plus aucune envie ni ne cherchent à expérimenter de nouvelles choses revient à considérer, en reprenant l'expression de ce formateur, que « les jeunes sont des schtroumpfs ». En effet, si les schtroumpfs séduisent, il n'y a aucune sexualité représentée dans cette bande dessinée où les enfants sont livrés par des cigognes.

> Celle qui se pose jamais c'est la sexualité : ils n'en ont pas, alors comme ça je veux pas en entendre parler. C'est des Schtroumpfs… C'est des Schtroumpfs oui encore que Schtroumpfs y a la Schtroumpfette heu bon (rires)
>
> [Denis, directeur, formateur BAFA]

Pourtant, quoi qu'il veuille bien en dire, la sexualité des adolescents existe en colo, malgré tous ceux qui ne veulent pas le savoir.

> « La question que devrait se poser [rire] la direction c'est : comment les ACM aujourd'hui, les colos, n'importe comment on les appelle, comment elles sont dans la société et comment ce sont des lieux sexués… Et c'est pas parce que le gamin va rentrer en colo que d'un seul coup ça va être asexué, et que, il va quand même bien falloir qu'un jour ça se comprenne pour l'ensemble des adultes qui en sont responsables, parents, éducateurs et tutelle. Ben c'est absurde quelque part, c'est-à-dire que, la sexualité elle, elle n'existerait pas. »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

Ainsi, même s'ils sont dans les âges des premières fois (premier baiser, premier rapport) en colo, les jeunes sont censés devenir autres, désintéressés des rapports sexuels mais intéressés par la sexualité pour valoriser leur appartenance de genre (cf. Partie I).

c. Des garçons entre eux ou la question de l'homosexualité

La stigmatisation de l'homosexualité masculine est encore très marquée dans la société actuelle, ce que l'on observe dans les entretiens menés auprès des animateurs et des directeurs d'ACM. « La stigmatisation de l'homosexualité masculine est dans bien des cas plus marquée, parce qu'elle est pensée comme un passage au "contre nature" d'autant plus menaçant symboliquement qu'il émane d'êtres du sexe dominant, "normal" » (Guionnet, Neveu, 2009, p.148).

Le nombre de garçons indiquant avoir échangé des caresses du sexe avec un autre garçon est passé de 18% en 1970 à 2% en 1990. Cela s'explique en partie par la raréfaction des institutions (dortoirs d'internats, chambrées de casernes…) qui pouvaient favoriser ce type d'interaction sexuelle, mais aussi par la valeur symbolique de la reconnaissance de tels échanges dans un contexte d'hypersensibilité au sida.

L'homosexualité expose à la marginalisation car si l'avènement du Pacs a incontestablement contribué à une diminution des comportements homophobes, la réprobation sociale demeure présente : en 2005, 17% des femmes et 27% des hommes déclaraient que l'homosexualité est « contre-nature » (Bajos et Beltzer, 2010, p. 259). Plusieurs animateurs et directeurs ont raconté avoir surpris des jeunes garçons nus dans leur chambre, à se masturber ou à se regarder mutuellement. Gênés par la situation, certains ont alerté directement la direction, quand d'autres ont fait comme si de rien n'était. S'ils n'ont jamais surpris de filles entre elles, on note dans leurs propos que cela serait un peu plus acceptable : si entre garçons on peut suspecter une relation homosexuelle, entre filles cela peut faire partie du « normal » et de la découverte du corps, avec toute la dimension d'attention au corps et à soi qui est implicite dans la vision des rôles féminins. Dès lors, l'homosexualité masculine étant moins acceptable, il semble plus justifié pour les animateurs de signaler des pratiques (caresses) sexuelles entre garçons qu'entre filles. L'acceptation sociale de l'homosexualité masculine est encore difficile (Rault, 2011).

> « Mais un animateur qui rentre dans un dortoir le soir et, qui va tomber sur deux gamins qui sont en train de se mesurer le zizi, il va être très mal… Il va nous sortir de grandes théories sur l'homosexualité… et ça, ça pose un vrai problème sociétal du coup… »
>
> [Michel, Formateur BAFA, BAFD]

« Si prendre la décision vis-à-vis de soi de vivre son homosexualité est une première étape dans l'acquisition de l'indépendance morale vis-à-vis des parents, faire connaître cette décision à son entourage en est une seconde, non pas forcément plus difficile moralement, mais en tous les cas plus risquée matériellement, car l'homosexualité demeure un impensé

et souvent un impensable dans l'esprit des parents » (Hamel, 2012) et il en va de même dans l'esprit des animateurs, parfois malgré eux.

d. Protection, contraception… les animateurs et la prévention

La contraception reste mal connue des jeunes animateurs, par conséquent elle peut difficilement être abordée naturellement auprès des jeunes. La faible différence d'âge et l'entrée dans la vie sexuelle récente des animateurs ne facilitent pas le dialogue. Nous avons pu constater sur le terrain que c'est dans les équipes où il y a des animateurs (ou directeurs) plus âgés que la question est évoquée avec le plus de sérénité.

S'ils cherchent à limiter et reporter au maximum les occasions des rapports sexuels, les animateurs de colos d'ados disposent de préservatifs à l'infirmerie « au cas où ». L'idée étant que si rapport sexuel il doit y avoir, il vaut mieux permettre qu'il se déroule dans des conditions de protection satisfaisantes. Néanmoins les discussions informelles que nous avons eues avec les 15-17 ans ont montré que s'ils avaient besoin de préservatifs, ils éviteraient de les demander aux animateurs, pour ne pas éveiller leurs soupçons.

> « Notre rôle c'est de faire passer de bonnes vacances aux ados. Faut pas se leurrer, ils vont tomber amoureux et tout ça. Et il y en a qui vont chercher à avoir des rapports sexuels, première fois ou pas c'est pas trop mon problème. Donc si on essaie d'éviter que ça se passe, pour pas que la colo se transforme non plus en baisodrôme [rires] on doit les préserver. Donc les ptits couples qu'on voit petit à petit, souvent je demande à un animateur garçon d'aller voir le garçon pour lui faire un peu une petite morale et une petite leçon sur la prévention et pareil pour la fille avec une animatrice. Après s'ils veulent ils peuvent venir nous voir, mais je vais pas forcément attendre… quand je vois qu'ils se rapprochent beaucoup quelque part je leur dis aussi qu'ils sont visibles en faisant ça ! Souvent, je vois que ça les ralentit un peu… ils comprennent qu'ils peuvent attendre d'être rentrés et tout… sinon ben ils savent que dans l'infirmerie s'ils demandent à l'animatrice AS [assistance sanitaire] ils peuvent avoir des capotes… Mais en fait bien souvent ils en achètent en ville [rires]. »
>
> [Anthony, directeur, 30 ans]

Ce n'est toutefois pas sans oublier que l'efficacité des actions de prévention implique que les individus auxquels elles s'adressent soient dotés de certaines « qualités ». Comme le

montrent les travaux sur le sujet, « les messages préventifs supposent que nous accordons une grande importance à notre santé et que sa préservation constitue une priorité pour chacun. Ils supposent également que nous estimons que notre santé est entre nos mains et que ce sont donc avant tout nos comportements qui la déterminent. En outre, la prévention mise sur notre capacité à nous projeter dans l'avenir, à prendre des décisions et à faire des sacrifices aujourd'hui pour vivre mieux demain, et plus longtemps » (Peretti-Watel *et al.*, 2009).

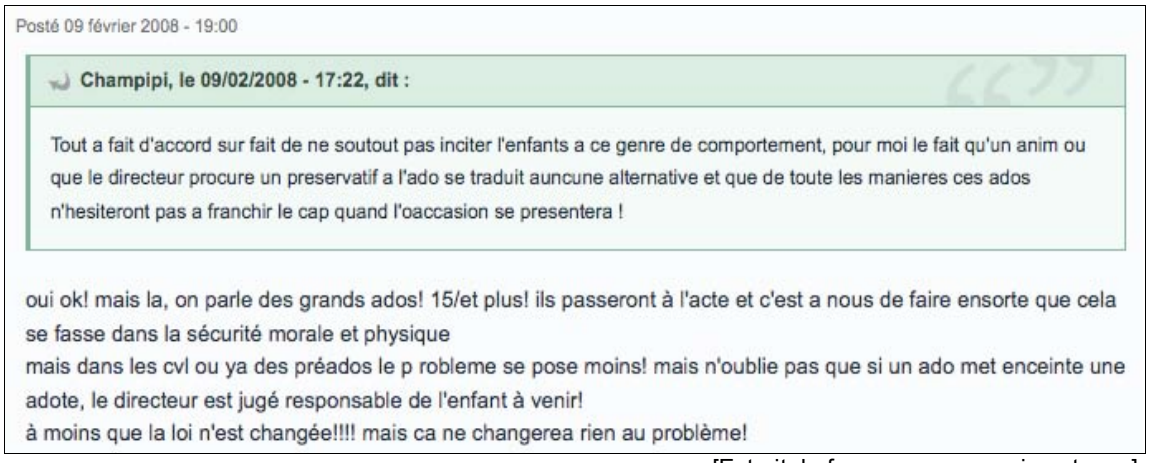
Nos observations rejoignent, en les nuançant toutefois, les analyses de certains formateurs BAFA rencontrés, à propos des réactions d'animateurs gênés sur les questions de contraception et de protection.

> « Quand on fait un BAFA avec des gamins de 17 ans et ½ qu'arrivent, on sait très bien que… Nous on dit toujours que ça a deux fonctions : une fonction de formation à la personne et une fonction de formation à une fonction. La formation de la personne justement. On aborde tout, parce que le fait de tout aborder, y compris sexualité, on sait très bien qu'on part de rien ou presque et que c'est flagrant, et que c'est un lieu de parole comme ils n'en ont pas eu beaucoup, collectivement ou pas collectivement, où les choses elles peuvent se dire. Bon, contraception, ça se parle très librement, ça se parle très bien, ça ne garantit pas, d'ailleurs je vais même aller plus loin, ça garantit pas qu'ils en parleront avec les mômes après. Parce que … eh ben parce que voilà, ils pensent se trouver … ou … comme vous le disiez, si à effectivement 17 ans ½ ils se retrouvent en camps d'ados c'est une catastrophe. Là, on ne peut plus rien. On n'y peut plus rien … Ou en pré-a, ou en camp de pré-ados. Et si effectivement ils ont un pré-ado ou un ado qui pose la question sur la contraception, ils vont commencer par rougir, bafouiller et puis ils verront après ce qu'ils peuvent faire. »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

La contraception est peu abordée dans les entretiens, lorsqu'elle l'est c'est bien souvent en lien avec la sexualité. Les animateurs se disent alors parfois démunis, ne sachant pas toujours où se limite leur rôle de protection des jeunes « *L'an dernier, j'ai accompagné une jeune : à prendre la pilule du lendemain, je sais pas si j'ai bien fait, mais en fait on sait pas trop en tant qu'assistante sanitaire, ce qu'on peut faire ou pas.* » Ce que l'on retrouve dans les discours des animateurs et directeurs de séjour ce sont des prescriptions sur la sexualité qui s'exercent avec plus de force sur les femmes, et ce d'autant que le contrôle de la virginité ou des états de grossesse rend plus aisée cette surveillance (Guionnet, Neveu, 2009, p.113).

e. Devenir le père de l'enfant : la responsabilité des animateurs

Lorsqu'on évoque avec les animateurs la sexualité, la notion de responsabilité survient assez rapidement dans les récits. Dans les réseaux de jeunes professionnels, l'idée fausse selon laquelle le directeur est responsable en cas de grossesse d'une jeune fille au cours d'un séjour a encore de beaux jours devant elle, comme on peut le constater sur cet extrait de forum destiné aux questions des animateurs et directeurs de séjours.



Posté 09 février 2008 - 19:00

Champipi, le 09/02/2008 - 17:22, dit :

Tout a fait d'accord sur fait de ne soutout pas inciter l'enfants a ce genre de comportement, pour moi le fait qu'un anim ou que le directeur procure un preservatif a l'ado se traduit auncune alternative et que de toute les manieres ces ados n'hesiteront pas a franchir le cap quand l'oaccasion se presentera !

oui ok! mais la, on parle des grands ados! 15/et plus! ils passeront à l'acte et c'est a nous de faire ensorte que cela se fasse dans la sécurité morale et physique
mais dans les cvl ou ya des préados le p robleme se pose moins! mais n'oublie pas que si un ado met enceinte une adote, le directeur est jugé responsable de l'enfant à venir!
à moins que la loi n'est changée!!!! mais ca ne changerea rien au problème!

[Extrait du forum sur www.animnet.com]

Parfois, la crainte va plus loin et déborde le cadre du rationnel. L'idée selon laquelle, si une adolescente est enceinte et mène sa grossesse à terme, alors c'est le directeur (ou la directrice) qui sera considéré comme le père de l'enfant : autrement dit, une directrice pourrait être père d'un enfant issu d'un rapport sexuel dans la colonie dont elle avait la charge. Si cet exemple peut surprendre, il interroge toutefois bien la question d'une responsabilité sans limites. La responsabilité des animateurs est alors de réinterpréter l'engagement qu'ils ont pris et la confiance dont ils bénéficient pour protéger et réagir à un événement imprévu. Cette exigence de la responsabilité à outrance renvoie à la construction identitaire de ces jeunes animateurs, dans la mesure où l'acquisition et la revendication d'une plus grande marge de responsabilité de soi et la responsabilité d'autrui sont des marqueurs forts dans le passage à l'âge adulte.

> « Un des éléments, par exemple où on rigole beaucoup en BAFD qu'est l'un des premiers trucs, où c'est la plus grande légende … urbaine, appelez ça comme ça, en BAFD qui dit, et ça à chaque fois, chaque BAFD j'y ai eu droit, (rire) … que quand une jeune tombe enceinte sur un camps d'ados, c'est le directeur qui est le père de l'enfant. (…) C'est le tuteur ; C'est le père légal (…). Et on peut aller très loin. C'est-à-dire que non seulement il est le père mais si c'est une directrice elle est le père quand même. »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

En rappelant que la notion de responsabilité renvoie au verbe « répondre », plusieurs philosophes (Derrida, 1994 ; Etchegoyen, 1993 ; Muller, 1998) ont proposé d'en distinguer trois modalités qui correspondent aux trois mouvements de réponse : répondre *de*, répondre *à* et répondre *devant*. Il nous semble pour le moment que les deux premières modalités sont centrales dans la représentation qu'ont les animateurs et les directeurs du rôle qui leur est confié. En effet, *répondre de* est d'abord associé au sens juridique étroit de la responsabilité de ses actes. C'est ce à quoi font référence les animateurs et surtout les directeurs qui sont en première ligne en cas de problème. Répondre *de* intègre en plus une forte dimension identitaire. Etre responsable de soi, c'est créer son identité propre, prendre position, développer sa réflexivité, ce qui est très fort notamment pour les animateurs les plus jeunes. Répondre *à* concerne davantage le rapport à l'autre. Si dans un sens large, il fait référence aux divers engagements privés d'un individu, il est plus souvent compris dans le sens précis de la réponse aux besoins des personnes vulnérables ou dépendantes. C'est ce que l'on retrouve dans les discours des animateurs qui estiment qu'il faut protéger les jeunes d'eux-mêmes, les mettre en garde, ainsi par exemple les empêcher d'avoir une sexualité.

> « C'est-à-dire que, on peut parler de n'importe quoi à des animateurs en BAFA, tant qu'ils l'auront pas vécu ça n'existe pas. Donc après ce qui peut se passer ça tiendra certainement du directeur, comment il a réagi face à une situation, et comment il a indiqué, ou comment il a … initié la relation éducative par rapport à ça avec les animateurs. »
>
> [Formateur BAFA]

La sexualité des jeunes étant considérée comme « à risque » d'un point de vue reproductif, elle est interdite par les règles de vie et les animateurs sont là pour les faire appliquer. Dès lors, on peut s'interroger sur les formes que peut prendre la prévention aux IST et aux grossesses non prévues et non désirées. Comment prévenir un événement qui est interdit et dont on veut ignorer l'existence ? Les propos de Nicolas, animateur sont, à ce titre, très explicites : si l'assistante sanitaire (AS) doit avoir des préservatifs, c'est pour des raisons administratives puisque d'après lui, c'est obligatoire. Mais c'est une formalité puisque de son point de vue, les jeunes n'ont pas de rapports sexuels.

> « C'était avec un groupe de 14-17 ans. Ils partaient une semaine, c'était bisous-bisous mais je sais pas si ça s'est vraiment concrétisé dans des couples, je pense pas non. Non moi ce que j'ai appris c'est que l'AS est obligée d'avoir des capotes normalement à l'infirmerie… C'est resté là au niveau un peu responsabilité ce dont on a parlé quoi… sinon après on… Non on rigolait pas mais on s'amusait en parlant des couples et tout quoi ! Lui il sort avec

> untel et tout et non, on laissait complètement faire. Sachant qu'il ne se passait quasiment rien ».
>
> [Nicolas, 29 ans, animateur]

Dans cet extrait d'entretien, on voit combien l'équipe d'animateurs décide de fermer les yeux sur les relations sentimentales/amoureuses des jeunes qui s'échangent des bisous. Quant à la concrétisation des choses (c'est-à-dire le passage à un rapport sexuel), elle n'est pas envisagée ni envisageable. Pourtant, dans les séjours dont il est question, les jeunes ont jusqu'à 17 ans et demi, c'est-à-dire l'âge médian de la première fois (cf. enquête CSF).

> « Notre boulot c'est de leur dire que les ados ne vivent pas dans une bulle UHT, mais dans la vraie vie. Donc c'est un peu idiot de dire "les relations sexuelles sont interdites" ça sert à rien. Dans la vraie vie ils ont une sexualité les ados, les colos c'est aussi la vraie vie !
>
> [Formateur BAFA]

La sexualité et les interdits

> La majorité des animateurs, voire des directeurs, en tout cas de camps d'ados sont pas prêts à supporter … le plus objectivement possible, que des ados aient des relations sexuelles … voilà … et qu'il y a cet espèce de regard d'adulte moralisateur … qui n'aide pas en tant que tel, c'est-à-dire que … La sexualité ne fait pas partie intégrante et logique des colos, des ACM, pour l'encadrement en tant que tel. D'abord parce que, pour les animateurs, le fait de passer à 17 ans et ½ ou a 18 ans dans une posture, ça leur met une surresponsabilisation, une surmoralisation de ce qu'ils devraient faire. Ils tombent dans une espèce de dérive jésuite qui est de dire : "faites tout ce que je dis, faites pas ce que je fais" parce que eux en profitent souvent pour faire heu voila [rires]…, c'est très bien c'est légitime, j'ai rien contre,… et les directeurs effectivement sont placés au fur et à mesure dans des postures de surprotection qui vont jusqu'à une morale, qui est une morale … quand même bourgeoise lourde et j'ai pas d'autre terme. Le travail qu'on fait sur les stages qui tournent sur la sexualité, c'est aussi ça qui nous permet de mesurer que c'est pas simple, c'est pas simple … Et quand on parle de sexualité … par exemple, quand on parle de sexualité des maternelles on sait qu'on va choquer des stagiaires, et qu'on les choque profondément. Qu'on puisse dire à des stagiaires de 17 ans que des gamins de 5 ans ou de 6 ans se masturbent, et que les petites filles elles se touchent et ça leur fait plaisir, c'est un choc monumental pour les stagiaires et il faut qu'on le gère.
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

Les craintes des adultes sur la sexualité des adolescents dans les colos ne trouvent pas de résonance dans le discours des jeunes rencontrés.

4. Des temps pour tout dire : les « Purs moments de vérités »

Plus le nombre de jeunes fréquentant le séjour est élevé, plus on constate que les moments sont ritualisés et rythmés pour marquer la journée. Si lorsque les effectifs sont faibles, la disponibilité des animateurs est presque sans limites pour négocier, discuter ou contester des règles de vie, dans les « gros séjours » cela est moins évident. Ainsi, pour permettre de donner la parole aux jeunes, l'équipe d'animation du centre des Galets a mis en place des PMV « Purs Moments de Vérité » dans un séjour de 120 jeunes âgés de 13 à 17 ans. Il s'agit, pendant 10 minutes par petits groupes de 10-12 jeunes, de faire remonter ce qui se passe bien ou mal dans le séjour, de discuter des règles de vie et de la vie quotidienne. Parmi les remarques émises lors de l'enquête de terrain, on note surtout des demandes concernant :

- les sorties à l'extérieur : les jeunes demandant de pouvoir aller seuls en « ville » plus souvent et plus longtemps ;
- des veillées plus fréquentes et qui durent plus tard ;
- la possibilité de rencontrer/d'inviter d'autres jeunes fréquentant d'autres colonies de vacances lors des soirées, de manière à favoriser les rencontres (notamment amoureuses) ;
- la possibilité de dormir plus tard le matin (les grasses matinées étant le symbole des vacances) ;
- la qualité de la nourriture et le choix des produits (avoir des produits de qualité) et en quantité ;
- les problèmes d'odeurs de pied dans les chambres…

Si ces moments sont courts (10mn), c'est un choix délibéré du directeur du séjour, pour pousser les jeunes à aller droit au but, à ne dire que l'essentiel. Du point de vue des jeunes, ces moments sont plutôt considérés comme utiles et potentiellement bénéfiques à partir du moment où ils constatent des évolutions sur le terrain dès le jour suivant.

> « Alors les PMV, moi je trouve que c'est bien. Oui on peut dire tout ce qu'on veut, c'est drôle. On peut parler de la nourriture, des activités, du prof de sport qui nous demande trop de choses alors qu'on est fatigués et tout. Oui c'est bien. Mais je doute un peu que l'on soit écoutés sur tout ! En tous cas, ça montre que les animateurs ils ont conscience de nous. Qu'ils trouvent que notre parole elle est intéressante. Au moins avec ça, on voit assez vite si ce qu'on dit ça permet d'améliorer les choses
>
> Q : Justement, il y a des choses qui ont changé ?
>
> Oui, on a demandé à refaire des sorties en ville, parce qu'ils en avaient pas programmé beaucoup. Du coup maintenant, à la fin de chaque activité en fin de journée, avant les douches, on peut aller en ville. Voilà ça a changé. Après on pourra pas tout faire faire [rires] hier on a demandé à faire du Jet ski… ben je crois pas qu'on le fera [rires]. »
>
> [Sharon, 13 ans]

Ces miniréunions d'un temps limité servent de lieu de médiation ou peuvent être le moment pour enclencher une médiation. C'est l'occasion pour les jeunes et les animateurs de faciliter la vie en communauté, en évitant autant que possible d'éventuels affrontements entre jeunes ou entre jeunes et animateurs. La fonction des PMV est la même que les « cahiers de râlage » auxquels fait référence Jean Houssaye (2005), il s'agit de prendre la température dans le groupe, de voir émerger les tensions qui servent ainsi de régulation des relations.

5. Sortir du cadre, passer à l'acte

Si pour la plupart des jeunes rencontrés, il est normal d'avoir des règles de vie en colonie de vacances permettant de vivre en groupe et de poser un cadre adapté à la situation spécifique, autrement dit de vivre ensemble dans le respect mutuel (Glasman, 2010), ce n'est pas pour autant qu'elles seront toutes respectées bien évidemment. Elles sont parfois transgressées par une partie des jeunes, parfois ceux que les animateurs considéraient comme de bons éléments ou des jeunes discrets. Une chose est sûre, il est difficile de prédire ceux qui transgresseront les règles au sein d'un séjour. Comme ce qu'a pu constater Dominique Glasman dans les internats scolaires, en colonie de vacances les jeunes « contournent d'autant plus tranquillement [ces règles] qu'ils les jugent peu légitimes et édictées surtout pour leur "empoisonner" la vie. […] Ils n'hésitent pas à trouver des trucs pour faire ce qu'ils veulent – crocheter la porte du dortoir des filles, aller fumer dans les douches près du système d'aspiration des vapeurs qui évacue les odeurs de cigarette, faire le mur, organiser dans une chambrée des soirées très arrosées, etc. Déviances qui, de surcroît, accomplies à plusieurs, contribuent à la sociabilité du groupe » (2010, p.114).

a. Fumer : tabac et cannabis

L'ensemble des jeunes sait aujourd'hui que fumer n'est pas « bon » pour la santé. Ils savent que cette pratique est nuisible pour leur corps, dans la mesure où le tabagisme augmente les risques de cancer. Néanmoins, les fumeurs agissent en parfaite connaissance de cause et continuent de fumer. Les entretiens et les observations menés sur les sites de colonies de vacances permettent de souligner combien fumer est l'occasion pour les jeunes de se distinguer de la masse, du groupe, en se rendant un peu différent, un peu spécial.

Dans les séjours de colonie de vacances, les adolescents doivent déclarer en début de séjour s'ils fument au pas (certains centres demandent en amont un accord des parents) ; dès lors, à partir des déclarations, seuls les jeunes « déjà fumeurs » auront le droit de fumer au cours

du séjour, l'idée sous-jacente à cette règle étant de limiter le nombre de nouveaux fumeurs potentiels. Pour les séjours où l'accord parental est nécessaire pour fumer, seuls les jeunes dont les parents savent qu'ils fument pourront fumer, les autres devront s'abstenir ou se cacher sans se faire prendre. Les espaces dédiés aux fumeurs sont la plupart du temps des lieux inconfortables : dehors dans un courant d'air, à côté d'une aire pour les chiens, ou encore juste à côté des évacuations d'eaux usées. Pour les animateurs, il s'agit de démotiver les jeunes et de rendre le moment de la cigarette le plus désagréable possible. En cadrant l'espace où les fumeurs ont le droit de fumer, il s'agit également pour les animateurs de pouvoir contrôler qui fume, et de veiller à ce qu'il n'y ait pas plus de fumeurs à l'arrivée qu'au départ. Quant aux animateurs, bien souvent, le mot d'ordre dicté par les directeurs est qu'ils ne doivent pas fumer devant les adolescents. L'image d'exemple (d'autrui significatif) qu'ils se forgent doit être exempte d'une consommation de tabac, de manière à valoriser l'image du non-fumeur au sein du groupe dans la colo.

Mais on le sait, les jeunes (et moins jeunes) ne consomment pas que du tabac et l'usage du cannabis est bien diffusé dans la société française. Dès lors, les animateurs doivent faire face à la consommation de cannabis dans la colo qui, quelles que soient leurs représentations personnelles, demeure interdite par la loi. Pour les jeunes qui fument du cannabis, toutes les enquêtes soulignent le caractère « social » de « l'herbe », ce produit s'échange et se donne et se consomme plutôt de manière collective (que solitaire) et doit être partagé. Si la question du cannabis a été relativement rare dans les entretiens avec les jeunes, elle a toutefois été évoquée avec les animateurs. Ainsi Julia, animatrice, raconte la fois où elle a surpris des jeunes qui venaient de fumer du cannabis.

> « Lors de ma première colo, j'étais avec les 13-16, y avait du shit. Voilà on va se coucher après la réunion machin, un jeune qu'est dehors, qu'est pas bien, qu'est là : c'est les pâtes machin ; je vois sa tête, je fais : ok. J'ouvre la tente franchement ça sentait le shit mais un truc de ouf. Donc première chose que j'ai faite, je suis partie chercher mon collègue avec lequel je travaille sur ce groupe-là. Parce que je me suis dis : faut pas que je prenne une décision toute seule, faut vraiment qu'on en discute, faut qu'on soit cohérent dans le truc. Donc on a fait : couchez-vous, de toute façon défoncés comme ils étaient ça servait un rien de leur parler, couche-vous on en rediscute demain. On a fait le choix de ne pas en parler au directeur, parce qu'il les renvoyait chez eux lui heu … Oui, franchement à 90% de chance. On a fait le choix de rien lui dire, par contre on leur a aussi expliqué la situation délicate dans laquelle ça nous mettait, on leur a dit clairement les choses, que nous du coup on sera tenus responsables s'il se passe quelque chose, on leur a demandé de nous remettre leur shit, sachant que si on les revoyait derrière, bah ils partiraient parce qu'on allait pas non plus mettre en jeu notre place. Franchement j'ai été choquée, ils m'auraient sorti, c'était une tente de 6 jeunes, franchement ils

> m'auraient sorti 2, 3 barrettes, moi je m'en serais contentée je serais partie, mais ils m'ont sorti une quantité ! Une quantité ! j'ai halluciné ! Je me suis dit : c'est cool, s'ils m'ont donné tout ! Y a plus jamais eu de souci derrière tu vois. Ça c'était dans les premiers jours. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

Si Julia a discuté avec d'autres animateurs de la consommation avérée de cannabis par quelques jeunes de sa colo, rappelant alors la règle et la loi, et expliquant aux jeunes que la consommation de cannabis était interdite dans la colo, elle n'a pas pour autant décidé de partager cette information avec son directeur, estimant que l'exclusion du séjour pour cette raison aurait été contre-productive et nocive pour les jeunes. Cet exemple souligne la difficulté des animateurs face à des mesures, des règles qu'ils estiment peu justes et/ou qui ne laissent pas assez de place à la négociation, à la discussion et au cas par cas. Cela interroge également la responsabilité des animateurs face à des faits qui sont illégaux et la confiance qu'il pourra y avoir entre les jeunes et les animateurs. Décidant avec d'autres animateurs de demander aux jeunes tout leur stock de cannabis, constatant avec surprise la grande quantité qu'ils avaient, les adultes ont décidé de la détruire devant leurs yeux pour éviter toute ambiguïté.

b. Boire de l'alcool

En colo la question de l'alcool est vite abordée en début de séjour. Pour faciliter le contrôle et les consommations, les jeunes n'ont pas le droit de consommer une goutte d'alcool pendant le séjour. Parfois, cette règle s'applique autant aux jeunes qu'à leurs encadrants (stagiaires BAFA, animateurs, directeurs).

> « Boire par exemple ou l'alcool ça devient une crispation, c'est une crispation. C'est-à-dire que… y compris certains directeurs vont interdire, mais certains formateurs dans les stages qu'on peut encadrer vont s'interdire qu'il y ait de l'alcool parce que si eux buvaient de l'alcool en tant que formateurs ça serait mener… alors les stagiaires c'est pas possible, même s'ils sont adultes hein, c'est pas grave… »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

Mais ce n'est pas pour autant que les choses se passent aussi facilement. Si dans la très grande majorité des cas les jeunes respectent la règle, notamment en échange d'une grande liberté et d'une relation de confiance de la part des adultes, une minorité d'entre eux franchit le cap. Toutefois, pour une grande partie des animateurs et directeurs rencontrés, cela ne justifie pas forcément une exclusion du séjour mais plutôt un rappel à la règle.

En effet, les professionnels de jeunesse savent que l'alcool fait partie des consommations des adolescents. S'ils ignorent la plupart du temps lorsque les jeunes ont bu un verre ou acheté une cannette d'alcool lors du temps libre, ils sont plusieurs a déjà avoir surpris des jeunes ivres en fin de soirée.

> « La semaine dernière, on avait un groupe de jeunes, il y en a deux qui sont rentrés du temps libre le soir, vers minuit, donc à l'heure… nan j'y tiens parce qu'ils étaient bourrés mais à l'heure ! Donc y'a leurs copains qui sont venus dire : "C'est bon bidule et truc sont rentrés, ils sont partis se coucher". Sauf que nous, quand on les laisse sortir le soir, on veut les voir physiquement quand ils reviennent. Donc on va dans la tente… déjà quand on ouvre je dis "Hum ça sent l'alcool" et là ils disent "naaaan on a bu une bière c'est tout" et ils se mettent à rigoler comme des tordus. Bref ils étaient bourrés. On leur demande de se lever pour venir dans la tente de service pour discuter et là y'en a un qui dit "Oh ça va pas" et paf il a tout gerbé ! tout ! Et là tu te dis : oh les cons, il est minuit, il fait tout noir et y'a une tente pleine de vomi ! Bon on leur a pris la tête un peu le soir, et le lendemain ils avaient tellement mal à la tête et ils étaient tellement pas fiers qu'on a décidé que c'était ça leur punition ! ça a suffit ! on n'a pas prévenu les parents, là-dessus le directeur était d'accord. »
>
> [Audrey, animatrice, 24 ans]

Les enquêtes montrent que l'alcool, contrairement au tabac, se consomme d'abord en groupe chez les jeunes, les consommations strictement solitaires sont rares. D'après les jeunes eux-mêmes, l'état d'ivresse favorise leur sociabilité (se sentir plus ouvert, amical), l'oubli de problèmes personnels et l'amélioration de l'humeur (se sentir heureux). Cet état est également l'occasion de se sentir adulte, de rencontrer l'autre sexe, de défier l'autorité, ou encore d'acquérir du prestige auprès de leurs pairs (Amsellem-Mainguy, 2011).

Respecter les règles mais aussi les transgresser est une manière d'apprendre à construire son autonomie pour un jeune. Ce sont des expériences qu'il est amené à faire lorsqu'il part en colonie de vacances et qui constituent des moments importants dans la construction de soi.

Faire un signalement : signaler quoi ? à qui ? quand ? pourquoi ? [7]

La procédure à suivre pour les signalements n'est pas évidente pour les animateurs comme pour les directeurs rencontrés. Dans les situations de danger physique pour les jeunes, la réaction est quasi la même pour tous : appeler les pompiers, le samu, bref alerter les services de secours. Pour les situations moins « claires » et plus individualisées, pour lesquelles l'urgence vitale n'est pas en cause, on constate qu'il y a une plus grande marge d'improvisation. Qui prévenir et dans quel ordre, n'est donc pas évident pour une grande partie des animateurs rencontrés.

La présence d'une hiérarchie - ici le directeur de l'ACM n'est pas toujours évoquée - il est fréquent de rencontrer des animateurs qui se disent/se sentent seuls face à une situation. Et, si c'est un point qui est régulièrement évoqué dans le cadre des formations, il n'est pas toujours aisé pour les animateurs d'accepter de demander de l'aide (à leurs collègues, à leur directeur), comme si cela pouvait remettre en question leurs compétences d'animation.

> « Ben pour l'animateur la première chose c'est, justement c'est ce qu'on disait, on travaille en équipe, c'est d'interpeller ses collègues et surtout le directeur et de pouvoir partager, c'est la première chose. Et après, bon le directeur, lui, il est censé savoir un peu comment agir. Et ça c'est traité en formation BAFD. Après si le directeur ne veut rien savoir ou quoi que ce soit, après il y a tous les outils qui existent actuellement. L'organisation en direct, 119 enfance maltraitée, enfin, on passe en direct. »
>
> [Michel, Formateur BAFA, BAFD]

Le message est identique pour les directeurs, les formateurs rappellent régulièrement qu'ils ne sont pas seuls, que la structure organisatrice est là pour les épauler en cas de difficultés sur le terrain, notamment en cas d'hésitation aux signalements.

> « La première chose c'est d'en interpeller le directeur effectivement. Et souvent on dit : si le directeur veut rien savoir et que vous, vous estimez que c'est important, il faut passer outre et donc aller au truc. Et donc effectivement c'est en BAFD que sont travaillées les choses, et pareil en BAFD, ce que je dis quand même, c'est la relation à l'organisateur, parce que le lien direct aux familles c'est l'organisateur. […] Le travail qu'on fait aussi c'est toujours le fait de pouvoir désimpliquer au maximum le directeur

[7] Loin de nous l'idée de porter un jugement sur une profession ou sur les accueils collectifs de mineurs. Notre intention est de rendre compte de ce qui s'y passe : les transgressions, les événements durs et/ou violents entre jeunes en font partie et méritent à ce titre une analyse sociologique. Nous n'abordons pas ici les événements qui impliquent des jeunes et des adultes dans la mesure où cela mériterait un travail à part entière, l'objectif de cette recherche étant d'abord d'éclairer les relations entre jeunes dans les colonies de vacances.

de la relation, parce qu'il noue une relation affective lourde et que ça c'est pas facile non plus. »

[Franck, Formateur BAFA, BAFD]

Il est très délicat de traiter, dans un rapport sur les colonies de vacances, de la problématique des événements qui se passent mal : accidents, violences, et autres événements qui donnent lieu à des signalements. Pourtant ils sont aussi constitutifs de la vie du groupe et des appréhensions des adultes qui vont gérer les jeunes. L'enquête de terrain a pu montrer combien cela permettait de comprendre les règles de vie et le discours sur les responsabilités dont les animateurs et directeurs nous ont fait part. Sans parler de décès d'un jeune, puisqu'aucun des animateurs et/ou directeurs de séjour que nous avons rencontrés n'a été confronté à cette configuration, nous nous sommes interrogées sur ce qui semblait marquant et au-delà du normal pour eux mais aussi pour les jeunes. Comprendre où se situe la frontière de ce qui peut être dit et relaté à l'extérieur (organisateur, direction départementale…), de ce qui fait partie de la vie collective d'un groupe et qui doit rester cantonné au séjour. Si cela prend une part non négligeable dans ce rapport, c'est aussi parce que cela conditionne le rapport au travail des animateurs et implicitement leur rapport aux jeunes. Les analyses présentées ci-dessous ne sont pas généralisables au-delà de notre enquête de terrain, mais offrent des pistes de réflexions sur la vie en colonie de vacances et les différents acteurs qui y jouent un rôle.

1. Considérer l'importance des événements

La question des responsabilités est forte dans les temps de formation. Toutes les activités, pratiques, individuelles, sont appréhendées sous l'angle du risque et des conséquences qu'elles pourraient avoir en terme de justice. Dans le cas de séjours de préadolescents et d'adolescents, la gestion des ivresses alcooliques, de la consommation de cannabis et d'autres drogues sont abordées de manière récurrente dans les formations et les réunions préparatoires aux séjours. À cela s'ajoute la sexualité des jeunes, bien souvent interdite par les règles de vie.

Tout se passe donc comme si, une fois en colonie de vacances, les adolescents devaient faire abstraction de leur quotidien, de leurs attentes, de leurs désirs, et plus largement de leurs pratiques.

a. Dire ou ne pas dire ?

En cas de problème au sein de la colonie de vacances, les jeunes font l'expérience d'une certaine forme de justice. Dans les expériences racontées par les enquêtés, on constate que le fait d'avoir été traité de manière juste et respectueuse contribue au sentiment d'être valorisé en tant que membre du groupe. Ce sentiment d'appartenir à un groupe renforce celui de devoir se comporter selon les règles du groupe et peut donc être considéré comme la condition nécessaire d'un comportement respectueux des règles (Dalbert, 2009).

Du point de vue des jeunes

Les jeunes ne dénoncent pas tous les incidents et violences dont ils ont connaissance. Ils signalent des faits lorsque les limites de l'acceptable ont été franchies, mais cela est dépendant des critères de chaque adolescent en fonction de ses représentations et de ses normes. Toutefois, on constate que lorsque les normes du groupe de pairs sont transgressées, alors ils décident de dire : par exemple, les adolescents décident de parler lorsqu'un petit a été frappé par des grands (cf. plus loin l'exemple de Jules) ou encore lorsqu'une fille a été frappée par un garçon. Dire ou ne pas dire les pratiques non conformes aux règles de vie de la colonie de vacances est à comprendre au regard des normes et des enjeux qui structurent les relations entre enfants et entre adolescents. Il en va de même pour les actes qui pourraient concerner des jeunes et des adultes.

Tout comme avec leurs parents, les animateurs connaissent ce que les jeunes veulent bien leur laisser voir, au fil des petits accrochages, des tensions entre eux. En séjour de vacances les jeunes passent la plus grande partie de leur temps sous surveillance des adultes, leurs faits et gestes étant susceptibles d'être rapportés à leurs parents, contrairement à ce qui se passe dans leur vie quotidienne.

Du point de vue des animateurs

Face aux jeunes qui transgressent les règles de la colo, en fumant du cannabis ou en ayant une relation sexuelle, les réactions des animateurs et des équipes sont diverses. L'enquête révèle que concernant la sexualité, tout dépend de jusqu'où l'acte a été poussé : autrement dit s'il y a eu pénétration ou non, si cela concerne des rapports hétérosexuels ou non. En effet, dans les représentations des animateurs, un rapport sexuel est avant tout un rapport pénétratif et hétérosexuel, comme en témoignent les propos de Sandrine, 39 ans, animatrice pour la ville de V.

> « Une fois y a une jeune fille qui était en train de faire une fellation et pi moi je suis rentrée dans la chambre. Je l'ai surprise et là mais

très gênant. C'était la première fois que ça m'arrivait. Donc j'ai refermé la porte, pour pas qu'on soit gênés, eux et moi et j'ai dit : "Est-ce que vous pouvez sortir ?", bon c'était la nuit donc j'étais toute seule. Je m'étais mise dans une situation où je savais pas comment j'allais gérer parce que c'était la première fois que ça m'arrivait. Dans ma tête, j'avais envie de rigoler parce qu'ils étaient pas obligés de faire ça dans la chambre des garçons, les autres sont pas obligés de mater. Donc je les ai pris, j'ai dit : " Écoutez, on doit découvrir plein de choses dans la vie, si vous pouviez éviter que je sois là ça serait bien." Je savais vraiment pas comment faire. J'ai dit : "Vous avez fait quelque chose, vous avez été plus loin" et là j'ai parlé, j'ai dit : "Vous savez qu'il y a des choses pour se protéger. Parce que moi je dors la nuit, je dis pas de pas le faire, mais sachez que vous avez des choses pour vous protéger." Bon j'étais dans la prévention parce que avec des ados, on peut pas tout le temps les surveiller. S'il a envie de le faire, il le fera. Il va pas te demander ton autorisation. Faut pas non plus les inciter. J'ai fait au feeling, dans ma tête je me suis dit, si c'était ma fille.

Q : En fait t'en a pas parlé à ton directeur ?

Non, ça dépend le rôle que tu as pendant le séjour, ça dépend de la relation que tu as avec les ados, si t'es pas sûre de ce que t'as fait, quand j'étais pas sûre, je demandais. […] En plus, eux ils m'ont demandé, est-ce que ça peut rester entre nous ? Et je leur avais dit oui donc c'est important la confiance. Et comme pour moi, c'était pas si grave que ça. Par contre, je les ai prévenus que si y avait acte sexuel, les parents seraient prévenu, qu'il y aurait des tests. »

[Sandrine, Service vacance de la ville de V, 39 ans]

Dès lors qu'il y a eu pénétration, avertir les parents s'impose. Lorsque Jo, directeur du service vacances de sa ville est informé par un animateur d'une des colonies qu'il gère que deux adolescents ont eu un rapport sexuel non protégé, il ne se pose pas la question, et avertit immédiatement son supérieur hiérarchique et les parents, afin de se protéger. Il se trouve même rassuré par son acte puisque la mère de la jeune fille lui explique qu'elle savait sa fille susceptible de passer à l'acte durant l'été.

Prendre la décision de ne pas avertir les parents a été un choix de certains animateurs, nous expliquant que les jeunes vivent leurs premières aventures à cet âge et qu'il vaut mieux que cela se fasse dans des conditions optimales. Pour les animateurs qui décideront de ne pas dire, leur décision revient à préserver l'intimité des jeunes et parfois d'éviter à ces jeunes de devoir faire face à un conflit familial au retour du séjour, convaincus que leur « leçon de morale » et la confiance qu'ils avaient gagnée chez les adolescents leur permettaient d'éviter que l'affaire d'un soir ne devienne une affaire d'État. Julia, 24 ans souligne toutefois qu'elle a craint des retombées parentales à la suite du séjour, après avoir maintenu sous silence la consommation de cannabis par deux jeunes de son groupe.

> « Et pareil ça je me demande, est-ce que du coup ç'aurait pas pu être non plus un risque que l'on prenait aussi tu vois, si eux ils rentrent de colo et que leurs mères … Voilà ils disent : de toute façon on s'est fait griller avec du shit, ils l'ont pris et c'est bon on n'en a plus entendu parler. Pareil tu vois, les parents tu peux jamais savoir leur réaction hein, et moi j'en entends quand même des histoires où les parents portent plainte pour ci, pour ça. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

Si dans certains cas, l'équipe d'animation ferme les yeux, dans d'autres, elle ne se pose pas de questions et fait rapidement le choix d'informer les parents des actes qui se sont déroulés dans le séjour et de renvoyer les jeunes. C'est le cas dans une colonie que nous avons observée et où plusieurs jeunes fumaient et revendaient du cannabis :

> « On a eu au mois de juillet, on a eu un problème avec des gamins et de la drogue et direct, ils sont rentrés chez eux. Ils sont arrivé tous les deux, ils étaient tout contents, ils arrivaient de Paris, ils se prenaient pour des p'tis caïds. Ils ont amené du shit dans la colo, ils en ont vendu à des gamins et l'autre fois je reviens et y a un animateur qui me dit : "y'a des gamins qu'on du matos et y faut qu'on trouve qui c'est." On en avait pas parlé à Annette jusqu'à présents. Donc on a mis la pression sur les gamins, ils se sont tous balancés entre eux et donc on a réussi à savoir qui en avait. On les a pris entre 4 yeux, pour savoir qui est-ce qui en avait, qui est-ce qui en avait acheté, qui est-ce qui en avait fumé. Et donc on savait qu'il fallait qu'on éclaircisse la situation avant de prendre les sanctions qu'il fallait. Et voilà on a réussi à gérer le truc, savoir qui en avait fumé, qui en avait, qui en avait acheté. On a retrouvé leur joint, qui avaient pas eu le temps de terminer, derrière la mairie, juste en face. Ils ont été fumer leur joint juste en face. Voilà donc on a réussi à savoir le plus gros de ce qui s'était fait donc après voilà, on a raconté ça à la directrice, après c'est elle qui a géré avec l'appel aux parents et tout ça […]. Ceux qui ont été renvoyés, c'est ceux qui ont revendu. Y en a trois qui sont repartis, les deux qui revendaient et un qui je sais pas pourquoi, il avait 13 ans, il avait une tête d'ange. Ils ont vendu un joint deux euros. »

« Pas vu, pas pris »

Tout comme avec leurs parents, les animateurs connaissent ce que les jeunes veulent bien leur laisser voir, au fil des petits accrochages et des tensions entre eux. Ils en ont bien conscience quand, à propos de la sexualité ou de la consommation de cannabis, ils commentent par cette phrase revenue à plusieurs reprises dans les entretiens : « Pas vu, pas pris. ». Ils sont d'ailleurs informés des événements après qu'ils ont eu lieu… en fin de séjour, dans le train ou le car, au moment où les sanctions et conséquences n'existent plus. Comme si ce temps était couvert par une sorte d'amnistie.

> « Plein d'animateurs vous diront qu'il s'est rien passé dans vos colos, parce qu'ils ont rien vu, rien entendu. Mais en fait, moi je vois bien, si t'écoutes un peu à la fin, dans le trajet du retour…

> c'est là que t'apprends tout. Il y a des directeurs qui feraient des crises en sachant tout ce qu'il s'est passé dans leur colo [rires]. À Pâques, c'est encore arrivé, un petit couple qu'est venu me dire qu'ils avaient couché ensemble, que ça s'était bien passé et qu'ils espéraient se revoir après la colo. Comme ça, ils sont venus me voir un peu pour me narguer, genre t'as rien vu. Pour moi ils en étaient à se dragouiller, c'est tout. Raté ! [rires]. Mais faut pas se leurrer, on sait ce qu'ils veulent bien qu'on sache. »
>
> [Melissa, 25 ans, animatrice]

b. Ne pas signaler des violences entre jeunes

Pendant longtemps, les chercheurs en sciences humaines ont focalisé leur attention sur les violences des institutions envers ceux qu'elles accueillaient, ainsi ils ont analysé les violences de l'école sur les élèves. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de la violence de l'école mais de la violence à l'école, on s'intéresse alors à la violence des élèves. Et il semblerait que l'intérêt des pouvoirs publics sur la question des violences en accueils collectifs de mineurs suive le même chemin. Depuis les années 1990, le discours ambiant tourne autour des violences scolaires, où la violence est décrite comme un phénomène nouveau, de plus en plus intense et commis par des élèves de plus en plus jeunes. Cette violence décrite serait la résultante d'une école en danger dans laquelle se déverserait la violence du quartier ou bien elle témoignerait de déficits éducatifs et moraux des parents (Carra, 2010). Ce sont des questions similaires que l'on retrouve dans les interrogations à propos de la sexualité (les jeunes sont-ils plus tournés vers la chose sexuelle ? Sont-ils plus précoces ? Etc.) et des violences entre jeunes constatées dans les accueils collectifs de mineurs.

Violences à caractère sexuel

Aucune raison sociologique ne permet de considérer que les infractions à caractère sexuel commises par des mineurs sur d'autres mineurs soient un phénomène nouveau dans son ampleur. On constate dans les propos des animateurs, directeurs et organisateurs de séjours que la nature – sexuelle – des faits et la perception de leur gravité peuvent peser sur les processus décisionnels et la mise en place d'un signalement. Sans oublier que si les colonies de vacances se déroulent hors du temps quotidien et habituel, les adultes y travaillant sont influencés par le contexte médiatico-politique très réactif sur le sujet. Dans ce contexte, il est fort difficile de faire abstraction des épisodes de paniques morales passés, présents et à venir autour des abus sexuels sur enfants (Adam et al., 2009). Si les violences sexuelles entre jeunes, restent très rares en colo, elles sont néanmoins marquantes pour les jeunes qui les vivent.

L'histoire de Jules 13 ans, et les grands de la colo

L'entretien avec Jules s'est décidé suite à l'entretien avec deux jeunes garçons de la colo qui ont raconté qu'un autre jeune avait subi des violences la veille. Refusant dans un premier temps de dire qui il était, l'un et l'autre ont estimé, nécessaire au fur et à mesure de l'entretien, de parler en évoquant une violence à caractère sexuel, mais sans en dire davantage. Ces deux jeunes ont invité avec insistance l'enquêtrice à rencontrer Jules pour qu'il participe à l'enquête.
Lorsque nous avons rencontré Jules, il était seul à table en train de manger dans le « restaurant » de la colo, il a tout de suite accepté de répondre à l'entretien qui s'est déroulé autour de 17h, après les activités de la journée.
Jules est un jeune garçon de 13 ans, brun avec les cheveux longs, il est habillé « passe partout » comme il dit (jean, polo sans marques apparentes). Il n'aime pas les colonies de vacances et, malgré lui, y est envoyé par ses parents 4 fois par an. Il aurait préféré rester chez lui, pour lire et jouer avec ses « vrais amis », mais explique que ses parents pensent bien faire en l'envoyant en colo : cela lui permet de pratiquer du sport (ce qu'il apprécie) et de rencontrer d'autres jeunes (ce qui l'effraie). Lorsque l'enquêtrice lui demande l'ambiance de la colo par rapport à toutes les autres qu'il a faites auparavant, Jules dit que celle-ci est exécrable et ce, depuis le début, lorsque les chambres ont été réparties. Il expliquera que les jeunes n'ont pas eu le choix de la composition des chambres et, compte tenu de son caractère plutôt réservé, il s'est retrouvé seul avec deux autres garçons âgés de 16 ans. Très vite, il constate qu'ils n'ont pas les mêmes centres d'intérêt : si Jules aime lire et écouter de la musique classique, les deux autres veulent sortir avec des filles et dormir le moins possible. Partager l'espace de la chambre n'est donc pas évident et leurs représentations de la propreté et de l'hygiène diffèrent : les grands laissant traîner leurs affaires, c'est Jules, qui se qualifie d'un peu maniaque, qui fera très vite le ménage dans les parties communes (lavabo, douche…). Forts de leur supériorité en nombre et de leur âge, les deux garçons de 16 ans ont décidé un jour de faire regarder des images pornographiques à Jules.

> « J'ai rencontré mes camarades de chambre qui sont des vrais porcs. Ils ne rangent rien. Ils n'arrêtent pas de regarder les trucs qui concernent, enfin, les choses très … Très heu [il hésite] pornographiques on va dire. Ils les regardent sur leurs téléphones, ils ont des photos je crois. […] Bah de temps en temps ils ont envie de me les montrer mais je ferme les yeux pour ne pas les voir. »
>
> Q : Comment tu sais que c'est des images comme ça ? Tu en as vu ?
>
> Ils disent : bah tiens on va regarder des trucs heu, sexy ils vont dire, c'est ça. Bon alors moi je dis : ok je préfère, je vais me mettre un peu à l'écart à ce moment-là, mais c'est difficile. […] Bah en fait, il y a un lit qui est capable de se ranger, un lit au milieu et un lit de l'autre côté. Chaque lit a une lampe et puis des 2 côtés il y a une table de nuit. Moi je suis au milieu. »

Les deux jeunes et leurs amis, tous plus âgés que Jules se sont donné rendez-vous dans la chambre, pour discuter, rigoler et regarder ensemble ces images. Voyant que Jules affichait une réticence à visionner des photos « sexy », ils ont décidé de lui montrer en actes. C'est alors qu'ils ont profité du fait qu'il était allongé à lire sur son lit pour lui faire endosser le rôle de la femme dans les images. Dès lors en conservant leurs vêtements, ils ont simulé les uns après les autres un acte de sodomie.

Q : Et vous discutez un peu le soir avant de vous coucher ?

Bah pas trop non, parce qu'ils ont essayé de m'attaquer. Bah ils essaient de me montrer des trucs dégoûtants, on va dire. Mmm mm. Ils ont essayé heu de … ils ont essayé de faire une espèce de position qu'ils ont vue dans leur téléphone, qui a aussi, comme je l'ai dit, dégoûtant … surtout que j'avais ma tête en bas alors ça fait un peu mal à la tête après. C'est parce que j'avais la tête en bas pendant qu'ils essayaient de faire ça.

Q : C'est-à-dire qu'ils t'ont attrapé de force ?

Oui après là j'étais, j'avais la tête en bas du lit. Donc heu la tête en bas, au bout d'un moment ça fait un peu mal, surtout avec leur poids. Eux ils étaient sur moi à tour de rôle. Mmm et heureusement ils n'ont pas essayé de me déshabiller. C'était par-dessus mon jean. Je leur ai dit : arrêtez et sortez d'ici, mais ils ont rien fait, ils ont continué.

Q : ils étaient combien j'ai pas bien compris ?

Ils étaient 12, mais y'en a surtout deux ou trois qui ont poussé les choses… mais tous ils ont fait semblant sur moi. C'était un peu chacun son tour.

Q : et tu as crié ? tu les as insultés ?

Non j'ai essayé de rester calme. Je leur ai demandé d'arrêter… (…) Ils sont partis à cause de la veillée. Heureusement. Au bout d'un moment ils ont arrêté, heureusement. Je pouvais rien faire, même si je suis une ceinture demi bleue au judo. Par contre si j'étais champion du monde là ça serait autre chose !

Seul contre tous, jeune contre grands, Jules n'a pas eu d'autre choix que de se laisser faire d'après lui. Même s'il se considère sportif et pratique le judo, sa taille et son infériorité numérique ne lui ont laissé aucun choix. Les événements se sont terminés lorsque les animateurs ont crié dans le couloir que les activités allaient commencer. Le groupe de grands souhaitant y participer pour ne rien rater, ils se sont alors précipités pour sortir, laissant Jules seul, sous le choc. Les animateurs ont été informés de violences physiques dans cette chambre, d'autres jeunes ayant entendu des bruits forts ont alerté une bagarre dans la chambre. Les grands se sont fait reprendre par l'animateur présent, ce dernier ignorant alors la dimension sexuelle des événements.

Q : Oui, je comprends ! Et du coup, tu en as parlé à un animateur ou à une animatrice après ?

Oui, heureusement oui. Ils se sont faits gronder et puis moi je me suis reposé une petite demi-heure et après j'ai été en activité. Ensuite, y en a qu'un seul sur les 12 qui s'est excusé.

[plus tard dans l'entretien]

Ceux qui m'ont attaqué, je rêverais de prendre un gros marteau et de leur frapper sur la tête. Pour leur faire très mal, aussi mal qu'ils m'ont fait.

[Jules, 13 ans]

Cette scène de violence, vécue par Jules et ignorée par les animateurs, illustre combien la violence collective est un moment d'affirmation de la cohésion d'un groupe masculin. Les grands se sont ainsi confirmés dans leur groupe, partageant ensemble une violence. Cette

violence peut être interprétée comme le support d'une quête agressive de respect, d'estime de soi, par la conquête de « droits » sur autrui (Lagrange, 1998). Ce qui se donne à voir comme forme de supériorité quantitative de l'activité sexuelle masculine vient aussi de l'intériorisation par beaucoup d'hommes d'une injonction sociale de manifester sa virilité tant par des actes sexuels que par leur mise en récit (Guionnet, Neveu, 2009, p. 120). Si cette violence s'exprime par la sexualité, c'est aussi parce que l'affichage ostentatoire de performances sexuelles appartient à une forme de cahier des charges intériorisé de la masculinité. « Sortir de l'univers strictement familial et fortement influencé par ses pairs est le propre de cet âge de la vie qui commence avec la préadolescence. S'opposer aux adultes en position d'autorité, vouloir s'émanciper de l'enfance, vouloir faire ses expériences (y compris dans des conduites à risque ou des déviances perçues comme pas ou peu graves), faire avec ses copains un certain nombre de bêtises est également normal » (Mucchielli, 2007, p. 196). C'est ce que l'on retrouve à travers le récit de Jules. Pour une partie de ses agresseurs, qui seront convoqués par le directeur, il n'y a pas eu de violences, s'ils estiment avoir un peu « dérapé » ils n'ont pas du tout pris conscience de l'impact de leurs actes sur Jules. D'où le fait que sur les 12 impliqués, seul un est venu s'excuser auprès de Jules pour l'avoir violenté.

Les animateurs et le directeur du séjour ont été informés des événements par l'enquêtrice lors de la réunion d'équipe. Pour une partie de l'équipe, dans la mesure où tous les jeunes avaient leurs vêtements, il ne s'agissait pas d'une violence sexuelle, mais plutôt simplement de « chamailleries » entre jeunes ; pour d'autres, le récit du déroulement de la scène et ses suites les ont mis dans une situation délicate, illustrant leur incapacité à contrôler tout ce qui se déroulait dans leur colonie. La situation a été réglée en interne : le directeur a convoqué les 12 jeunes ayant violenté Jules pour avoir leur récit. S'ils ont reconnu les faits en partie, ils ont nié en bloc toute action violente, il s'agissait pour eux de rigoler et disent ne pas voir imaginé que cela ait pu choquer Jules. Comme si l'effet de groupe ne rendait personne responsable et que toute réflexion individuelle était dissoute dans le groupe. Les événements ont eu lieu l'avant-veille de la fin du séjour, l'équipe d'animation a décidé de ne pas effectuer de signalement ni d'avertir les parents. Les jeunes ont été écoutés, des discussions ont eu lieu avec les « auteurs » pour leur faire prendre conscience de la lourdeur de leurs actes, certains ont alors pleuré.
Les faits n'ont pas été considérés comme suffisamment violents ni préjudiciables pour Jules, aucun signalement n'a été fait auprès de l'organisateur.

L'exemple de Jules a permis de prendre conscience de la difficulté pour les animateurs et les directeurs de faire face à des situations violentes. Cela interroge également l'image que les équipes d'adultes ont du signalement : quels sont les événements qui méritent un signalement ? Quand faut-il signaler ? Aucune définition n'est claire quant aux événements à signaler, ni quant à l'utilité de ces fiches de signalement, ces dernières demeurant très opaque pour les acteurs de terrain (Amsellem-Mainguy, Mardon, 2011).

Violences physiques et verbales

D'après les animateurs de « longue date », les violences entre jeunes ont toujours existé. Loin d'être des faits sociaux nouveaux, ils remarquent toutefois un pouvoir du groupe qu'ils ne constataient pas jusqu'alors. En effet, moins d'être des violences d'un contre un,

les agressions physiques sembleraient se dérouler davantage sur le mode plusieurs contre un, ce que l'on observe également dans l'analyse des fiches de signalement (Amsellem-Mainguy, Mardon, 2011).

> « Par exemple la brimade, les jeux à la con, de s'attraper, etc. Disons qu'avant il y avait peut-être plus de violence, ou voir, moi quand j'avais 17 ans, de bagarres directes entre deux personnes sur un conflit et se foutre sur la gueule. Il doit encore y en avoir, mais j'en vois pas forcément plus ; par contre je vois plus de trucs organisés, à plusieurs sur un, sur des systèmes de … Mais c'est que mon expérience, je ne sais pas si ça se généralise … Ils disent "Mais non on était tous d'accord c'était marrant et tout …", "Oui mais moi aussi on me l'a fait mais c'est pas grave ; parce que je le referai aux autres etc.", une espèce d'acceptation qui, à un moment donné, la violence comme ça de brimade… »
>
> [Denis, directeur, formateur BAFA]

L'humiliation, les brimades et autres violences verbales présentent dans d'autres temps de la vie des jeunes, notamment l'école, se retrouvent également dans les accueils collectifs de mineurs. Les propos des animateurs et les observations menées sur le terrain permettent de constater que la définition et la reconnaissance d'une humiliation n'est pas identique parmi les différentes personnes composant l'équipe d'animation. Si certains vont « passer » les faits, d'autres vont considérer qu'il est de leur devoir de réagir. Sur ce point, il nous semble important de mettre l'accent sur les violences racistes : les surnoms racistes ne choquent que très peu les jeunes et les animateurs. Dans un des terrains d'enquête, un jeune garçon d'origine asiatique était appelé « mini sushi » puis « face de nêm » par les autres. Les animateurs n'y voyant que des taquineries entre jeunes n'ont rien fait, considérant qu'il s'agissait d'une forme de chahutage adolescent. La plupart des animateurs de ce séjour ignoraient que le racisme était pénalement condamné par la loi. Cela souligne la difficulté pour les animateurs, souvent jeunes, de comprendre ce qui fait partie des « chamailleries » et autres comportements considérés comme « normaux » par les adolescents, et les comportements qui dépassent la norme et doivent faire l'objet d'une réponse adulte.

2. Décider de faire un signalement

Si dans les textes, les adultes ayant des jeunes sous leur responsabilité sont habilités à effectuer des signalements, cela n'est pourtant pas si évident sur le terrain. Les animateurs en stage BAFA ou les jeunes animateurs en poste ne se sentent pas toujours légitimes ni armés pour procéder à des signalements ; s'ils peuvent se sentir seuls face aux récits des jeunes qui racontent des événements qui se sont déroulés dans ou hors colo, ils ne savent pourtant pas y faire face. Ainsi, même si les formateurs insistent sur le caractère « collectif »

et la dimension d'« équipe », ce n'est pas la réalité rencontrée sur le terrain et les situations qui sont décrites par les animateurs.

> « Il a pas à faire un signalement direct comme ça … ça passe toujours par toute l'équipe, le directeur, voire l'organisateur … et là il y a un signalement. Effectivement s'il y a signalement là à un moment donné il peut être re-sollicité ou interpellé sur le fait que c'est lui qui a déclenché ça, enfin qu'il a constaté, qui a eu la parole… »
>
> [Michel, formateur BAFA, BAFD]

Le manque de temps, l'impression de devoir donner une réponse dans la minute à un problème parfois très complexe vont également en ce sens.

Lorsque le signalement concerne un animateur/adulte de la colonie, il est très lourd à prendre en charge par le directeur. En effet, la crainte que tout signalement d'attitude non conforme à ce que l'on attend dans le cadre d'un ACM puisse avoir des conséquences à vie sur cette personne agit comme une pression : « Et si je me trompais ? ». Un directeur raconte comment il a exclu un animateur sans faire de signalement pour lui laisser une dernière chance. Marquant que l'attitude n'était pas celle qui était attendue, il a toutefois considéré que les événements n'étaient pas « si graves » à long terme. L'histoire s'est soldée par une exclusion du séjour, le tout étant resté dans les fiches du directeur.

> « Par exemple il y a des choses que je n'ai pas signalées et il n'empêche que je l'ai viré quand même l'animateur… mais je l'ai repris après, enfin des choses très compliquées mais… Y a des moments où un directeur sait quand même, on peut dire tout ce qu'on voudra… ou il sait pas mais il faut qu'il prenne une responsabilité ça ça s'implique pas, enfin quand on gère des gamins de 17 ans, c'est le cas de le dire, le fait de savoir qu'on va signaler, que si on signale il est mort… il est socialement mort heu… (grande inspiration)… C'est pas facile de se dire : c'est pas moi qui juge, moi je signale, j'ai fait mon boulot et je m'en lave les mains quoi, c'est quand même pas simple. »
>
> [Directeur, Formateur BAFA]

Les textes voudraient que tous les faits déviants soient signalés, la réalité sur le terrain est plus complexe et la dimension humaine des relations dans une colo y est pour beaucoup.

En cas de tension dans l'équipe d'animation, la gestion d'un accident ou d'un événement grave ou difficile se complique. Les difficultés de communication sont alors sensibles et les reproches du quotidien refont surface. Par exemple, lors de ce séjour où les animateurs faisaient corps face à un directeur peu investi dans sa fonction, et qui, après la chute d'un arbre sur la jambe d'une jeune fille, ont fait au plus pressé. D'après l'animatrice rencontrée, le rôle des animateurs est de garantir le bien-être physique et psychologique des jeunes. Et si elle a pris l'initiative d'informer les parents dans les moments qui ont suivi l'accident et

l'arrivée des pompiers, elle n'a pas pour autant fait le suivi du dossier après l'hôpital. La partie administrative étant à la charge du directeur. Julia n'a pas laissé de trace écrite de cet événement et doute que le directeur en ait laissé une trace.

> « Moi j'ai fait le plus important, enfin, on a fait avec l'équipe le plus important : mettre la jeune en sécurité, l'emmener à l'hôpital, prévenir ses parents directement et heu voilà. Le plus important avait été fait, et être là pour elle dès le lendemain au réveil pour pas qu'elle soit toute seule et voilà. Nous on avait fait notre part du boulot quoi. Après tout ce qui est paperasses et tout c'est au directeur de le faire. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

Les conflits entre enfants, entre animateurs, entre enfants et animateurs sont normaux. Encore faut-il que le climat de sécurité relationnelle soit effectif pour contribuer à les résoudre. Pour cela, des médiations doivent être mises en œuvre, c'est le rôle que peut (doit ?) jouer le directeur et le cas échéant l'organisateur du séjour. Au terme de la situation, c'est lorsque le climat de sécurité relationnelle n'est pas serein, que les causes à l'origine du conflit ne peuvent être considérées comme « normales » qu'une procédure de signalement est effectuée. Toutefois, en l'absence de définition claire du signalement, de ses objectifs et ses circonstances, il s'agit pour chaque professionnel (l'animateur puis le directeur puis l'organisateur) de considérer si la situation nécessite et/ou justifie de mettre en place une procédure de signalement. La subjectivité de la démarche et la procédure administrative souvent surestimée par les équipes de terrain font qu'une très grande partie des événements sont gérés à l'échelle de la colo, en interne, avec parfois l'intervention d'un tiers (organisateur) pour venir en aide et prendre le rôle de médiateur.

Néanmoins, dans un certain nombre de cas, des animateurs nous ont raconté avoir hésité ou réellement fait des remontées du terrain (autrement dit d'un événement survenu dans le cadre du séjour) au directeur voire du directeur à l'organisateur.

La question du signalement est également liée à l'âge des animateurs et des directeurs, la majorité d'entre eux est jeune, dès lors la légitimité de signaler un événement qui fait débat dans l'équipe n'est pas évidente.

3. Le téléphone portable : une nouvelle gestion du temps

Le signalement est l'occasion d'interroger la frontière entre le privé qui est également le dedans (la colo) et le public qui représente le dehors (l'organisateur du séjour, les services socio-judiciaires concernés, les parents). C'est aussi l'articulation entre l'intime de la colo et la société.

> « Sans aller jusqu'à la prison, mais il y a la crainte ou il y a le fantasme de se retrouver devant un juge en permanence à chaque faute qui sera faite. »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

La possession de téléphones portables par les jeunes modifie le rapport au temps et implique une nécessité du signalement d'événements considérés comme graves par les équipes d'animation lorsqu'elles sont informées. En effet, l'existence du téléphone portable met les équipes en situation d'immédiateté, il y a un temps plus court pour la réaction et pour réfléchir sur la situation vécue par le/les jeunes. Il engendre un risque de film/photos sur les faits qui sont évoqués, qui pourraient constituer des « preuves » en cas de violences ou de pratiques non conformes à celles attendues pendant le séjour. Gérer à distance les parents absents au quotidien n'est pas une évident pour les équipes sur le terrain (Houssaye, 2005).

Dès lors dans ce contexte, la possession de téléphones portables par les jeunes incite les animateurs à signaler davantage d'événements à la direction, car, s'ils sont mal compris, mal interprétés, mal lus, ils pourraient donner lieu à des plaintes de parents.

> « [Le téléphone portable] Cet outil-là fait que je me prends une gifle ou je me suis battu avec un autre ou il y en a deux ou trois qui m'ont coincé dans un coin et qui m'emmerdent, le soir ma mère elle le sait. Le soir à 23 h, elle appelle un directeur de CE ou la mairie en disant : c'est quoi ce machin et tout ça. Qui eux-mêmes appellent le directeur sur place qui n'est pas forcément au courant ! C'est ça le pire ! Donc, tout ça, ça crée une situation qui n'existait pas il y a 10 ans. Oui ça crée des situations d'immédiateté. Il n'y a plus de recul… Oui c'est ça, il n'y a pas le temps pour que les choses se posent, pour qu'on en discute, pour prendre son temps… »
>
> [Michel, Formateur BAFA, BAFD]
>
> « Il y a 10 ans, on pouvait avoir des coups de téléphone deux jours après, de parents qui disent : j'ai bien reçu le courrier de mon gamin qui dit qu'il s'est pris une baffe par machin qu'est-ce qui se passe. Sauf qu'il y avait deux ou trois jours de décalage, souvent l'équipe a été mise au courant, le directeur qu'elle appelle peut dire : oui, bon vous savez, je vais vous passer votre fils, il va vous raconter, je pense que c'était sur le moment depuis il est à nouveau copain avec machin… Quand c'est coup de téléphone et des machins une heure après, il y a le parent qui fait des bonds au téléphone et qui veut qu'on lui donne tout de suite des explications, sur un truc dont le directeur n'est même pas au courant, parce qu'effectivement ça s'est passé dans la salle… C'est les mêmes événements, ça n'a pas changé les événements, mais c'est dans le traitement, dans les suites que ça… Et donc on pourrait avoir tendance effectivement à dire que les événements changent… ou qu'il y en a plus ou… C'est vrai que ça met pas les gens dans les mêmes situations à générer des trucs comme ça… la

> diversité des organisateurs, des publics, des lieux fait que les situations… elles changent… »
>
> [Denis, directeur, formateur BAFA]

Le téléphone portable sert également de contrôle qualité pour les parents, ainsi il s'agit de vérifier en temps réel si leurs enfants ont bien effectué les activités pour lesquelles ils ont payé. Un nombre conséquent d'organisateurs et de directeurs de structures nous ont fait part de l'évolution des attentes des parents. À chaque contrariété, les professionnels de jeunesse craignent un appel des parents leur demandant un remboursement.

> « Moi c'est un élément qui m'apparaît de plus en plus fortement, c'est le type de rapport entretenu par un certain nombre de parents, je ne veux pas dire les parents parce que c'est pas juste, vis-à-vis de l'organisateur, en termes d'exigences, en termes d'attentes… de rapport marchand d'une certaine manière : j'ai acheté ou j'ai pris un séjour pour mon môme, il y avait cheval et escalade, mon môme est revenu super content mais il n'a fait que du cheval parce qu'il se trouve qu'il avait peur de monter et qu'il a fait autre chose ; je veux qu'on me rembourse la moitié du séjour parce que moi j'ai payé ça… et ça se démultiplie… »
>
> [Sid Ahmed, 36 ans, directeur]

Les animateurs et les directeurs redoutent ainsi les plaintes des parents, qui peuvent être parfois justifiées, mais ne le sont que très rarement de leur point de vue.

> « Rien que dans ma ville, les différentes écoles où j'ai pu travailler, d'une école à l'autre t'as des parents très différents en fonction du quartier, en fonction voilà et que t'as des parents dès fois qui viennent dès fois te prendre la tête, mais pour un rien hein. Parce que t'as repris le gamin qu'était en train de taper la gamine d'à côté, tu lui as dit d'aller s'asseoir 10 minutes pour se calmer et une fois qu'il serait calmé il pourrait revenir en activité ; tu vas te faire embrouiller quoi. Tu vois t'es… enfin c'est super difficile, tu peux pas anticiper la réaction des parents. »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

Pourtant, « les temps de vacances et de loisirs sont aussi des temps privilégiés d'éducation, d'épanouissement, d'apprentissage de la socialisation et de la citoyenneté, qui ne peuvent être réduits à des temps de consommation » (Chauvin, 2008, p.160). C'est cette dimension que nous avons voulu souligner tout au long de ce rapport et qui est symbolisée par « pouvoir ne rien faire ».

Vouloir protéger, vouloir se protéger … ou la question de la responsabilité

L'âge des animateurs les met dans une posture difficile. Le rôle d'encadrement leur donne une surresponsabilité. Nombreux sont ceux qui tiennent des propos moralisateurs : « *ils n'ont pas l'âge* », « *ils n'ont pas le droit* », « *ils ne se rendent pas compte de l'importance de la première fois,*

on est là pour les protéger », etc. Les attitudes protectrices de ces animateurs sont confortées par les mesures prises par les directeurs qui interdisent dans les règles de vie les rapports sexuels. Tout se passe comme si le fait de prendre le rôle d'adulte impliquait d'avoir un discours proche de « *faites ce que je dis, pas ce que je fais* ». Il n'est en effet pas facile pour les animateurs, âgés de 17 à 25 ans, et qui vivent leurs premières expériences sexuelles et amoureuses, d'être à l'aise pour en parler à d'autres jeunes. La pression est forte pour eux, il faut être responsable de soi, autrement dit prendre position ou encore développer sa réflexivité. Mais aussi être capable de répondre aux besoins des personnes vulnérables ou dépendantes, ce que l'on retrouve dans les discours d'animateurs qui estiment qu'il faut protéger les jeunes d'eux-mêmes, les mettre en garde, donc les empêcher d'avoir une sexualité. Les organisateurs de séjours que nous avons rencontrés comme les directeurs nous ont fait part de leur difficulté à trouver des directeurs de séjour. Cette situation s'explique en partie par le fait que la plupart des animateurs ne franchissent pas le cap pour être directeur : une grande partie d'entre eux ne se sentent pas prêts, pas capables d'assumer les responsabilités d'un directeur, mais aussi inquiétés par la charge administrative qu'implique la direction d'une équipe d'animateur et la charge d'un groupe de jeunes. Enfin, il y a également une forte concurrence entre les séjours, et ce sont ceux qui offrent les meilleures conditions de travail, de séjour et d'activités qui vivent le moins la pénurie de directeurs. Les accueils collectifs sans hébergement sont également très attractifs pour les directeurs en raison de conditions financières bien souvent plus avantageuses, d'horaires limités et d'une responsabilité davantage partagée à différents échelons.

1. Ne pas jouer à Julie Lescaut… ou les limites de l'animateur confident

Comme le souligne Francis Lebon (2009) « dans l'ensemble du travail social, les formations accordent une large place à l'expérience pratique. Les conditions d'accès au métier d'animateur (jeunesse, compétences relationnelles) reposent largement sur des savoirs profanes et la brièveté des délais d'apprentissage pour tenir le poste ». Ce qui n'est pas sans difficulté lorsqu'une confidence qui sort de l'ordinaire en vient à être énoncée par les jeunes. Une des tâches difficiles pour les animateurs qui deviennent les confidents est de ne pas entrer dans un jeu d'enquêteur ni de justicier. Bien qu'ayant été choisis par un jeune, ils doivent ensuite accepter de déléguer. Les animateurs ne semblent pas tenus par le secret professionnel ; au contraire, peu formés pour faire face aux confidences parfois de violences qui leurs sont faites, il leur est demandé de dire ce qu'ils pourraient récolter comme confidences. La difficulté est alors de ne pas trahir la confiance des jeunes.

« Enfin nous ce qu'on fait en formation, ça ne peut être que ça, et si ce n'est le travail qu'on peut faire et qu'on peut travailler avec les directeurs c'est de comment ils environnent les animateurs pour que ceux-là n'enquêtent pas. Parce que c'est une tentation terrible, soit de cacher, soit d'enquêter. C'est-à-dire de faire parler et pour suivre la situation qu'ils n'arrivent plus à gérer… Ou de susciter ou de questionner avant, parce que bon il y a tout un environnement qui n'aide pas, c'est-à-dire … Pour nous, l'idée c'est pas de faire que les animateurs deviennent des flics. On ne les forme pas à ça. Ils ont cette tentation un peu de fouiller et de vouloir chercher, en jouant à Julie Lescaut, mais c'est quelque chose qu'on essaie de leur dire en formation : chacun son boulot. La difficulté étant de savoir où commence le boulot d'animateur, où il s'arrête, où se situe le directeur, où il s'arrête. Notamment quand il y a des histoires de sexualité, certains animateurs vont chercher à savoir des choses qui ne les regardent pas, d'autres vont fermer les yeux et faire l'autruche. Notre boulot c'est de leur dire que les ados ne vivent pas dans une bulle UHT, mais dans la vraie vie. Donc c'est un peu idiot de dire : « les relations sexuelles sont interdites » ça sert à rien. Dans la vraie vie, ils ont une sexualité les ados, les colos c'est aussi la vraie vie ! »

[Formateur BAFA, BAFD]

2. Des événements qui concernent bien souvent la vie quotidienne hors ACM

Les centres de vacances peuvent être des lieux où des situations extrêmement violentes (malnutrition, maltraitance, mal être…) vécues par les jeunes se révèlent (Chauvin, 2008) et les jeunes animateurs sont souvent pris au dépourvu. En effet, les ACM sont un lieu et un moment propices à la libre parole et aux confidences des jeunes vers des adultes qu'ils considèrent comme proches et sensibles. Ainsi comme nous l'avons déjà expliqué, nombreux sont les jeunes qui racontent que ni trop jeunes, ni trop vieux, « *les animateurs, on peut leur parler comme à des adultes, sans que ce soit des parents* ». Par conséquent, ceux-ci recueillent parfois malgré eux des confidences sur le quotidien familial des jeunes.

Ces moments très personnalisés et privilégiés qui permettent de libérer la parole des jeunes sont peu anticipés par les animateurs et ce, d'autant qu'ils sont peu expérimentés. Cette dimension est en effet peu voire pas abordée dans le cadre des formations BAFA.

> « Le travail sur la maltraitance y compris sexuelle est basé sur les textes et sur les obligations faites du côté de l'éducateur, là où il est … Le signaler, et de signaler au sens où c'est dit. Enfin quand on peut le travailler, moi ce qui peut-être dit, alors là auprès des animateurs j'y crois pas cinq minutes même si c'est fait ; pour avoir mesuré l'effet. C'est-à-dire que, on peut parler de n'importe quoi à des animateurs en BAFA, tant qu'ils l'auront pas vécu ça n'existe pas. Donc après ce qui peut se passer ça tiendra certainement du directeur, comment il a réagi face à une situation, et comment il a indiqué, ou comment il a… initié la relation éducative par rapport à ça avec les animateurs. Au niveau du directeur c'est un travail sur la maltraitance et on peut dire, très banal, très classique, mais il peut se passer ailleurs, c'est-à-dire heu : un signalement et pas d'attitude d'enquête ou d'interrogation… la mise à distance et le signalement le plus rapide possible… Et après, bon après la difficulté sur le terrain, on peut pas la mesurer hein : comment les gens vont faire. Mais dès qu'un gamin a parlé de quelque chose et généralement, sur les exemples qu'on a, le problème est moins sur des signalements d'événements vécus pendant le séjour, qu'ils sont une donnée d'éléments vécus en dehors du séjour, et là où ils parlent ils mettent effectivement les animateurs en difficulté. »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

Les récits de violences subies dans le cadre familial sont des moments marquants pour les animateurs comme pour les directeurs. Ils parlent alors d'un sentiment d'impuissance puisque d'une part les faits se sont déroulés dans la sphère privée et d'autre part parce qu'ils ne sont pas du tout formés à faire face à ces situations. La vie en communauté, le fait de partager le quotidien facilite et accélère la parole et la confiance que les jeunes peuvent avoir dans les adultes. Au bout de quelques jours parfois, ils parlent de leurs parents

décédés, de leurs difficultés à l'école, d'une engueulade avec leur meilleur.e ami.e ou encore des violences qu'ils subissent au collège. Ce n'est pas pour autant que cela est aisé à gérer par les animateurs, souvent pris au dépourvu et peu formés pour faire face aux attentes de ces jeunes. Par exemple, une jeune fille qui raconte le décès de sa mère à une animatrice, souhaitant partager sa peine et son chagrin.

> « Des enfants, des jeunes, qui me disaient qu'un de leurs parents était décédé par exemple. Je me rappelle d'une petite qu'avait, quand on était partis en colo, qu'avait mis une photo sous son oreiller et quand je suis allée, quand je suis partie lui dire bonne nuit elle m'a sortie la photo, et elle m'a dit : voilà, c'est maman, elle est morte y a pas longtemps, voilà, et puis elle se mettait à pleurer, voilà c'était très très dur pour elle, voilà… »
>
> [Julia, 24 ans, animatrice]

L'absence des parents, de la famille et des amis, lorsqu'elle se ressent, est mise en mots par les jeunes. Ils cherchent alors bien souvent à décrire leurs sentiments et l'absence qu'ils vivent, et c'est parfois dans ces occasions qu'ils évoquent leur quotidien et se racontent. Parmi les moments les plus propices aux récits on peut citer le coucher et les temps calmes de la journée, mais également les temps de randonnée, où il s'agit de marcher, de se dépasser. Les discussions qui démarrent bien souvent sur des futilités aboutissent parfois à des récits plus intimes. Si les professionnels de l'animation s'accordent à dire que d'énormes progrès ont été réalisés par les services spécialisés dans l'accompagnement et la prévention de ces situations tragiques (Chauvin, 2008), il n'empêche qu'un certain nombre des animateurs rencontrés nous ont fait part de leurs difficultés à faire face à ces situations.

a. Ne pas être seul pour gérer un signalement… ou la difficulté du travail en équipe

> « Après [les animateurs] ont une idée, ils ont une image de la responsabilisation qui est au-delà du réel. Parce que très rapidement ils se pensent responsables de tout. C'est-à-dire, d'un seul coup, l'animateur quand il est en formation y a pas de directeur hein, il est tout seul. »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

Partager des valeurs, des règles

La question des relations entre animateurs est primordiale et structurante. Quand les possibilités de dialogue entre animateurs ne se maintiennent pas, l'organisation risque fort de devenir flottante (Houssaye, 2005). Même si, toutes les enquêtes le montrent et notre

enquête de terrain le confirme, ce qui fait « tenir » une colo, c'est la qualité des relations entre enfants (ou jeunes) et animateurs. Si cet élément manque, le reste ne peut pas s'effectuer.

> « L'animateur ou l'animatrice qui est confronté à des situations de cet ordre-là en l'occurrence, on peut espérer ou on peut dénoncer, si ça n'est pas le cas, comme tu l'évoquais il n'est pas tout seul, il est dans une équipe et que la question… Enfin c'est pas que un hasard si on met en avant la question du travail en équipe, du projet d'équipe, des modalités de travail en équipe, donc des espaces de paroles, d'échanges dans l'équipe… »
>
> [Formateur BAFA, BAFD]

Être directeur, c'est aussi être animateur, mais c'est surtout avoir le souci du bien-être des enfants et des jeunes, des animateurs et le souci du bon déroulement de la colo. Cela implique parfois de repréciser, de réexpliquer certains points de fonctionnement ou d'accompagner les animateurs qui sont en difficulté. « Si on ne peut modifier le groupe d'animateurs, il ne reste plus qu'à pallier le manque de relations par le renforcement de l'organisation et, par exemple, à faire en sorte que toutes les tâches de la journée à venir soient réparties pour que l'on obtienne une apparence de cohérence » souligne Jean Houssaye en tant que directeur de centre et chercheur.

Il n'est pas toujours simple d'expliquer aux animateurs que ce qu'ils font n'est pas toujours adapté.

Conclusion

Chaque colonie de vacances est unique, de même que les souvenirs qu'elle laisse. Chaque groupe construit en effet une histoire qui lui est propre pendant la période de son séjour. Malgré les remarques fréquentes sur la qualité de la nourriture, sur la propreté des sanitaires ou encore le manque d'eau chaude dans les douches, les jeunes que nous avons rencontrés sont dans une très grande majorité contents d'être/d'avoir été en colo. Même si, lorsqu'on les écoute, ils ont un certain nombre de remarques et d'observations parfois négatives à faire (notamment à l'occasion des « Purs moments de vérité »), il n'empêche que dans l'ensemble ils s'accordent avec les animateurs pour dire qu'il fait bon vivre en colo.
Un « bon » groupe, au sens d'un groupe qui partage des valeurs communes et dans lequel les relations entre jeunes mais aussi entre jeunes et animateurs sont intenses, peut se former dès le voyage de départ et se maintenir jusqu'aux larmes du retour. Il peut aussi se construire au fur et à mesure, l'essentiel étant qu'il se forme. Le cas échéant, les motivations des jeunes comme celles des animateurs sont moins prégnantes, et même, en cas de groupe « mou », elles peuvent entraîner la démotivation de l'équipe d'animation qui parvient difficilement à faire « semblant » en comblant les vides.

Si, comme le dit Jacques Chauvin, « l'offre de séjours est d'une richesse extraordinaire, qui permet à chacun de satisfaire ses envies », force est de constater qu'un nombre non négligeable de jeunes rencontrés n'avaient pas connaissance du type de séjour dans lequel ils étaient inscrits. Sport, théâtre, cirque, autant de thèmes qui concernent les séjours et dans lesquels ils se trouvent envoyés par leurs parents. C'est ainsi l'occasion d'interroger la place et le rôle des jeunes dans le choix du séjour, puis de comprendre l'investissement de ces mêmes jeunes au cours du séjour. Pourtant les discours des animateurs comme ceux des jeunes se rejoignent sur l'importance d'associer les jeunes en amont du séjour et de l'impliquer dans ses futures vacances de manière à lui permettre de se les approprier.

1. Des vacances entre jeunes

Si la colonie est un espace si séduisant pour une majorité de jeunes, c'est qu'elle met en présence les membres d'une même génération. C'est bien la force de l'intragénérationnel qui rend l'expérience de la colonie si cruciale pour les jeunes, et ce, malgré le fait qu'ils ne possèdent pas toujours les même références culturelles. Mais c'est aussi parce que le temps de la colonie diffère du temps du collège et du lycée où les hiérarchies s'établissent sur la

base de l'âge, que les colonies sont tant appréciées par eux. La colonie est un endroit où, contrairement à l'établissement scolaire qu'on fréquente, on a la possibilité de sortir du rôle dans lequel l'appartenance familiale et amicale et plus généralement les pairs vous enferment. Comme le soulignait une jeune adolescente, quand on arrive en colo « on n'a pas de passé ». C'est pourquoi la colonie permet d'expérimenter de nouvelles choses et de nouveaux rôles. Par ailleurs, en colonie, l'âge joue un rôle important mais de façon moins différenciatrice que dans la vie au collège ou au lycée, de même que la compétition. L'essentiel c'est de participer, même si gagner c'est toujours mieux !

Les histoires sentimentales ne sont pas toujours centrales dans les récits de colo, mais, lorsque le thème est abordé, on se rend compte de leur intensité. Les propos des jeunes rencontrés mettent en évidence que les conditions de départ, les conditions matérielles et d'encadrement influencent leur rapport aux autres, et donc leurs éventuelles aventures sentimentales et affectives. Dans les représentations des jeunes, les colos sont un lieu de rencontres amoureuses. Le déroulement des colos, hors du temps quotidien, favorise le passage à l'acte, comme si cela permettait de s'émanciper, là encore, du rôle qu'on adopte au collège et au lycée, l'été étant également propice aux premiers rapports sexuels.

2. Ce qui marque : une plus grande autonomie

L'autonomie ou le manque d'autonomie sont aujourd'hui évoqués par les animateurs les plus expérimentés et les directeurs de colonie de vacances pour qualifier les jeunes « dynamiques » et « adolescents », et les jeunes « encore dans les jupons de leurs mamans », considérés comme des « bébés ».

Le cadre de la colonie de vacances composée d'adolescents (et de préadolescents), c'est-à-dire de jeunes âgés de 13 à 17 ans, permet aux jeunes de sortir seuls, de gérer leur chambre, avoir une vie de groupe entre jeunes, décider de ses activités, avoir des horaires moins contraints que dans le temps scolaire, etc. C'est aussi l'occasion de mettre à distance les règles de l'école, de pouvoir sortir des étiquettes de « bons » et « mauvais » élèves. Mais c'est un lieu qui offre pour un temps donné la possibilité de sortir de la sphère familiale. En colo, les jeunes ne sont plus « enfants de » et se trouvent éloignés des tensions et pressions familiales.

Dans le même temps, la colo c'est l'apprentissage d'un mode de fonctionnement, de règles spécifiques dictées par des jeunes encadrants. Pendant ces séjours, les jeunes bénéficient d'une autonomie plus grande en termes de déplacements, de sorties nocturnes (jusqu'à 1h du matin dans certains séjours) mais aussi sont autorisés à tester la confiance des adultes et

à se tester par rapport aux règles. Ainsi, l'expérience de la colonie de vacance participe pleinement à la construction identitaire des jeunes, notamment dans son organisation, dans le pouvoir de décision et de choix dont ils peuvent bénéficier. C'est l'occasion de tester ses acquis mais aussi de se découvrir autrement, notamment grâce aux activités de loisirs (sport, théâtre, musique…) qui contribuent à développer et mettre en scène différentes facettes identitaires.

C'est peut-être aussi en colonie, ce temps de rupture avec le quotidien, que les jeunes se sentent écoutés plus qu'ailleurs.

En donnant aux jeunes la possibilité de passer leurs premières vacances entre jeunes et de partager un quotidien, la colonie constitue un moment autorisant la proximité physique des corps et du vivre ensemble. C'est une autre raison qui explique que les colonies soient des temps d'expériences et d'expérimentations pour les jeunes, temps qui participent à la construction de soi.

La colo offre aux jeunes l'occasion de se confronter aux autres, de vivre ensemble, de tester d'autres modèles que les modèles familiaux et amicaux qu'ils connaissent dans leur quotidien. En d'autre termes, elle est d'une certaine manière le lieu de confrontation à l'altérité.

C'est un espace de socialisation dans lequel les jeunes vont vivre pendant un temps court une part de leur expérience de loisirs et de vacances. En tant qu'expérience non exclusive des vacances (puisque la colonie ne couvre pas tous les temps de vacances et de temps libre), les colonies de vacances participent à la diversification des expériences socialisatrices (en plus de l'école, des clubs sportifs, ou encore de la participation associative) et en cela participe à la construction identitaire. C'est l'occasion pour les jeunes de se confronter à une autorité jeune, celle des animateurs, qui peut être négociée jusque dans une certaine limite, mais aussi d'avoir des temps à eux qu'ils doivent organiser pour eux.

Bibliographie

Adam C., Fraene D., Jaspart A., Van Praet S., « Enfermement des mineurs poursuivis pour "agression sexuelle sur mineur". Une analyse croisée des modes de connaissance dans le traitement d'une catégorie émergente », *Déviance et société*, 33.1, 2009, pp. 69-93

Amsellem-Mainguy Y., *La contraception d'urgence. Analyse des pratiques contraceptives de jeunes femmes*, Thèse de sociologie sous la direction de F. de Singly, soutenue à l'université Paris Descartes, 2007.

Amsellem-Mainguy Y., « Jeunes et alcool : consommation en baisse, ivresses occasionnelles en hausse », *Jeunesses : études et synthèses*, n°3, 2011.

Amsellem-Mainguy Y., Mardon A., *Analyse des fiches de signalement pour événement grave à caractère sexuel entre mineurs dans les accueils collectifs de mineurs entre 2007 et 2010*, INJEP, 2011.

Bacou M., *Parcours sexués et processus de professionalisation dans les métiers de l'animation en accueil de loisirs*, Thèse de doctorat soutenue à l'université Toulouse le Mirail sous la direction de Nicky Le Feuvre, 2010.

Bajos N., Bozon M., *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008.

Bier B., « Le temps des loisirs, enjeu éducatif et démocratique », *Projet*, n°320, 2011, pp. 39-46.

Carra C., « Violences à l'école : évolutions et interrogations », *Regards sur l'actualité*, août-septembre, n°363, 2010, pp. 13-30.

Carrié J., « Mirer le genre dans le travestissement : le flou identitaire dans l'art contemporain », in Welzer Lang D., Zaouche Gaudron C., *Masculinités état des lieux*, Toulouse, Érès, 2011, pp. 163-173

Chauvin J., *Les colonies de vacances. Domaine privilégié de l'éducation populaire*, L'Harmattan, Paris, 2008.

Dalbert C., « Le besoin de justice et le développement des adolescents à l'école et au dehors », in M. Duru-Bellat et D. Meuret, *Les sentiments de justices à et sur l'école*, De Boeck Université, 2009, pp. 57-71.

Gillet JC., Raibaud Y., (dir), *Mixité, parité, genre dans les métiers de l'animation*, l'Harmattan Paris, 2006.

Glasman D., 2010, « L'internat dans l'expérience scolaire », *Agora débats/jeunesses*, n°55.3, pp. 109-124

Goffman E., *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps,* Minuit, Paris, 1975 [1re éd. 1963].

Guionnet C., Neveu E., *Féminin/masculin. Sociologie du genre*, Armand Colin, Paris, 2009.

Hamel C., « Devenir lesbienne : le parcours de jeunes femmes d'origine maghrébine », *Agora débats/jeunesses*, n°60, à paraître en 2012.

Houssaye J., *C'est beau comme une colo*, Matrice, Vigneux, 2005.

Juhem P., « Les relations amoureuses des lycéens », *Sociétés contemporaines*, 21, 1995, pp. 29-42.

Lagrange H., Lhomond B., *et al.*, *L'entrée dans la sexualité. Les comportements des jeunes dans le contexte du sida,* La Découverte, Paris, 1997.

Lagrange H., « Le sexe apprivoisé ou l'invention du flirt », *Revue française de sociologie*, vol. 39, n°1, 1998, pp. 139-175.

Lebon F., *Les animateurs socioculturels*, La Découverte, Paris, 2009.

Lepoutre D., « Action ou vérité. Notes ethnographiques sur la socialisation sexuelle des adolescents dans un collège de banlieue », *Ville École Intégration*, n°116, mars, 1999, pp. 171-184.

Mardon A, « Génération Lolita : stratégies de contrôle et de contournement », *Réseaux*, 1999, pp. 111-132.

Mardon A., « Sociabilités et travail de l'apparence au collège », *Ethnologie française*, n° XL, 1, « Nouvelles adolescences », 2010, pp. 39-48.

Metton C., *Devenir Grand. Le rôle des technologies de la communication dans la socialisation des collégiens,* Thèse de sociologie soutenue à l'EHESS, sous la direction de D. Pasquier, 2006.

Mucchielli L., « Les bandes et la question des viols collectifs », in M. Mohammed, L. Mucchielli, *Les bandes de jeunes, des blousons noirs à nos jours*, La Découverte, Paris, 2007, pp. 167-202.

Pasquier D., « La culture comme activité sociale. », in E. Macé et E Maigret, *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde,* Armand Colin, Paris, 2005.

Peretti-Watel P, Seror V., Du Roscoat E., Beck F., « La prévention en question : attitudes à l'égard de la santé, perceptions des messages préventifs et impact des campagnes », *Évolutions*, n°18, INPES, juillet 2009.

Réau B., *Les Français et les vacances*, CNRS éditions Paris, 2011.

Réau B., Cousin S., *Sociologie du tourisme*, La Découverte, Paris, 2009.

Singly de F., *Les adonaissants*, Armand Colin, Paris, 2006.

Rault W., « Parcours de jeunes gays dans un contexte de reconnaissance », *Agora débats/jeunesses*, n°57, 2011, pp. 7-22

Annexe – Présentation des enquêté·e·s

Tous les prénoms des enquêté.e.s ci-dessous ont été modifiés pour garantir leur anonymat. L'ensemble des données les concernant est extrait des entretiens. La quasi-totalité des entretiens ont été enregistrés et intégralement retranscrits.

Entretiens réalisés avec 38 jeunes filles et garçons âgés de 13 à 18 ans

Adjoua, 14 ans, 2 colonies de vacances

Adjoua part pour la deuxième fois en colo. Elle a décidé de ne jamais refaire le même séjour pour essayer le plus d'activités possible. Par contre, elle conserve des liens avec les amis qu'elle a rencontrés l'an dernier via les réseaux sociaux. Au cours de l'année, avec ceux qui habitaient près de chez elle, elle a été au cinéma et manger des glaces.

Anaïs, 15 ans, 9 colonies de vacances

Experte en colonie, Anaïs est en vacances au centre des Galets. Elle trouve que plus elle grandit, mieux c'est en raison des libertés croissantes qui sont accordées aux jeunes par les animateurs. Contrairement au collège, les colos sont un moment où il est possible de « jouer » avec des garçons sans ambiguïté. Dans chaque séjour ou presque, elle a apprécié le jeu de déguiser les garçons en filles. La vie dans les chambres est aussi pour elle importante, dans la colo où nous l'avons rencontrée, les filles de sa chambre ont mis en commun toutes leurs affaires (trousse de toilette comprise). Petit groupe à l'intérieur du groupe, elles font aussi des plans la nuit pour rejoindre les garçons sans être vues, un peu « comme dans *Prison break* ».

Mère : Fonctionnaire des impôts
Père : Directeur d'agence bancaire
Fratrie : 1 frère 10 ans ; 1 sœur 12 ans
Habite à Vincennes (94)

Arthur, 15 ans, 1 colonie de vacances

Au moment où nous l'avons rencontré, Arthur fait sa première colonie de vacances. Celle-ci se déroule au centre du Soleil. Son départ a été provoqué par le divorce de ses parents, ces derniers ont estimé que ce séjour lui permettrait de prendre l'air. Il est plutôt seul dans le séjour et a du mal à se faire des « amis », néanmoins il profite des activités et trouve que la vie en colo est plus « facile » qu'au lycée, notamment parce que les jugements des autres sont moins violents. Il regrette un peu n'avoir jamais songé à partir plus tôt en colonie de vacances et envisage d'y retourner l'année prochaine.

Pour faire comme les autres, il s'est inventé une histoire d'amour qui se serait déroulée avec une jeune fille fréquentant le même camping avec ses parents. Lorsque sa sœur jumelle, fréquentant le même séjour, les autres jeunes et les animateurs ont voulu en savoir davantage, Arthur a construit cette histoire romantique dans son imagination. Ce n'est que le dernier soir, que sa sœur a découvert que c'était un mensonge. Elle décida alors d'en informer les animateurs.

Mère : secrétaire
Père : sans profession
Fratrie : 1 sœur jumelle
Habite à Villepinte (93)

Béa, 16 ans, 2 colonies de vacances

Béa en est à sa deuxième colonie au centre du Lyret. Elle apprécie particulièrement son séjour, les filles de sa chambre et les moniteurs. Elle souhaite passer son BAFA pour animer à son tour des séjours.
Vit à Tours, parents divorcés.

Chloé, 15 ans, 2 colonies de vacances

La colo pour Chloé c'est d'abord les activités sportives, d'où le fait qu'elle soit au centre des Galets. Elle a accepté d'y aller suivant l'idée de ses parents, uniquement parce que plus de la moitié du temps était dédiée à une pratique sportive aquatique. Elle ne se prétend pas experte des colos, mais regrette que les animateurs aient une vision unique des jeunes, elle redira plusieurs fois dans l'entretien que « tous les jeunes n'aiment pas le rap ».
Mère : Agent immobilier
Père : Egyptologue
Fratrie : 1 sœur de 12 ans
Habite à Paris (75)

Cyrielle, 15 ans, 1 colonie de vacances

Cyrielle n'est partie qu'une seule fois en colonie de vacances. Il s'agissait d'un séjour organisé par son club d'escalade, encadré par un moniteur et par deux animateurs. Lors de ce séjour, elle a particulièrement apprécié de pouvoir embêter les garçons en faisant chavirer leur barque ou encore en rassemblant toutes les filles pour faire un dortoir commun.
Mère : Avocate
Père : Chef d'entreprise
Fratrie : 0
Habite à Argenteuil

Damien, 15 ans, 5 colonies de vacances

Damien a participé à sa première colonie à l'âge 9 ans. Son dernier séjour date d'avril 2011. Les moments forts et marquants ont été pour lui une bataille de polochons monstrueuse, et les différents sports qu'il a pu pratiquer (voile, vélo). Damien n'hésite pas à affirmer à propos des colo : « Toutes les colonies que j'ai faites, je les ai aimées ». Il apprécie particulièrement la gentillesse des animateurs et le fait de pouvoir partir avec des amis qui sont dans son collège. Il est par ailleurs déjà parti avec son frère qui est proche de lui en âge. Pour lui, les colonies permettent de « nous faire grandir mentalement ». Il a participé au séjour à vélo qui ralliait C. à B. et qui lui a permis de changer le regard qu'il portait sur lui-même « Je me suis étonné » explique-t-il. Ce séjour lui a aussi permis d'apprendre la solidarité dans le groupe : « Parce que quand y en a un qui y arrive pas trop, on l'aide. » Et il a particulièrement apprécié l'autonomie qui était laissée aux jeunes par les animateurs.
Mère : NR
Père : NR
Fratrie : 5 frères
Habite dans le 92

Dylan, 17 ans, 3 colonies de vacances

La première colo de Dylan était quand il était petit. Puis il a décidé d'y retourner depuis ses 16 ans pour partir en vacances sans ses parents. Pratiquant du sport régulièrement (surtout des sports urbains type roller, skate…), Dylan a choisi de partir en vacances en colonie pour tester de nouveaux sports. Malgré sa pratique sportive qu'il considère intense, dans chacune de ses colos, il s'est impressionné. Il est en colonie au centre du Soleil.
Mère : Comptable
Père : NR
Fratrie : NR
Habite à Mantes la jolie (78)

Flavie, 15 ans

Flavie a fait sa première colonie à l'âge de 7 ans. Elle continue de partir essentiellement pour faire du ski et passe le reste de ses vacances avec sa famille. Elle est toujours partie avec la ville de C., et appréciait de retrouver chaque année les mêmes jeunes. Cette année, elle n'a pas retrouvé son groupe habituel et a peu apprécié son séjour. Elle a été choquée de constater que certains fumaient du cannabis et se couchaient très tard. Elle s'est sentie en décalage par rapport à ce groupe qui venait pour une grande partie « des cités » de la ville.

Mère : Institutrice
Père : Ingénieur
Fratrie : un frère et une sœur
Habite à Bois-Colombes (92)

Florian, 14 ans, 4 colonies de vacances

Florian est le frère de Damien avec lequel il est parti plusieurs fois en colonie de vacances. Il aime particulièrement le fait de pouvoir rencontrer des gens en colo et de s'y attacher.

Mère : NR
Père : NR
Habite à Colombes (92)

Guillaume, 16 ans, 11 colonie de vacances

Guillaume est déjà venu au centre du Lyret. Il apprécie tout particulièrement le séjour de cette année axé sur les activités de montagne à cause de l'ambiance, précisant « qu'on est tous ensemble », c'est-à-dire qu'il n'y a pas de clans. En colonie, il apprécie le fait de faire des découvertes, la vie de couple, et de se faire de nouveaux amis. Il aime également la possibilité qui lui est donnée de se promener seul dans le village, qu'il voit comme une liberté. Il oppose la vie au lycée, où les amitiés se réduisent à l'échelle de la classe qu'on fréquente alors que, dans la colo, « on est tous amis ».

Habite dans la Drôme.

Héléna, 15 ans, 3 colonies de vacances

Héléna est déjà venue au centre du Lyret, il y a deux ans. Comme sa copine Sarah, Héléna est très déçue par son groupe. Elle qui se décrit comme quelqu'un de joyeux et vivant, se trouve changée ici du fait de l'ambiance.

Inès, 14 ans, 5 colonies de vacances + scoutisme

Inès a toujours voulu partir en colo, ce n'est qu'à partir de ses 10 ans (passage au collège) que ses parents (surtout son père) ont accepté qu'elle parte. Cette fois ci, elle a choisi avec sa mère le centre du Soleil, parce qu'il y a des activités aquatiques. C'est l'occasion de prendre l'air, de changer de quotidien et d'avoir des choses à raconter en rentrant. Rencontrer des gens est primordial pour elle, et les colos sont un moment idéal pour se faire de nouvelles copines et avoir des petits copains. Faire placard commun avec les filles de sa chambre, se faire maquiller, habiller sont aussi des moments forts pour elle. Enfin, la relation avec les animateurs, la confiance qui s'installe entre jeunes et animateurs sont des preuves pour elles que « plus on donne de liberté, moins on est tenté de faire des bêtises ».

Mère : Médecin
Père : Trader

Fratrie : 2 sœurs (16 et 20 ans) qui ne sont jamais parties en colo
Habite à Lille (59)

Jessica, 16 ans, 4 ou 5 colonies de vacances

Jessica a participé à deux colonies de vacances quand elle était petite. Ce n'est que depuis ses 14 ans et demi, sous l'impulsion d'une de ses copines, qu'elle a réessayé les colonies de vacances avec sa ville. Pour elle, c'était pour les enfants, mais finalement son expérience dans un séjour en Bretagne l'a motivée à recommencer. Ce qu'il l'a surtout marquée c'est de pouvoir défier l'autorité des animateurs, des adultes encore jeunes. Elle a pu expérimenter le pouvoir de décision du groupe de jeunes en termes d'emploi du temps et d'organisation de la vie quotidienne. Plus que les activités, ce sont les moments de vivre ensemble et d'entre soi qu'ils l'ont marquée et qu'elle cherche lorsqu'elle repart en colo.

Mère : Chargée de mission à la mairie
Père : Restaurateur

Fratrie : 1 frère de 9 ans ½
Habite à Colombes (92)

Jules, 13 ans, 30 colonies de vacances

À chaque vacances, les parents de Jules l'envoient en colonie de vacances. Lui n'aime pas ça, il préfèrerait rester chez lui pour lire, jouer à des jeux vidéo et voir ses « vrais amis ». Ainsi, c'est à contrecœur que Jules part 4 à 5 fois par an (Noël, hiver, Pâques, et un ou deux séjours l'été). Il se considère comme asociable, n'a pas envie de rencontrer d'autres jeunes ni de se faire des amis, ceux qu'il a lui suffisent. Il n'aime pas la vie en groupe. Sa seule satisfaction est quand il fait du sport, à condition que les animateurs sportifs soient à la hauteur. S'il ne peut choisir ses vacances, ses parents lui réservent toutefois des sports individuels qui lui permettent d'éviter de trop fréquenter le groupe.

Au cours du séjour dans lequel nous l'avons rencontré, Jules vit à l'écart du groupe, il reste seul la plupart du temps, et dès qu'il peut s'isole pour lire. Il n'aime pas la musique des autres et préfère l'opéra et le jazz. Il juge avec condescendance les veillées et les boums, estimant que les animateurs font des efforts mais qu'ils sont ridicules lorsqu'ils se déguisent.

S'il a accepté de répondre à l'entretien, c'est pour participer à une recherche sociologique. Dans un premier temps réservé, il avoue au bout de 20 minutes avoir subi des violences la veille dans sa chambre (cf. Partie 2, partie sur les violences sexuelles). S'il n'en a parlé à personne, c'est qu'il estime que les adultes présents ne le comprennent pas, notamment parce qu'ils n'ont rien en commun.

Après l'entretien, je l'informe que compte tenu des violences qu'il dit avoir subi, je dois en référer au directeur du séjour et à l'organisateur. Après une petite discussion, il accepte. L'entretien s'est déroulé le dernier jour de la colo, les jeunes concernés par ces violences

ont été convoqués par le directeur du séjour et après discussion, les adultes ne jugeront pas opportun d'appeler les parents.

Mère : NR
Père : Directeur de laboratoire électrotechnique
Fratrie : aucun
Habite à Paris (75)

Karim, 17 ans, plusieurs séjours avec sa ville

Karim a participé à un projet axé autour de la pratique du vélo et de circuit ralliant sa ville et d'autres villes de province. Il fait partie de ceux qui apprécient les colonies parce qu'elles permettent de tisser des liens forts avec les animateurs et de « sortir de sa ville ». Lors de sa dernière colonie, il a tout particulièrement été marqué par les filles du groupe qui jouaient au foot avec les garçons.

Mère : Garde des enfants
Père : Chauffeur Livreur
Fratrie : 1 sœur
Habite à Colombes (92)

Laure, 14 ans, 1 colonie de vacances

Laure vit sa première colo au centre du Lyret. Elle apprécie tout particulièrement de rencontrer et de se lier d'amitié avec des gens qu'elle ne fréquente pas habituellement. Elle aime tout particulièrement les filles de sa chambre, plus âgées, mais avec lesquelles elle s'entend bien, et apprécie le fait de vivre sans ses parents.

Mère : NR
Père : NR
Habite dans la Drôme

Laurent, 18 ans, 10 ans de colonies de vacances

Laurent vient juste d'avoir 18 ans. Il vit en famille d'accueil et suit une formation de maçon. En colonie, il apprécie surtout le fait de pouvoir rencontrer des filles, ce que son métier lui permet rarement de faire.

Léa, 15 ans, 8 colonies de vacances

Léa n'a qu'une envie : partir avec ses copines en vacances. Si ses parents refusaient jusqu'à ses 15 ans de la laisser partir, elle a réussi à négocier de partir en colo au centre du Soleil, argumentant que la colo était un premier test. Ni sportive, ni attirée par le théâtre ou la musique, Léa a choisi une colo où le temps libre et les plages font partie du programme.

Mère : NR
Père : Enseignant
Fratrie : 1 sœur de 12 ans
Habite dans un village à côté de Toulouse (31)

Lise, 13 ans, 2 colonies de vacances

Lise vit sa deuxième colonie au centre du Lyret. Elle apprécie particulièrement le fait de vivre en collectivité et souligne que la vie en colonie permet d'apprendre à être sociable. Comme son amie Laura, elle constate que les colonies de vacances permettent de se lier plus facilement avec les garçons parce que les parents sont absents. Dans cette colonie, elle a été marquée par la première boum et par le fait de s'être fait punir un soir alors qu'elles discutaient avec des garçons après l'heure du coucher. Cette punition, loin de la rendre malheureuse a resserré les liens de son groupe d'ami(e)s.

Manon, 16 ans, 3 colonies de vacances

Mascotte du groupe de filles dans la colo, Manon impose la mode dans le séjour. Partie avec une valise « énooorme », elle est fière de pouvoir rhabiller toutes ses nouvelles copines. L'année passée, Manon était déjà partie dans cette colo mais, à 16 ans, elle a plutôt le sentiment d'être partie « entre copains », le centre du Soleil s'y prêtant bien.

Mère : cadre dans une entreprise — Fratrie : aucune
Père : chercheur en médecine — Habite à Lyon (69)

Marwan, 17 ans, part en colonie de vacances depuis l'âge de 9 ans

Marwan fréquente le centre préadolescent de sa ville où il pratique les percussions et se produit en spectacle. Il apprécie de partir en tournée avec le groupe de jeunes percussionnistes, de découvrir de nouvelles villes, de se faire des amis. Il a fait plusieurs colonies avec le service vacances de sa ville. Il aime tellement l'ambiance qui règne lors de ces moments qu'il envisage à côté de son cap électrotechnique de passer son BAFA. Marwan a pourtant eu un accident grave en colonie de vacances, puisqu'il s'est fait renverser par une voiture, mais sans faire référence à cet événement lorsque nous l'avons rencontré.

Père : NR — Vit à Colombes
Mère : NR

Océane, 16 ans, 7 colonies de vacances

Océane est une habituée des colonies de vacances. Elle envisage de passer son BAFA dès l'an prochain pour passer de l'autre côté de la barrière. Si elle aime les vacances, c'est notamment pour pouvoir dormir tout en faisant quelques activités comme l'Aqualand ou des sorties nocturnes. Elle choisit les séjours avec sa mère en feuilletant les catalogues. Cette année, elle a réussi à motiver une copine pour venir avec elle au centre du Soleil.

Mère : monitrice d'auto-école — Fratrie : 2 frères de 17 et 19 ans
Père : coursier — Habite à La Roche-sur-Yon (85)

Olivia, 14 ans, 1er colonie de vacances

Olivia aime l'ambiance de cette colo au Lyret, et considère que pour une première fois « c'est pas mal ». C'est elle qui s'y est inscrite pour participer à un séjour axé sur l'anglais.

Oriane, 16 ans, 5 colonies de vacances

En séjour d'anglais. Habite en région parisienne. Elle considère que les colonies aident à grandir et apprécie le fait qu'en colo, on n'a pas de passé.

Romain, 15 ans, part en colonie de vacances depuis l'âge de 5 ans

Romain est un adepte des colonies de sa ville. C'est le fait de voir partir son frère aîné en colonie qui lui a donné envie de partir également : « je le voyais partir et moi je pleurais parce que je partais pas ». À propos des colo auxquelles il a participé il déclare : « Ben je pense que tous les moments, ils sont marquants dans les colo, on se souvient de tout. ». Lors de notre rencontre, il se prépare à partir pour sa première colo itinérante qu'il qualifie de premier « vraie colo d'ado ».

Prof du père : technicien réseau — Fratrie : 1 frère
Mère : formatrice — Habite à Courbevoie

Rosalie, 14 ans, 1 « vraie » colonie de vacances, des mini-camps avec la ville

Les parents de Rosalie ont longtemps refusé qu'elle parte en colonie de vacances de peur qu'elle ne s'intègre pas, qu'elle ne s'y fasse pas d'ami.e.s. Le passage au collège et l'expérience positive de minicamps avec la communauté de communes ont été dans le sens d'une acceptation progressive de l'idée d'un départ en colonie. Rosalie a fait une seule « vraie » colo où elle ne connaissait personne. Si ses parents lui permettaient elle recommencerait encore. Ça a été l'occasion pour elle d'observer et de vivre avec des garçons (sans leur parler), et de pouvoir voir des filles qui se maquillent et qui s'apprêtent avant les veillées. Enfin, sa colo a été l'occasion d'apprendre les séparations, la rupture amicale considérant que les retrouvailles sont impossibles.

Mère : Sans profession
Père : Cadre dans une entreprise

Fratrie : 1 frère de 8 ans ; 1 sœur de 11 ans qui a fait sa première colo.
Habite dans un village de l'Indre (36)

Sarah, 15 ans, 2 colonies de vacances

Sarah est déjà partie en colonie une fois. Au centre du Lyret, elle est venue avec une amie de lycée. Pour l'instant, elle se dit déçue de l'ambiance de la colonie, leur groupe n'étant constitué que de garçons.

Sasha, 15 ans, 5 ans de colonie de vacances

Sasha est déjà venue l'année dernière au centre du Lyret. Elle souhaitait revenir pour revoir les gens qu'elle avait alors rencontrés. Elle est cependant un peu déçue car elle ne les a pas retrouvés. Elle apprécie de façon générale les colonies « parce qu'on rencontre de nouvelles personnes ».

Mère : NR
Père : NR

Habite à : région parisienne

Scott, 16 ans, 2 colonies de vacances

Avec sa forte personnalité, Scott est devenu très vite un élément leader de la colo. Très apprécié des animateurs, il est également la mascotte des filles. La colo est pour lui l'occasion d'être un « nouveau mec », l'étiquette scolaire ne lui collant pas à la peau. Ainsi, il bénéficie d'un nouveau statut qui le ravit. Scott envisage de repartir en colo dès l'hiver prochain si son foyer le lui permet, même s'il a conscience du prix de ces séjours. Il a réussi à partir avec son frère, qui ne fréquente pas le même foyer. La colo est également l'occasion que les deux frères se retrouvent en vacances.

Mère : décédée
Père : NR
(vit en foyer)

Fratrie : 1 frère de 17 ans
Habite à Sevran (93)

Sébastien, 13 ans, 2 colonies de vacances

Sébastien apprécie surtout le fait de ne pas être avec ses parents lorsqu'il part en colonie, de pouvoir se balader en ville. Il aime également les groupes présents sur le séjour et a remarqué que les liens étaient plus « soudés » que dans la vie quotidienne.

Sharon, 13 ans, 5 colonies de vacances + scoutisme

Sharon a une grande expérience de la vie en collectivité : elle est scolarisée dans un internat (non mixte) et fait du scoutisme depuis qu'elle est petite. Les colonies de vacances sont pour elle des séjours de « luxe » en termes d'équipement et de conditions de vie quotidienne, mais aussi ont un avantage important en termeS de mixité (c'est l'occasion pour elle de regarder les garçons). La colo et le scoutisme sont pour elle complémentaires ; si dans la première elle fait des activités très variées et rencontre des jeunes qui ne sont pas du même milieu social qu'elle, au scoutisme, elle connaît déjà tout le monde et sait qu'ils se reverront lors de week-ends et de temps hors vacances. Que ce soit la colo ou le scoutisme, les deux lui servent à échapper aux histoires familiales et aux problèmes de ses parents (qui s'engueulent tous les jours). Selon elle, ses parents diront toujours « oui » pour des colos pour se « débarrasser d'elle ».

Mère : Architecte dans la fonction publique
Père : Artiste peintre
Fratrie : aucun
Habite à Orsay (91)

Stéphane, 14 ans, 2 ou 3 colonies de vacances + scoutisme

Stéphane vit à Bruxelles chez sa mère (où il fait du scoutisme) et vient en vacances en France chez son père (qui lui permet de partir en colo). Pour lui, la colo, c'est surtout l'occasion de faire du sport, de découvrir de nouveaux sports. Il est au centre des Galets. C'est aussi l'occasion de découvrir la France et ses régions. Les vacances et la colo sont pour lui des temps où il cherche à couper du quotidien et de la violence qu'il subit dans son collège. Pourtant dans le séjour au cours duquel nous l'avons rencontré, Stéphane est victime de racisme et d'humiliations en raison de ses origines asiatiques. Enfin, il aimerait bien sortir avec une fille, avoir une première expérience, mais il constate avec désespoir que ce n'est pas aussi évident qu'on le dit en colo, « la réputation n'est pas à la hauteur ».

Mère : Policière (Belgique)
Père : Restaurateur (France)
Fratrie : aucun
Habite à Bruxelles en Belgique

Sylvain, 16 ans, plusieurs de colonies de ski

Sylvain part généralement en colonie de ski mais cette année, il s'est laissé convaincre par son ami Teddy de faire un séjour sportif avec lui. Il dit apprécier de plus en plus les colonies de vacances en grandissant. Il apprécie particulièrement cette colonie parce qu'il a eu une petite amie et qu'il passe du temps avec son ami Sylvain tout en rencontrant de nouvelles personnes. Pour lui qui est timide, les colonies facilitent les rencontres et les amitiés.

Habite en région parisienne

Teddy, 16 ans, 3 colonies de vacances

Teddy en est à sa troisième colonie. Il a fait sa première colonie au centre du Lyret et est revenu cette année avec un ami de lycée, sylvain. Tous les séjours qu'il a choisis étaient axés sur la pratique de sports extrêmes. Il apprécie surtout en colo le fait de pouvoir faire du sport, ce qui lui permet à son retour au lycée d'être « calé pour le sport » et de pouvoir « se taper des délires » comme c'est impossible de le faire à la maison. Il est parti avec son frère lors de son deuxième séjour et ne réitérera jamais l'expérience parce que son frère, plus âgé, « était tout le temps sur mon dos. » En colo, il apprécie le fait d'être loin de ses parents et de pouvoir rencontrer de nouvelles personnes.

Mère : NR
Père : NR
Habite à en banlieue parisienne
Fratrie : 1 frère

Théo, 18 ans, 4 colonies de vacances

Parti pour la première fois à l'âge de 8-9 ans, Théo a gardé un très bon souvenir des colonies de vacances. Retrouver les autres jeunes d'une année sur l'autre dans le même séjour fait partie des points forts. Il vient d'avoir 18 ans et est en train de passer son BAFA pour permettre aux jeunes de passer de vraies vacances.

Mère : Artiste
Père : Peintre en bâtiment
Fratrie : 1 frère âgé de 6/7 ans.
Habite à Paris (75)

Thomas, 13 ans ½, 5 colonies de vacances

Thomas se présente comme un expert de la colo. Avec ses cinq expériences et une prochaine à venir, il compare les différents séjours. S'il continue d'y aller, c'est pour faire du sport. Seules les activités sportives comptent, le reste de la vie quotidienne étant très facultatif pour lui. Thomas a été dispensé de sport dès le 4e jour au centre des Galets où s'est déroulé l'entretien, pour cause de mal de mer. Depuis il se trouve comme un « lion en cage » et fait des recherches auprès des adultes et d'Internet pour savoir si « ça peut partir le mal de mer ? ». Pour lui la colo peut aussi servir à rencontrer des filles, même s'il a une copine dans sa ville.

Mère : Agent d'accueil
Père : Ingénieur
Fratrie : aucun
Habite à Bougival (78)

Zoé, 15 ans, 3 colonies de vacances

Pour Zoé, les colos sont l'occasion d'être autrement qu'au collège. Pour elle, c'est l'occasion de mélanger les styles et de ne pas s'enfermer dans son groupe, d'emprunter des vêtements et de s'habiller avec les vêtements de ses copines. Si pour elle la colo est importante, elle sait que ses parents l'encouragent car ils ne peuvent prendre de vacances pendant l'été en raison de leurs professions.

Mère : Infirmière
Père : Kinésithérapeute
Fratrie : 1 sœur de 8 ans
Habite à Nantes (44)

Entretiens réalisés avec 24 animateurs et/ou des directeurs

Amar, 30 ans, titulaire du BAFA, BAFD, animateur au centre préadolescent de la ville de C.

Amy, 20 ans, animatrice dans sa ville en vacations depuis 1 an, titulaire du BAFA.

Annette, directrice du centre du Lyret

Anthony, 30 ans, directeur de séjour, titulaire du BAFA/BAFD.

Audrey, 26 ans, animatrice au centre du Soleil, enseignante, titulaire du BAFA/PSC1.

Benoît, 38 ans, directeur, éducateur sportif brevet professionnel.

Bertrand, 43 ans, responsable adjoint du service des centres de loisirs de la ville de V., animateurs, directeur et organisateur de séjours pour des enfants ne partant pas en vacances dans sa ville.

Eric, 35 ans, directeur, responsable d'un centre pour préadolescents dans sa ville. Travaille depuis 15 ans dans l'animation, effectue des séjours de vacances avec sa ville en tant que directeur ou animateur. Titulaire du BAFA/BAFD.

Gabin, 22 ans, animateur au centre du Lyret.

Jo, 35 ans, responsable du service vacances de la ville de V. en banlieue parisienne. Titulaire du BAFA, BAFAD.

Shainess, 22 ans, animatrice en colonie pour la ville de V ainsi qu'en centre de loisirs.

Jonathan, 22 ans, animateur au centre du Lyret depuis l'âge de 18 ans, étudiant en STAPS.

Julia, 24 ans, animatrice, en formation pour être éducatrice spécialisée. Travaille dans l'animation depuis 6 ans. Titulaire du BAFA/PSC1.

Kamel, 23 ans, animateur dans les colonies de la ville de C., en banlieue parisienne depuis l'âge de 17 ans. Titulaire du BAFA, réalise un Master 2 « Education par le sport ».

Licia, 33 ans, animatrice dans des colonies depuis l'âge de 18 ans. Elle est titulaire du BAFAD et directrice de colonies.

Manon, 24 ans, animatrice au centre du Lyret

Mehdi, 28 ans, animateur au centre des Galets, titulaire du BAFA.

Melissa, 25 ans, animatrice au centre des Galets, titulaire du BAFA.

Mickaël, 22 ans, animateur au centre du lyret depuis l'année dernière, étudiant en STAPS.

Mory, 20 ans, animateur depuis 1 an, envisage d'en faire sa profession à l'avenir.

Nicolas, 29 ans, animateur, étudiant en sciences de l'éducation. Titulaire du BAFA.

Sandrine, 39 ans, travaille au service jeunesse de la ville de V., animatrice dans des colonies depuis l'âge de 18 Ans. Titulaire du BAFA, BAFAD.

Sid Ahmed, 36 ans, directeur de séjour, titulaire du BAFA/BAFD.

Stéphanie, 21 ans, assistante sanitaire au centre du Lyret.